



Cine Horreur 5

Le B-Zine d'Horreur.com

Horreur / Fantastique / Gore / SF / Bis

Interviews :

H.G. Lewis

Darian Caine

Pin-Up :

Caroline Munro

News

Histoire

Extraordinaire

Dossier Amityville

*Tout sur la plus célèbre
des maisons hantées*

And More...

Abattoir 5

L'Amie Mortelle

Amityville 2005

L'Avion de l'Apocalypse

L'Aube des Zombies

Baiser Macabre

Bio Zombie

Card Player

Future Kill

Ghoulies

Jack Burton

Ju-On

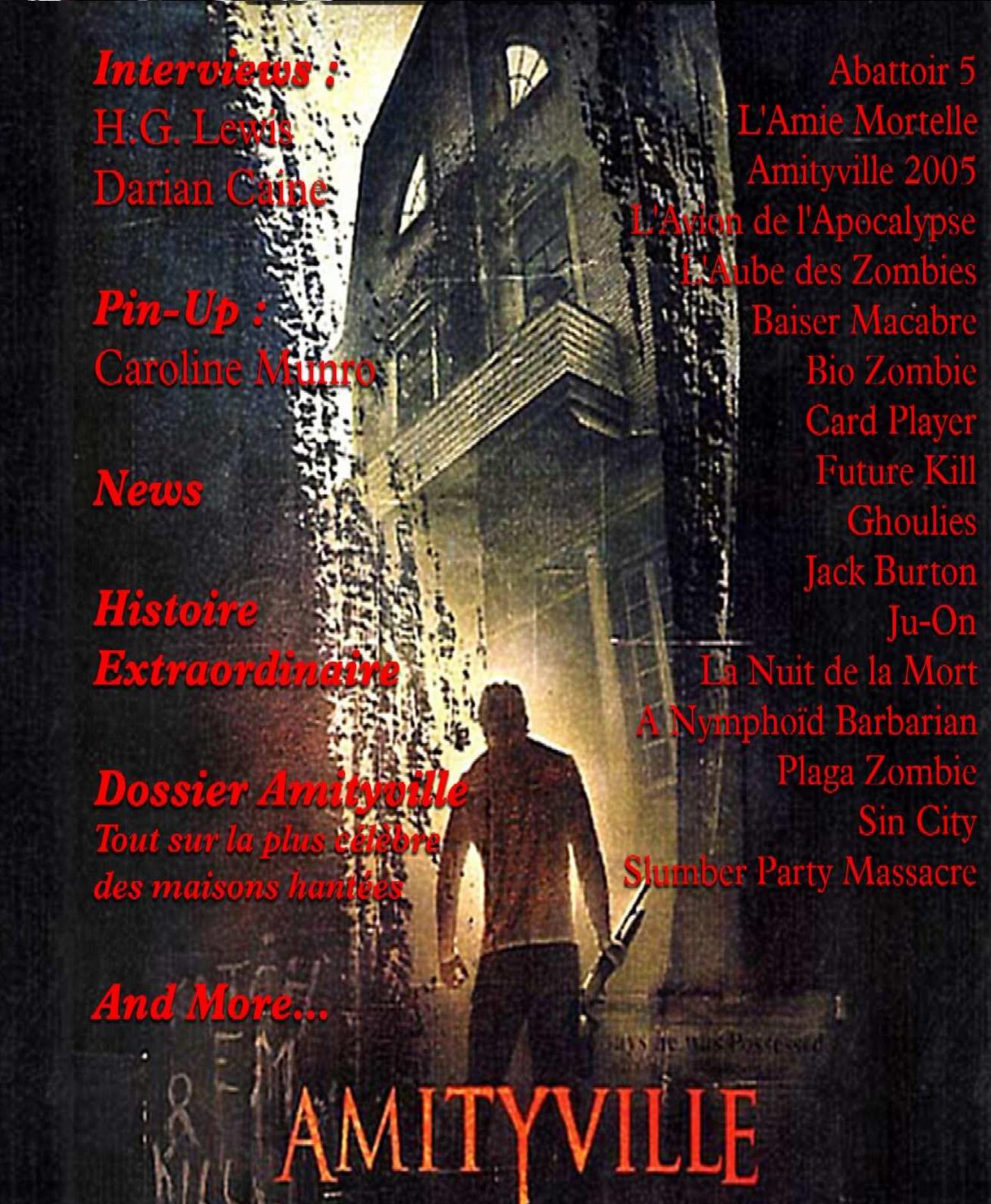
La Nuit de la Mort

A Nymphoid Barbarian

Plaga Zombie

Sin City

Slumber Party Massacre



AMITYVILLE

SOMMAIRE

3 / CINE HORREUR MOVIES

Cursed	3
Slumber Party Massacre	4
L'Amie Mortelle	5
Ghoulies	7
Card Player	8
L'Aube des Zombies	9
A Nymphoïd Barbarian in Dinosaur Hell	10
Abattoir 5	11
L'Avion de l'Apocalypse	13
Sin City	14
Bio Zombie	15
Future Kill	17
Plaga Zombie Zona Mutante	18
La Nuit de la Mort	19
Baiser Macabre	20
Les Aventures de Jack Burton	21
Ju On	23
Amityville 2005.	24

26 / LES DOSSIERS DE CINE HORREUR

Amityville, la maison du diable : vérité, mensonges ou coup publicitaire ?

38 / LES NEWS

46 / HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

Gravure 1 - Amour.

49 / PIN-UP : Caroline Munro

50 / SOUVENEZ-VOUS : Bureau 13

51 / CINE HORREUR INTERVIEWS :

Darian Caine	51
Herschell Gordon Lewis	54

57 / TROMA FOREVER

Tales from the Crapper

59 / Y'A PAS QUE LE CINEMA...

« L'Aliéniste » de Caleb Carr

60 / AVORIAZ 1974

61 / DIABOLICAL MUSIC



**VENEZ RETROUVEZ L'EQUIPE DE
CINE HORREUR SUR LE FORUM
D'HORREUR.COM !**

Pour discuter de vos films cultes,
de vos acteurs ou réalisateurs préférés avec
d'autres passionnés, une seule adresse :

<http://www.horreur.com/forum/>

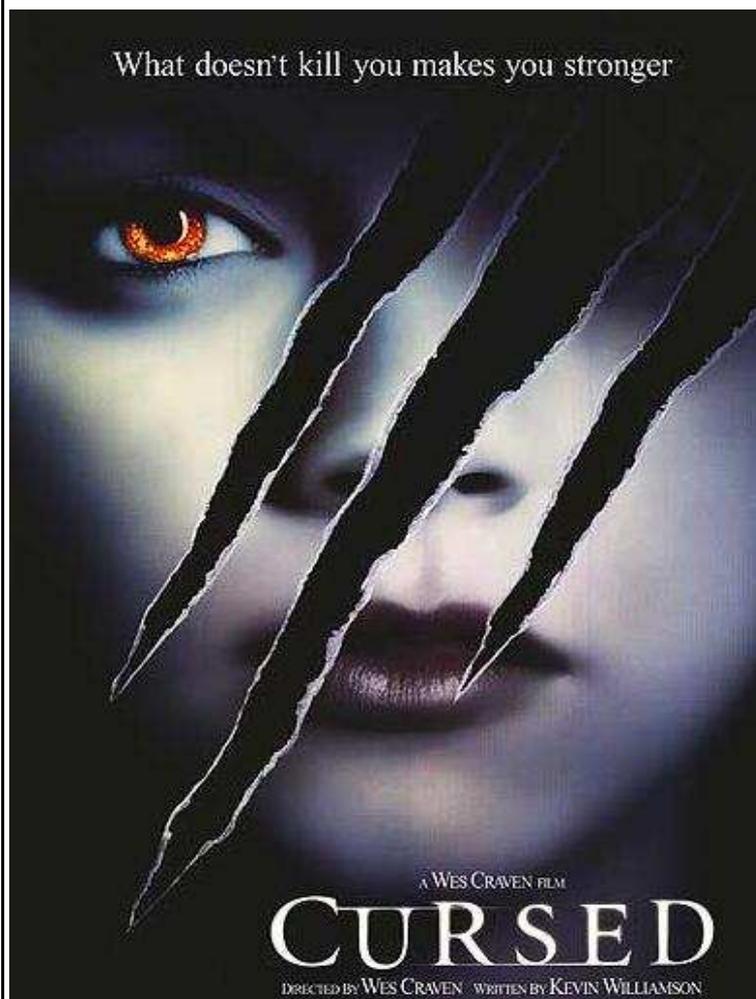
Ciné Horreur Webzine - Fondateur et Rédacteur en chef : Stéphane Erbisti (stephorror51@free.fr).

Rédacteurs : Lionel Colnard, Gerald Giacomini, Stéphane Jolivet, Stéphanie Aveline, Vincent Dumenil, Jeremie Marchetti, Colin Vettier, Christophe Jakubowicz, Yann Le Biez, Gilles Lucquet.

Ont collaboré à ce numéro : Adrien Aubrun / Marija Nielsen

Mise en page : Stéphane Erbisti Relecture et Correction : Stéphanie Aveline.

CINE HORREUR MOVIES



CURSED

Réalisateur : Wes Craven **Scénario :** Kevin Williamson

Pays : Etats-Unis **Année :** 2005 **Musique :** Marco Beltrami & Tom Hiel **Casting :** Christinna Ricci, Jesse Eisenberg, Joshua Jackson, Shannon Elizabeth, Mya, Kristina Anapau, Michael Rosenbaum...

Genre : Loups-Garous

Ellie et son frère Jimmy sont sur la route de Mulholland Drive lorsque leur voiture heurte un « animal ». La voiture fait une embardée et heurte violemment une autre voiture qui fait des tonneaux. Alors que la jeune femme est finalement décoincée, une créature monstrueuse surgit des fourrés, la déchiquetant. Dans le feu de l'action, Ellie et Jimmy reçoivent des coups de griffes. Pour eux deux débute une période où leurs sens s'aiguisent et s'affinent. Ils sont victimes du « maléfice »...

Que le temps fut long avant que ne nous soit enfin dévoilé devant les yeux le fameux « Cursed », devenu synonyme de projet maudit. Avant de s'attarder plus précisément sur le résultat final, revenons sur la genèse d'un projet audacieux. Conçu comme devant marquer les retrouvailles du tandem Williamson / Craven (« Scream »), le tournage de ce film débuta en mars 2003 (et oui, quand même). Le gros hic, c'est que le scénario de Williamson n'est pas terminé au moment où le tournage débute. Le résultat est prévisible : la conclusion déçoit tout le monde. Sur ces entre-

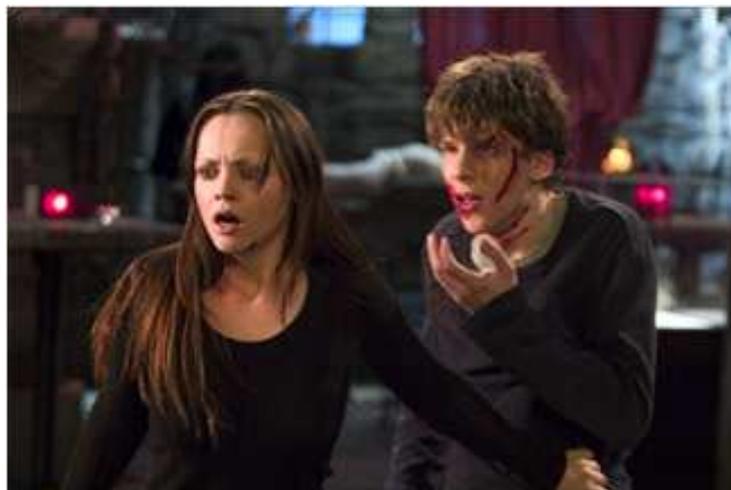
faites, les producteurs, les frères Weinstein, découvrent le loup-garou conçu par Rick Baker. Ce dernier ne leur plait guère. Exit Rick Baker.

C'est finalement KNB qui hérite du lycanthrope. Du coup, le tournage est stoppé pendant que Williamson réécrit de A à Z le scénario. Dans le bordel ambiant, des personnages entiers disparaissent du script (Heather Langenkamp, Scott Foley) et la vedette masculine du film (Skeet Ulrich) quitte le navire. C'est donc à un second rôle (le frère Jesse Eisenberg) qu'échoit la tâche de le remplacer. Finalement un choix plutôt audacieux au vu du physique peu jeune premier de l'acteur.

On prend les mêmes et on recommence serait-on tenté de dire tellement le scénario du surestimé Williamson reprend les mêmes ficelles. Certaines situations peuvent paraître ultra convenues : la fille qui s'enferme dans les WC et où la caméra ne nous montre que ses pieds, l'art de faire sursauter le spectateur en ne lui montrant pas clairement d'où le danger va surgir.. Avec un art consommé du suspense, ce vieux roublard de Craven arrive à colmater les brèches d'un scénario évanescent.

Les acteurs ne sont pas tous au diapason de leurs rôles (c'est le moins que l'on puisse dire) : Christina Ricci nous la joue comme si elle était encore dans « La famille Addams » et Joshua Jackson se croit encore dans « Dawson ».

Quant aux seconds rôles, l'on trouve un nombre incroyable de dindes prêtes à être embrochées (ou éventrées serait plus juste) par le féroce loup-garou. C'est le cas notamment de Shannon Elizabeth qui y perd ainsi ses jambes (déjà qu'elle n'avait



pas de tête) et Mya en peau de léopard court et hurle à merveille. Parsemé d'humour sans que cet élément ne parasite la terreur, on a ainsi droit à des « Mais les coups bas, ça fait partie de Hollywood », ainsi qu'une petite étude de la jet-set hollywoodienne.

A noter un coming-out bizarrement amené comme quoi la bête sommeille en nous.

Mais, contrairement à «Scream 3», Wes Craven comprend qu'il



doit être en face ici d'un film d'épouvante. Ne ménageant pas les bonnes surprises ni les allusions cinéphiliques à des classiques du genre (notamment à « La Féline » de Tourneur ou « Le Loup-Garou » de 1941).

Au rayon des ratés sans appel dans ce film remonté des caves au grenier. Premièrement, des effets spéciaux numériques à pleurer de honte : un chien devenant loup-garou ou le fameux Lycanthrope (qu'on voit fort peu et heureusement!) en personne qui en vient à faire un doigt d'honneur. Affligeant. Ainsi qu'une séquence de lutte dans un gymnase, renvoyant à une certaine image du cinéma des années 80, comme dans le film « Teen Wolf » par exemple.

Deuxièmement, comme dans le premier montage, « Cursed » piétine et s'embourbe dans ses derniers actes : l'ouverture d'un club orienté « effroi » où certaines séquences sont peu compréhensibles. Quant à la révélation finale, c'est une sorte de poupée russe. A chaque fois que l'on pense deviner qui est le lycanthrope, responsable des meurtres qui ensanglantent Los Angeles, on nous en remet une couche. Un dénouement un poil trop « screamesque ».

« screamesque ».

A défaut de revisiter le film de loups-garous comme ils l'avaient fait avec brio pour le slasher avec « Scream », Craven et Williamson, font un hommage sympathique à leurs devanciers. Moins cynique que la trilogie « Scream », « Cursed » fait même siens les clichés (l'argent auquel sont allergiques les loups-garous par exemple). Production retardataire digne des années 80, « Cursed » fait figure d'ovni. Seul le décor urbain vient apporter une touche de modernité à un film léger et qui se regarde sans vrai déplaisir, entre sursauts faciles et sourires aux lèvres.



Gérald Giacomini

SLUMBER PARTY MASSACRE

Réalisateur : Amy Jones **Scénario :** Rita Mae Brown **Pays :** Etats-Unis **Année :** 1982 **Musique :** Ralph Jones **Casting :** Michelle Michaels, Robin Stille, Debra Deliso, Andree Honore, Gina Mari, Jennifer Meyers, Brinke Stevens, Michael Villella, Joseph Alan Johnson, David Milbern, Anna Patton, Howard Furgason...

Genre : Slashers

Dans la vague des slashers du début des années 80, «Slumber Party Massacre» détient une place curieuse, essentiellement basée sur sa réputation : celle d'une métaphore bien lourdaude qu'on pourrait faire de toute façon à propos de pratiquement tous les autres slashers, et celle d'un pseudo malentendu sur les intentions féministes de la scénariste Rita Mae Brown, les intégristes de garde de l'époque ayant poussé de hauts cris devant le film de l'oubliable Amy Jones. Cela enlevé, que reste-t-il ? Et bien, quelques filles

nues...

Ses parents la laissant seule le week-end, Trish (Michelle Michaels), qui vient de jeter ses colifichets d'enfants, organise chez elle une soirée, avec ses copines basketteuses et collégiennes. Après une légère dispute concernant l'invitation ou non de la nouvelle, Valérie (Robin Stille), cette dernière la décline. La soirée devrait se dérouler entre filles, mais c'est sans compter sur une paire de collégiens obsédés... et sur Russ Thorn, le psychotique qui vient de s'échapper de l'asile, et qui vient de s'équiper d'une grosse perceuse portative...

Le fait est que le scénario, parodique au départ, a été adapté de façon à donner dans le slasher sérieux. Du moins c'est ce que l'on dit. Une allégation bien pratique, n'est-ce pas, car chaque fois qu'un sourire ironique et écoeuré vous montera aux lèvres, on vous répondra qu'il s'agit d'un reste du scénario original... N'empêche, certains éléments restent flous, tel ce dialogue plein de naturel entre nymphes-boudins prenant leur douche : "- Peux-tu

me passer le savon ? – Bien sûr, avec plaisir, tiens.". Humour ? Débattons.

La totalité des répliques étant à l'avenant, entre traits d'esprit (?) lourdingues et considérations nulles, l'esprit critique tend à passer l'ensemble par la trappe du ridicule, comme pour le choix de ces nudités rébarbatives (à l'exception de Brinke Stevens) : fesses molles et mamelles blafardes dont le dynamisme approche celui d'une tranche de jambon...

Le slasher n'a pas attendu les années 90 pour nous aligner les cruches ; simplement, auparavant, elles étaient laides.

Passons à l'horreur. Pourquoi Russ Thorn trimballe-t-il sa perceuse comme un sceau d'eau qu'il s'apprêterait à balancer à la figure de ses victimes ? Nous ne le savons pas. Pourquoi "Slumber..." a-t-il la réputation d'être gore ?

L'AMIE MORTELLE

(Deadly Friend)

Réalisateur : Wes Craven **Scénario :** Diana Henstell & Bruce Joel Rubin **Pays :** Etats-Unis **Année :** 1986 **Musique :** Charles Bernstein **Casting :** Matthew Laborteaux, Kristy Swanson, Anne Two-mey, Michael Sharrett, Richard Marcus & Anne Ramsey...
Genre : Robots et Cyborgs.



Pour peu de choses à vrai dire, la plupart des effets souffrants d'ellipses systématiques et d'une image sombre (version cut ou uncut), et les autres ne bénéficiant pas de moyens tels qu'ils puissent réellement nous hérissier (même tarif pour la réalisation, ultra-plate).

Au niveau du rythme, vous pouvez préparer votre thermos de café : les conciliabules féminins sécrètent de redoutables endorphines, et les fausses-peurs (bouh ! le chasseur d'escargot !) se répètent d'une façon assommante... Les absurdités elles aussi sont innombrables : une dinde dans un frigo dont les clayettes ont disparu, les pouvoirs magiques d'une machette à faire pleurer Luke Skywalker... Et nous allons délibérément éviter de parler de la vraisemblance psychologique.

Inutile d'y regarder à deux fois. Si "Slumber Party Massacre" est voulu comme un film sérieux, c'est un navet ridicule dont les connaisseurs pourront goûter les tares. S'il s'agit bel et bien d'une parodie, celle-ci est bien pesante, et mérite le même sort. Bref, pas de quoi se créper le chignon...



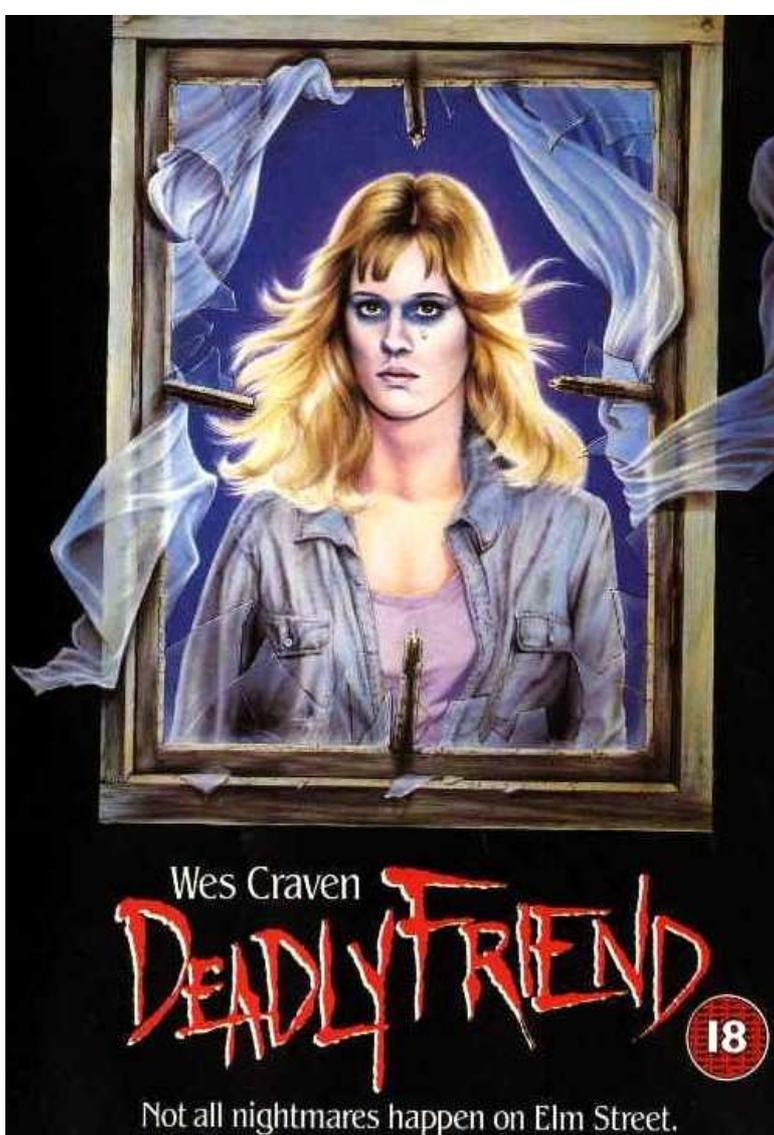
Stéphane Jolivet

Petit inventeur de génie, Paul Conway vient de déménager avec sa mère, emmenant partout avec lui BB, un robot malicieux et autonome qu'il a confectionné lui-même. Paul a cependant le coup de foudre pour sa voisine, l'adorable Samantha. Malgré une relation assez stable avec la jeune fille, Paul va voir son petit monde s'écrouler en quelques jours suite à la destruction de son robot et le coma irréversible que subira Samantha. Grâce à l'électronique et ses connaissances, Paul est persuadé de pouvoir faire rentrer les choses dans l'ordre...

Malgré le succès et la qualité des « Griffes de la nuit » en 1984, la carrière de Craven ne pourra s'empêcher de prendre un tournant douloureux en accumulant les déceptions et les séries B sans importance, frôlant parfois le Z de manière alarmante : « La colline a des yeux 2 », « Chiller », « L'été de la peur », « La ferme de la terreur », « La créature des marais »... Aouch ! Autant dire que ça fait plutôt mal !

A partir du sympathique « L'amie Mortelle », la carrière du sir pourra se stabiliser pendant un certain temps, aussi étrange que cela puisse paraître. Craven méconnu, "L'amie Mortelle" n'a rien d'un bijoux, et encore moins d'un chef-d'œuvre. Soyons franc, Craven ne s'est pas vraiment creusé la cervelle et nous livre un produit efficace et plaisant, comme il y a en a tant eu dans les années 80.

Craven revisite le mythe de "Frankenstein" de manière moderne



et féminine, rien que ça! Il fait appel à la jolie Kristy Swanson pour incarner la triste Samantha et Matthew Labordeaux, héros insipide et fade dont le visage vous semblera peut-être familier (normal c'est l'un des fils Ingalls dans La petite maison dans la prairie, euh pardon dans la prairie). Budget correct, scénario vite emballé, casting sans prétention ni éclat... une série B pur jus donc, voyons maintenant ça de plus près.

En voulant voler une voiture, un cambrioleur se rend vite compte qu'il est épié (merci la vue subjective granuleuse) et se fait attaquer non pas par un Alien ou un serial killer, mais par un petit robot jaune pas beau qui lui règle rapidement son compte en lui concassant les roubignoles. C'était donc l'intro de "L'amie Mortelle", super...

Imaginez un compromis très laid (et très jaune, Pouah !) entre R2D2 et Johnny 5 (le tas de ferraille maigrichon de "Short Circuit"), et qui balance "bibli" toutes les cinq secondes, c'est énervant hein ? Et bien il faudra se le coltiner pendant toute la première partie du film, assez courte il est vrai. Scénar efficace et simple oblige, le film de Craven fonctionne bien, ne souffre pas de problèmes de rythme, juste peut-être de ce machin qui se fera dézinguer par une vieille folle au bout de quelques minutes. Ouf ! Oui parce que attention, le pauvre héros perdra non seulement son robot (et un ballon de basket aussi, mais bon...) mais aussi la belle Samantha, venant de plonger dans un lourd coma suite à une violente chute dans les escaliers. Si seulement son papa n'était pas un alcool violent et dégénéré, l'accident n'aurait sûrement pas eu lieu. Une idée folle traverse alors l'esprit du jeune garçon, petit prodige de l'électronique: greffer le cerveau (intact) de son robot, sur celui quasi-inerte de Samantha. Le pire dans tout ça, c'est que ça va marcher !

Si vous avez rêvé de voir Kristy Swanson déblatérer des "bibli" comme notre défunt robot, c'est votre jour de chance ! Sinon ben, ça le fait pas vraiment... Car mademoiselle est dorénavant affublée d'une démarche statique, alliée à la pâleur d'un cadavre. Pas vraiment méchante, elle atteint tout de même une force surhumaine lui permettant de bastonner et de mettre en bouillie ses agresseurs, voire ses tortionnaires. Bien heureusement, Craven ne nous refait pas le coup d'un Slasher et encore moins d'un sous-Freddy. Pour les amateurs, impossible de laisser passer la mort de Anne Ramsey (actrice assez exceptionnelle en vieille rombière, déjà vu en Mama frapadingue dans "Les Goonies"), littéralement explosée à coup de ballon de basket! Du gore, du vrai.

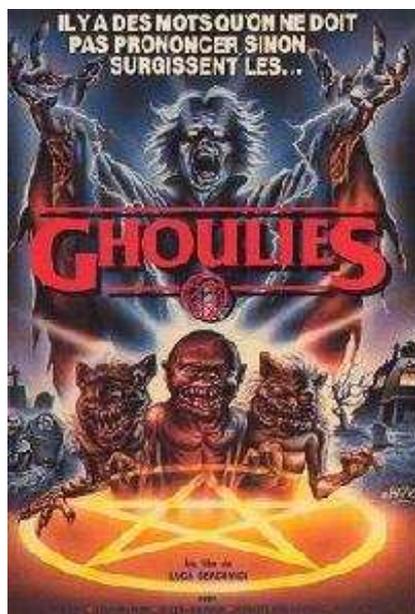
Toujours obsédé par la thématique des cauchemars (ce type doit avoir certainement un problème non?), Wes Craven offre quelques scènes de rêves grand guignolesques impliquant le héros (tombant nez à nez avec un grand brûlé sans doute pote avec Freddy) puis la jolie Samantha (aux prises avec un papa assez croquemitaine sur les bords qui n'hésite pas à asperger sa fille d'hémoglobine !). Utile ? Peut-être pas, mais l'aspect horrifique est en tout cas un peu plus appuyé.

Craven s'amuse tout de même à jouer avec nos émotions dans une séquence finale menée tambour battant, où le comportement de Samantha devient de plus en plus imprévisible. Si la touche tragique est bénéfique, pourquoi Craven pète t-il soudain un plomb et nous refourgue un plan final surréaliste complètement à côté de la plaque (je cherche encore...) qui brise définitivement l'émotion qui nous avait gagné jusque là ? Pas bien ça, vraiment pas bien... Histoire de remuer le couteau dans la plaie, Craven termine son générique de fin avec une musique rythmée par les "bibli" de l'ignoble morceau de ferraille ! Je ne sais pas si c'est censé faire sourire... mais c'est raté.

Reste donc quelques défauts notables mais surtout un petit produit sans grande ambition, à découvrir avec curiosité. On a vu mieux chez Craven, mais surtout bien pire.



Jérémy Marchetti



GHOULIES

(Ghoulies)

Réalisateur : Luca Bercovici **Scénario :** Luca Bercovici & Jefery Levy **Pays :** Etats-Unis **Année :** 1985 **Musique :** Richard Band, Shirley Walker **Casting :** Peter Liapis, Lisa Pelikan, Jack Nance, Damon Martin, Royal Dano...

Genre : Diable et Démons

Jonathan et son amie Rebecca emménagent dans la vaste demeure que le jeune homme vient d'avoir en héritage. La maison appartenait à son père mais Jonathan ne l'a pas connu. En inspectant la bibliothèque, Jonathan découvre de nombreux livres de magie noire. Au cours d'une soirée, Jonathan pratique un rite d'initiation sans succès apparemment. Il devient de plus en plus accro à ces pratiques et suit avec méthodologie les instructions des livres. Bientôt, il parvient à faire surgir de petites créatures démoniaques et acquiert de plus en plus de puissance...

Voulant surfer sur le succès du « Gremlins » de Joe Dante, de nombreux films vont mettre en scène des petites créatures diaboliques, comme les « Critters », les « Munchies » ou ces « Ghoulies » par exemple. Malheureusement, rares seront les films pouvant se vanter d'atteindre le niveau du film de Dante.

Luca Bercovici commence son film de manière assez réussie puisque nous retrouvons d'emblée dans une messe noire orchestrée par Malcolm Graves, grand prêtre satanique devant

sacrifier un bébé. Pentagramme, costume avec corne de bouc, poignard de sacrifice, disciples encapuchonnés, tous les éléments sont réunis. Nous apercevons rapidement quelques Ghoulies, avant que la mère de l'enfant, et femme de Malcolm, décide de sauver son enfant. Protégé par une amulette celui-ci sera emmené loin de la vaste demeure.

Nous retrouvons ensuite le bébé devenu adulte vingt-cinq ans plus tard, apprenant que son père est mort dans d'étranges circonstances. Jonathan Graves est de retour dans la demeure et on se doute alors de ce qui va advenir. Car l'un des défauts du film est d'être grandement prévisible.

Bien évidemment, Jonathan va se découvrir une passion pour la magie noire, délaissant ses études, mentant à son amie Rebecca afin de pouvoir à loisir pratiquer des exercices de magie noire. Après quelques échecs, notre sorcier en herbe va réussir à faire apparaître les fameux Ghoulies du titre.

Nos petites créatures semblent être issues d'un croisement entre monstre et animal, tant elle ressemble à des animaux bien connus comme le chat, le crapaud ou le rat. Personnellement, j'adore le Ghoulie chauve, tout vert, avec ses grandes dents. Trop mignon et trop rigolo. Malheureusement, Jim Henson ne devait pas être disponible parce que l'animation des créatures est des plus limitées. Gestes bancals, corps trop rigides, visage figé malgré des mouvements de mâchoires ou d'yeux exagérés. Le pire étant qu'on ne les voit pas beaucoup en fait nos Ghoulies, la réalisation privilégiant beaucoup plus les mésaventures de Jonathan au pays des sorciers.



Il faut également supporter des scènes assez ridicules et un casting assez pauvre. Le sommet étant la scène du repas avec lunettes noires obligatoires, afin que personne ne voit les yeux verts fluos de Jonathan. Les autres personnages, amis de Jonathan et Rebecca, sont composés de jeunes femmes bien nunuches et de quelques gar-

çons frôlant le zéro d'intelligence, préférant noyer le peu de cellule grise qui leur reste dans la bière.

Deux nains, apparus grâce à Jonathan viendront compléter le casting. Serviteur du jeune homme, ils sont là pour lui apporter pouvoir et chance. Peu d'intérêt. L'action sera lancée par la résurrection



du père de Jonathan, comme on s'y attendait dès le début du film, puisque la tombe de Malcolm Graves se trouvait dans le jardin de la demeure, avec un pentagramme gravé sur la pierre tombale. Prévisible, je vous le disais. Notre défunt revenu à la vie va s'octroyer l'aide de ses ghoulies afin de finir son rituel commencé il y a vingt-cinq ans. Quelques effets spéciaux de bonne facture viendront clore un film qui n'atteint pas son but.

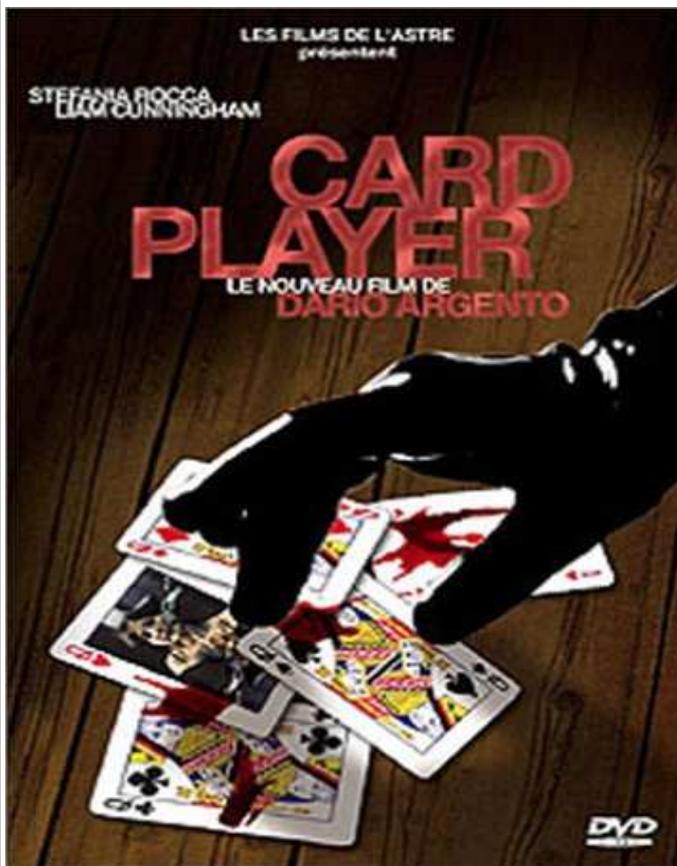
En effet, "Ghoulies", malgré quelques scènes intéressantes, semble avoir raté sa cible. Déjà, en ne faisant pas des créatures les véritables stars du film. Ensuite, en adjoignant aux personnages des idiots pas finis, et totalement inutiles à l'action et à l'histoire. Même la musique ne parvient pas à hausser le film au niveau d'une série B d'épouvante réussie. Bref, un premier épisode bien décevant au final.



Stéphane Erbisti

WWW.HORREUR.COM

Bienvenue dans le monde de
l'Horreur et du Fantastique !



CARD PLAYER

(Il Cartaio)

Réalisateur : Dario Argento **Scénario** : Dario Argento & Franco Ferini
Pays : Italie **Année** : 2004 **Musique** : Claudio Simonetti **Casting** : Stefania Rocca, Liam Cunningham, Claudio Santamaria, Antonio Cantafora, Fiore Argento, Silvio Muccino...
Genre : Giallo

La police romaine doit lutter contre un individu qui kidnappe des jeunes femmes, et dont le sort est joué par l'intermédiaire d'une partie de poker. L'inspectrice Anna Marie se voit adjoindre John Brennan, un flic anglais particulièrement bourru et peu diplomate. Les enlèvements se poursuivent rendant la police impuissante qui fait appel pour battre le "Joueur de Cartes" à un jeune homme, particulièrement doué, Remo.

Je n'aurais jamais crû possible d'avoir à prononcer de tels propos, mais Dario Argento n'a plus en lui la moindre parcelle du génie qui l'a naguère habitée. On se souvient pourtant du récent « Le sang des Innocents » qui était encore un giallo excitant et sanglant. Certes, le maestro a déjà connu par le passé des périodes décevantes (« Phenomena » et « Opera ») mais malgré leurs défauts, ces films avaient des instants de grâce qui montraient le soin apporté à l'esthétisme (qu'il soit visuel ou sonore), mais dans le cas de « Il Cartaio », on peut toujours chercher, car rien ne remarquable à mettre à son crédit. Que s'est-il passé pour qu'Argento nous ponde un thriller lambda, tel que les chaînes hertziennes nous en inondent régulièrement ? Qu'apporte de plus ce thriller High Tech par rapport à ses confrères américains (« Taking Lives », « Instincts meurtriers ») ?



Un Argento sans photographie soignée, sans meurtres gores (Sergio Stivalletti pourtant crédité au générique), et avec une musique techno bâclée (pourtant le respectable Claudio Simonetti), des acteurs mauvais (mais là nous sommes un peu en terrain connu de la part du réalisateur transalpin)... tel est le constat amer d'un film, qui passe le plus clair de son temps à nous abreuver d'images de parties de poker. A défaut d'avoir droit à un giallo dans la plus pure tradition, les malheureux spectateurs auront acquis des connaissances en matière de poker. En nous plaçant sans cesse du côté de la police, Argento commet l'erreur de désarçonner le moindre suspense. D'autant plus regrettable que l'humour prend une large place dans l'intrigue (le type de la morgue par exemple).



Entre un scénario platement mise en scène et un casting d'où n'émerge que Liam Cunningham (« Dog Soldiers »), les rares moments un tant soit peu intéressants se comptent sur un seul doigt !! En l'occurrence, une scène censée être angoissante où un jeune homme qui aide la police en jouant contre le kidnappeur est poursuivi dans des ruelles de Rome. Et qu'importe si ladite scène n'est pas crédible ! Pas une goutte de sang pour les gores maniaques, qui en auront pour leurs frais. Quant au déroulement de l'enquête, elle est truffée de séquences de déjà vu : le détour par la morgue, le tandem des flics femme/homme qui finiront par tomber dans les bras l'un de l'autre, la révélation finale lénifiante. Pour en revenir sur la révélation du tueur, je n'ai pas vu plus grotesque depuis celle d'« Urban Legend 2 ». Un final se déroulant sur les rails de chemin de fer (un vieux reste de souvenir du « Sang des Innocents ») avant que la dernière scène ne nous assène une information, parfaitement inutile.

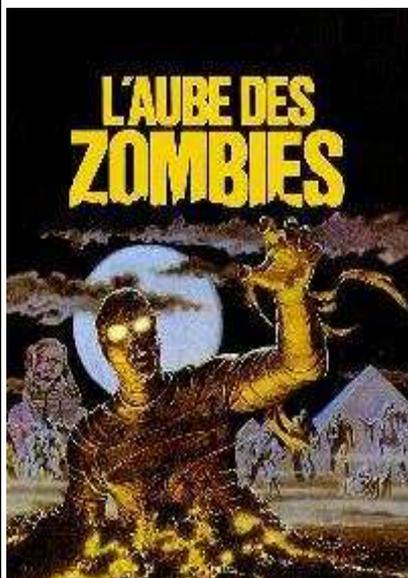


Plus dure sera la chute pour Argento, qui en reniant ce qui a fait sa force : un esthétisme baroque assaisonné de musiques plus ou moins agressives,

se trompe de voie. Il est aisé de comprendre ce qui a motivé les distributeurs à ne pas sortir en salles ce « Joueur de cartes » tellement fade, dont on se consolera en re-visionnant l'ensemble de la filmographie du réalisateur transalpin. Ce qui ne nous empêchera pas d'espérer assister à sa renaissance à l'occasion du dernier volet des Trois Mères (« Suspiria », « Inferno »).



Gérald Giacomini



L'AUBE DES ZOMBIES

(Dawn of the Mummy)

Réalisateur : Frank Agrama **Scénario :** Frank Agrama, Ronald Drobin, Daria Price **Pays :** Etats-Unis, Egypte, Italie **Année :** 1981 **Musique :** Shuki Levy **Casting :** Brenda King, Barry Satells, Ellen Faison, George Peck, John Salvo...

Genre : Momies / Zombies

Egypte, 3000 ans avant Jésus-Christ, le cruel pharaon Safiraman sème la terreur et la zizanie. Il est épaulé par ses fidèles serviteurs, tous aussi avides de sang. Mais chaque règne a une fin, et lors de sa mort, Safiraman sera invité par une prêtresse à continuer sa mission même durant la mort, à la condition ultime que son tombeau soit profané. De nos jours, un trio de bandits ne trouve rien de mieux que de piller le tombeau, avides d'or et de luxure. Au même instant débarque une troupe de mannequins et un photographe à la recherche de somptueux décors...

Souhaitant surfer sur la vague des productions italiennes de l'époque, Ahmed Agrama, le réalisateur / producteur, tente sa chance dans le film de zombies. La vague est haute, il ne sait pas surfer, et Agrama se noie. Pas complètement pourtant, étant donné la prétention du film à ne satisfaire que du Bis Zèdement tendancieux. A ce stade, on peut éplucher et chercher l'argumentaire de cette production, non sans prendre le risque de faire débander la momie.

La réalisation est somme toute acceptable, en ce sens qu'elle n'est pas gâtée. Les acteurs traînent la savate et servent tantôt de figurants tantôt de premiers rôles. Pourtant on ne leur demandera pas plus (surtout pas !) que de se faire zigouiller un par un de manière fort imagée. Les répliques du style : "personne ne s'intéresse à tes pieds" aux "ahhhhh" rituels viennent servir une histoire simple et ennuyeuse, qui n'est pas aidée par des décors naturellement baillants qui serviront à remplir une bonne moitié du film. A noter ceci qu'il faut impérativement éviter le doublage français (comme souvent) qui plombe encore plus la maigreur du dialogue, avec pour preuve : - "Je me marie demain" - "Ah bon, toi, tu en es bien sûr ?". Fort heureusement, la splendide

momie tombera à pic et mettra fin à cet interminable sablier. Et pour aller plus vite, elle appellera ses disciples à l'aide, qui vont en profiter pour grignoter deux trois villageois, parce que, après 5000 ans, faut pas déconner ils crèvent la dalle.



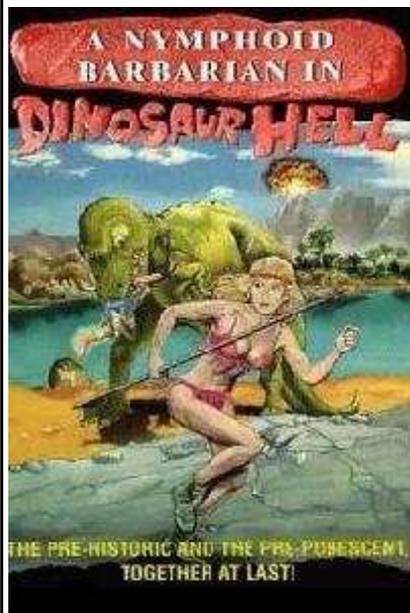
Les maquillages sont plutôt moyens, mais restent à des millions d'années lumières des trucages à la gouache en vogue à ce moment-là. Les trois maquilleurs n'ont pas du voir « zombie », ou bien si ils l'ont vu c'est encore pire : l'imitation de la machette dans la tête qu'inflige la momie à un acteur est à se fendre de rire. Et le comédien armé d'un fusil à silex (au chargeur illimité) qui décoche des balles dignes d'un bazooka japonais nous laisse penser que le tournage a eu lieu un 14 juillet. Reste à espérer que les techni-

ciens étaient équipés d'extincteurs. C'est ainsi sur une musique extrêmement agaçante (quand il y en a) que nous verrons déambuler les zombies ma foi plutôt convaincants de Luigi Batistelli, tantôt la tête dans le sable, tantôt en train de festoyer à la mode fulcienne.

En définitive, il n'y a pas grand-chose à dire sur cette production moyenne qui aurait gagné à se doter d'un scénario et de vrais acteurs sinon qu'elle apporte une pierre de plus à l'effigie du bis zombièsque, non sans copier de près « l'Abîme des morts-vivants » en légèrement plus soutenable. A regarder par curiosité et à collectionner en VHS, ce film n'étant je pense pas près de sortir chez nous en DVD (ou alors rangé à côté du best of de Roucas).



Lionel Colnard



A NYMPHOID BARBARIAN IN DINOSAUR HELL

Réalisateur : Brett Piper **Scénario :** Brett Piper **Pays :** Etats-Unis
Année : 1991 **Musique :** Astral Warriors **Casting :** Paul Guzzi, Linda Corwin, Alex Pirnie, Mark Deshaies, Al Hodder, Russ Greene, Scott Ferro, Rick Stewart, Ryan Piper, Dusty McNeal, Quinn Piper, Melanie Pirnie, Jeneane Deprizio, Liz Prevett...
Genre : Troma Films



Si vous avez un stock de dinosaures en plastique datant de votre enfance, surtout ne les jetez pas. Envoyez les plutôt à "Bret Piper – je tourne avec des jouets et je l'assume - 015 58 Etats-Unis."

Me voilà bien embêté, comment remplir la partie "histoire" de la rubrique ? Bien. Hum. Alors c'est l'histoire d'une femme barbare. Celle-ci doit affronter la dure vie de l'enfer des dinosaures... Comment ce n'est pas suffisant comme résumé ? Je ne vais pas en plus leur trouver un scénario, des gens sont payés pour ça (ou devraient l'être) !!

Les limites de l'absurdité viennent d'être repoussées très loin par Mr Bret Piper ! Vraiment très très loin.

Pour comprendre le bonhomme voici ce qu'il vous faut :

1 – Une certaine quantité de dinosaures en plastique (avec des articulations, cela vous rendra la tâche plus aisée).

2 – Un acteur genre playboy Italien, qui joue aussi bien qu'un caniche atteint de coliques néphrétiques, mais qui, contrairement au caniche, exhibe un torse musclé et passablement poilu.

3 – Une jolie actrice, acceptant de montrer ses seins au moins deux fois dans le film (donc, tant qu'à vous rincer l'œil, autant en trouver une avec des jolis attributs).

4 – Des plaques de verre et une jolie boîte de peintures. Ajoutez-y quelques mètres de grillage, et du papier journal.

Maintenant que vous avez tous les ingrédients nécessaires pour faire un film (!), il est temps de passer aux travaux manuels !

Faites des décors douteux en papier mâché. Pas la peine de se compliquer la tâche, faites ceux-ci grossièrement. Ensuite, peignez sur vos plaques de verre quelques paysages insipides (un château

au lointain, des volcans...). Vous placerez le tout devant la caméra au moment de tourner.

Vous êtes prêts à tourner ? Parfait, lâchez vos acteurs sur le plateau, ils se débrouilleront très bien par eux-mêmes. De toute façon, le dialoguiste s'est cassé la jambe avant de venir, le film sera donc plus ou moins muet...

Afin de diversifier l'action, pensez à faire intervenir régulièrement les dinosaures. Il n'est pas nécessaire que ceux-ci apportent quoi que ce soit à l'histoire (quelle histoire ? le scénariste était avec le dialoguiste au moment de l'accident). Par contre, pour rendre le suspense insoutenable, il est préférable qu'ils boulootent un ou deux humains.

Tout semble en ordre... ne vous restera plus qu'à couper le film et y ajouter une bande sonore.

Pour la bande originale, empruntez le synthé à trois notes de votre petit frère, cela suffira amplement. (Aïe, trois notes,

mais laquelle choisir?!)

Le plus dur reste à venir, vous faire distribuer. Mais là encore – PAS DE PANIQUE, il y a Troma.

Lloyd Kaufman a dû déceler du génie dans le métrage de Piper... Effectivement, dans son style, « Nymphoid Barbarian In Dinosaur Hell » se révèle être un véritable éclair de Génie... que vous ne pourrez apprécier que si vous avez un sens de l'humour à toute épreuve, ou si vous en êtes à votre troisième litre de bière.

Burp !



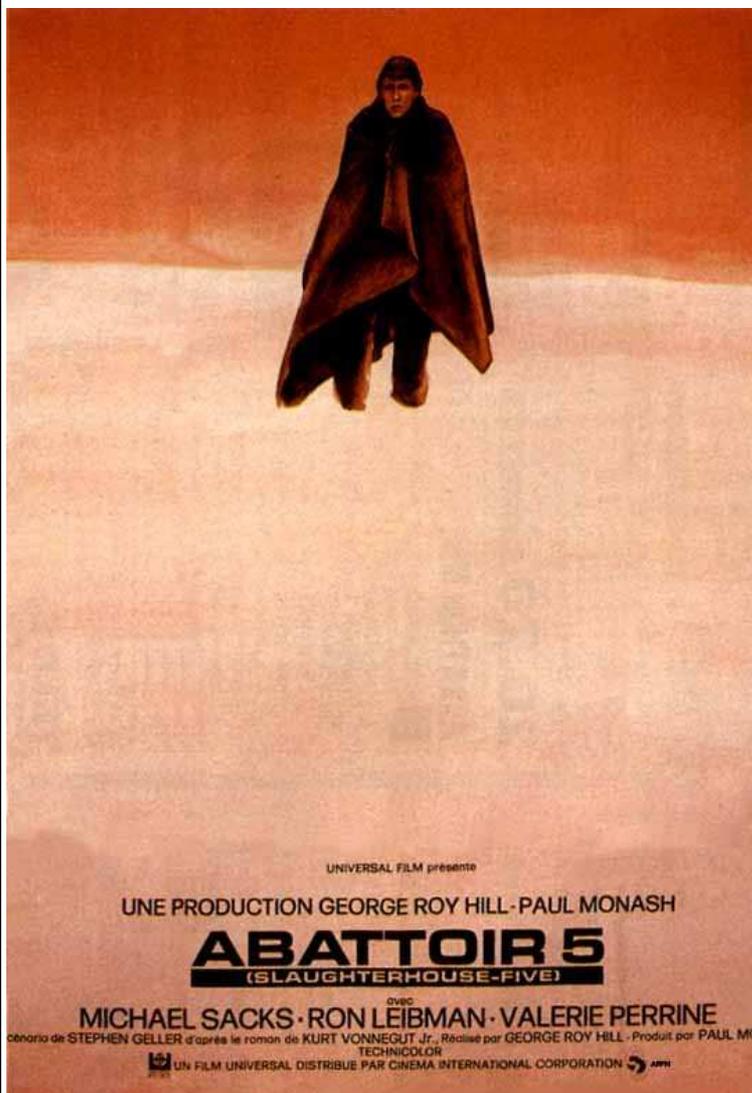
Colin Vettier

ABATTOIR 5

(Slaughterhouse Five)

Réalisateur : George Roy Hill **Scénario** : Kurt Vonnegut (auteur du roman éponyme) et Stephen Geller **Pays** : Etats-Unis **Année** : 1972 **Musique** : Glenn Gould, Jean-Sébastien Bach **Casting** : Michael Sacks, Ron Leibman, Eugene Roche, Sharon Gans, Valerie Perrine, Holly Near, Perry King...

Genre : Science-Fiction



Billy Pilgrim, opticien de son état, aurait tout pour être heureux : Valencia une femme aimante d'origine aisée et deux beaux enfants, Barbara et Robert. Mais voilà, revenu traumatisé de la Deuxième Guerre Mondiale, il inquiète les siens : il prétend en effet avoir la capacité de se transporter dans le passé ou le futur. Fréquemment, il se revoit ainsi jeune soldat pendant ses classes, en tant que prisonnier de guerre et durant le terrible bombardement de Dresde, l'un des plus meurtriers de l'Histoire. Il se retrouve également pensionnaire d'un zoo sur la planète Tralfamadore en compagnie d'une superbe créature. Soigné aux électrochocs à la suite d'une dépression nerveuse, Billy n'arrive cependant pas à se réadapter mentalement à la vie normale...

Le personnage de Billy Pilgrim est décalé dans le temps, il dérive constamment d'un segment de sa vie à un autre, et ce au hasard est-on en droit de penser. Il parcourt son bonhomme de chemin à travers trois histoires entrecroisées : sa douloureuse expérience de la guerre, son insignifiante vie de père de famille opulent vivant dans une banlieue chic et enfin sa captivité dans un zoo intergalactique en compagnie de Montana Wildhack, star du por-

no, accessoirement femme idéale fantasmée par Billy. Aussi bizarre que ce résumé puisse paraître, le film retranscrit assez fidèlement le message principal du livre de Vonnegut, à savoir : l'acceptation de sa destinée tout en essayant de se concentrer sur les bons moments de sa vie. Pourtant, les mauvais moments sont toujours là et vous ne pouvez les effacer. La morale du film et dudit roman serait donc : vous devez accepter tout ce qui vous arrive dans la vie car si vous ne le faites pas, vous risquez de ne pas admettre que vous existez ou avez existé vraiment. Ce qui reviendrait à un déni de sa propre existence.

Au-delà de cet aspect philosophique, et contrairement à ce que l'on pourrait penser, « Abattoir 5 », n'est pas un film d'horreur sanglant. D'ailleurs certains éditeurs de VHS peu scrupuleux ont autrefois essayé de le faire croire en exploitant une jaquette mensongère car sortie de son contexte et où l'on pouvait voir le visage de Billy ensanglanté. C'était certainement plus vendeur !

Le titre évoque plutôt les camps de détention allemands pendant la guerre de 39-45 et dans lesquels, Kurt Vonnegut, auteur du roman éponyme, a séjourné et vécu l'horreur. Les camps étant comparés ici à des abattoirs, établissements où l'on tue des animaux destinés à la consommation. Autrement dit, c'est un lieu sordide, où les individus tous immatriculés, sont parqués comme des bêtes, attendant une mort quasi inéluctable.

"Abattoir 5" serait plutôt un film de science-fiction atypique mâtiné de passages semi autobiographiques rendant compte des expériences de Vonnegut à Dresde durant la guerre, de scènes de la vie courante empruntées ici ou là et témoignant de la difficile réadaptation à la vie civile de tout participant à un conflit armé, puis de saynètes fantastiques inventées dans le but d'échapper à une réalité trop douloureuse.

Vous aurez aisément compris à la lecture de tout ce qui a précédé, que le scénario du film opte pour une déconstruction narrative certaine, attestant de l'état mental de Billy qui va d'une époque à une autre sans réel fil conducteur. Ce qui peut nous faire douter quant à sa santé psychologique. Est-il fou ? Rêve-t-il éveillé ? Est-il mort ?

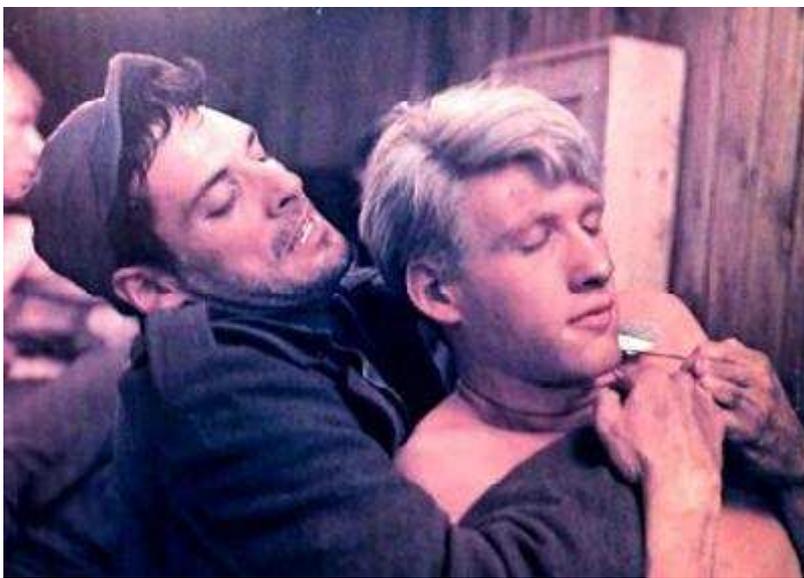
Toutefois, la vivacité des événements qu'il vit ou revit est telle que cela nous laisse croire qu'il arrive véritablement à se déplacer de manière spatio-temporelle. L'esprit serait-il alors plus fort que le physique ? Cette question ne trouve jamais sa réponse dans le long métrage, tout comme la fin est laissée à la libre appréciation des spectateurs ("happy end" ou "bad end" ?).

Techniquement, le film joue avec les moments où Billy fait des bonds dans le temps et ce de façon significative : les scènes importantes sont toutes entrecoupées de transitions pleines de sens et aidant à la reconstruction de la vie de Billy. Et justement la musique très poignante aide à la représentation de ces passages tout en portant le film car elle permet d'endurer les événements tragiques aussi bien que les plus réjouissants.

Ajoutons à cela que Michaël Sacks interprète Billy Pilgrim de

façon remarquable, il rend le personnage naïf et attendrissant, tel qu'il est dépeint dans le roman. Les autres acteurs se contentant de jouer leur rôle sans écart pour laisser sembler-t-il toute la couverture à Michaël Sacks, centre névralgique du film, sur les épaules duquel reposent toutes les émotions.

Un des autres points forts du film est de montrer que le monde n'est pas manichéen et que les "méchants" sont situés de toutes parts. On en veut pour preuve que les atrocités de la guerre ne sont pas forcément perpétrées par un camp envers l'autre : Billy sera confronté pendant une bonne partie du film à un soldat américain comme lui qui lui fera vivre un enfer psychologique car il le tient pour responsable de la mort de son meilleur ami. Notons qu'"Abattoir 5" est écrit en plein conflit vietnamien et cela se ressent dans le film où l'on perçoit bien que pour l'auteur, l'Amérique n'est pas le modèle de vertu tant espéré : elle commet aussi des atrocités comme le bombardement de Dresde, le plus meurtrier de l'histoire après Hiroshima et Nagasaki. Il n'y a donc pas de mal ou de bien absolus en ce bas monde.



Le métrage, à l'instar de « Taxi Driver », « Voyage au bout de l'enfer », « Rambo », « L'échelle de Jacob », « Pulsions Cannibales » ou encore « Combat Shock », s'attarde également sur les conséquences de la guerre à l'égard des soldats de retour au pays et les stigmates indélébiles laissés par les horreurs vues et les tortures endurées lors des conflits armés. Pour Billy, tout pourrait aller pour le mieux au sortir de la guerre : il a retrouvé un emploi stable, vit dans une banlieue cossue et a deux superbes enfants. Seulement voilà, si l'on creuse un peu, sa femme est très superficielle et incapable de tenir ses engagements, sa fille suit la même destinée que sa génitrice et son fils rejoint l'armée tout comme son père. Rien de très encourageant donc pour Billy qui peine à se réadapter mentalement à la vie



normale même s'il en donne l'apparence. C'est peut-être pourquoi il se réfugie dans le rêve ou la réminiscence. Il oublie ainsi la banalité de son existence ou essaie de se convaincre qu'il existe vraiment en se remémorant les événements les plus durs de sa vie (la Seconde Guerre Mondiale) ou en s'inventant de meilleurs (la captivité sur la planète Talfamadore où il est retenu en compagnie d'une superbe femme et où il est observé par des entités invisibles se renseignant sur les comportements humains).

Certains pourront y voir là un paradis, endroit finalement mérité par Billy tant sa vie sur Terre ne fut pas de tout repos, d'autres un rêve inaccessible vers lequel Billy se tourne pour oublier son présent et son passé. Libre à chacun d'apprécier selon ses propres convictions.

Le réalisateur George Roy Hill également connu pour des chefs-d'œuvre du septième art comme « L'arnaque », « Butch Cassidy & le kid », nous livre là un film d'une richesse extrême rendant compte des comportements humains aussi bien d'un point de vue large (le ressenti de la guerre avant, pendant et après le conflit) que réduit (la vie de tout un chacun à travers le prisme du cadre familial), et ce sans jamais prendre véritablement parti, laissant soin aux spectateurs de se faire leur propre opinion. Ainsi, ce film construit sans consensus, manichéisme ou autre intention politique avérée, nous montre la vie telle qu'elle est, avec ses bons et mauvais côtés. Un film comme on en voit rarement avec un scénario incroyable, un discours simple sans fioriture, bien loin des produits uniformisés en provenance d'Hollywood.

Comme quoi on peut faire des bons films au pays de l'Oncle Sam dès lors que le support de base est suffisamment solide et que la mise en image est confiée à un réalisateur de talent ayant une grande liberté d'action.



Vincent Dumenil



L'AVION DE L'APOCALYPSE

(Incubo sulla città contaminata /
Nightmare City)

Réalisateur : Umberto Lenzi **Scénario :** Antonio Cesare Corti, Luis Maria Delgado, Piero Regnoli **Pays :** Italie, Mexique, Espagne **Année :** 1980 **Musique :** Stelvio Cipriani **Casting :** Hugo Stiglitz, Laura Trotter, Mel Ferrer, Maria Rosaria Omaggio, Francisco Rabal, Sonia Viviani, Eduardo Fajardo, Stefania d'Amario, Ugo Bologna, Sara Franchetti, Manuel Zarzo...

Genre : Zombies Contaminés

Bien avant « L'armée des morts », certains zombies avaient déjà choisis de sortir de leur léthargie gestuelle. C'est ici le cas, avec en prime quelques explications indispensables. « L'avion de l'apocalypse » n'est pas à proprement parler un film de morts-vivants ; l'explication en est simple et le scénario nous le dévoile rapidement. Il s'agit ici d'hommes et de femmes exposés au nucléaire, donc irradiés...

Nous entrons rapidement dans le vif du sujet : sur l'écran de contrôle d'un aéroport, un avion militaire non identifié est repéré. Malgré la demande répétée de la tour, l'engin refuse de décliner son identité. De ce fait l'armée est appelée à la rescousse sur le tarmac, où se trouve déjà un journaliste venu pour interviewer un professeur réputé. A l'atterrissage de l'avion, le professeur apparaît, avec derrière lui une nuée d'hommes et de femmes assoiffés de sang...

Lenzi (« Cannibal Ferox », « La secte des cannibales »), le roi du Bis italien est aux commandes de cet ovni cinématographique. Délirant : voilà l'adjectif qui qualifie le mieux « Nightmare City » (titre américain). Nul besoin d'être un spécialiste du genre pour se rendre compte que le budget du film fût dérisoire. Qu'importe ! Quand bien même les

maquillages des "créatures" sont plus que sommaires, le dynamisme de la réalisation relève largement la situation. Réalisé à la fin des seventies, le film déploie tous les clichés propres à cette décennie : ton décalé, couleurs psychédéliques, musique hypnotique. Un esthétisme primaire, coloré, et efficace dans ce cas précis. Il existe dans le discours du film une dénonciation sous-jacente des pratiques et du comportement de l'armée, même constat concernant l'église. A ce propos, une scène particulièrement trash au sein de l'église comblera tous les aficionados du blasphème dans le film de genre.

Les "zombies" ? Certes le maquillage est sommaire et frise le ridicule, mais comme cité précédemment, la cause en est qu'il s'agit d'une contamination ; le propos étant axé sur la folie des protagonistes, à l'image de « The crazies » (idiotement rebaptisé « La nuit des fous-vivants »), et non sur leur désir de chair.



D'ailleurs, il convient également de noter que nos monstres sont certes assoiffés de sang, mais uniquement de ça. Leurs délires meurtriers se résument à des morsures et autres succions ; exit donc les éventrations et autres joyusetés spécifiquement gores. Nous sommes donc plus proche du vampirisme que du cannibalisme à l'état pur. Cependant, la brutalité est bien présente. Nos créatures sont déterminées, réfléchissent et sont organisées. Détail amusant : ils sont propres sur eux, tirés à quatre épingles. La violence est leur maître mot. Témoin l'invasion du plateau télé où se tourne une émission kitsch dédiée à la danse. Un ersatz de « Fame » sous tranquilisants à mourir de rire. Une occasion en or pour un délire sanglant très visuel. Nos contaminés s'en donnent à cœur joie. Un véritable carnage, prétexte à des meurtres brutaux (couteaux, hâches...), et des scènes pseudos érotiques (morsures et palpations mammaires) sur de jolies danseuses effarouchées et légèrement vêtues.

Alors oui, le scénario n'est pas vraiment folichon, les acteurs pas franchement bons. Même Mel Ferrer (« La secte des cannibales », « Le dieu alligator ») ne semble pas convaincu de sa propre présence. Le casting manque cruellement de consistance, et seul Umberto Lenzi semble s'être véritablement amusé. Paradoxalement sans grande conséquence, puisque ce sont les créatures, qui, indiscutablement, éclaboussent l'écran. Une mise en scène tonique, un rythme qui ne faiblit jamais, en bref une petite perle de la comédie horrifique (classé tout de même R aux USA, int -18 en Angleterre et Allemagne de l'Ouest, -16 en France et tout bonnement interdite en Islande)

Voici le voyage qui vous attend. Embarquement immédiat !



Christophe Jakubowicz



SIN CITY (Frank Miller's Sin City)

Réalisateur : Frank Miller, Robert Rodriguez, Quentin Tarantino **Scénario** : Frank Miller **Pays** : Etats-Unis **Année** : 2005 **Musique** : John Debney, Graeme Revell, Robert Rodriguez **Casting** : Bruce Willis, Mickey Rourke, Clive Owen, Jessica Alba, Rosario Dawson, Benicio Del Toro, Elijah Wood, Josh Hartnett, Nick Stahl, Michael Madsen, Michael Clark Duncan, Jaime King, Brittany Murphy, Carla Gugino, Rutger Hauer, Devon Aoki...

Genre : Thriller / Adaptation de Comic

Sin City est une ville infestée de criminels, de flics ripoux et de femmes fatales. Hartigan s'est juré de protéger Nancy. Marv, un marginal brutal, part en mission pour venger la mort de son unique véritable amour, Goldie. Dwight est l'amant secret de Shellie. Il passe ses nuits à protéger Gail et les filles des bas quartiers du terrible Jackie Boy. Trois histoires en une à Sin City.

Que vous connaissiez ou pas le comic, "Sin City" s'adresse à tous les cinéphiles. D'ailleurs, les connaisseurs pourront facilement reconnaître les personnages de la BD dans le générique du début.

L'histoire peut paraître brouillonne aux premiers abords, mais il faut voir le film pour bien comprendre.

Après une première scène mystérieuse et poétique, vous assisterez à la vie d'Hartigan (interprété par Bruce Willis ("Die Hard", "Incassable", "Le Sixième Sens")) ; un policier cardiaque cherchant à protéger la jeune Nancy d'un tueur/pédophile, fils d'un sénateur puissant et corrupteur. Vient ensuite l'histoire de Marv (joué par Mickey Rourke qui fait son grand retour au cinéma ("Angel Heart")), un colosse qui veut venger la femme qui lui a fait passer le plus beau moment de sa vie et celle de Dwight (incarné par Clive Owen ("Le Roi Arthur")). Les trois histoires sont toutes intéressantes et inextricablement liées mais on ne le comprend véritablement qu'à la fin.

Il ne faut pas croire non plus que le film ne gravite qu'autour de ces trois personnages : tous les protagonistes sont importants au développement de l'histoire. On peut d'ailleurs noter l'excellente prestation d'Elijah Wood ("Le Seigneur des Anneaux") surprenant dans son rôle d'adolescent pervers et sadique et de Jessica Alba ("Dark Angel") une femme sensuelle et étonnante, entre autres... Le film regorge de personnages charismatiques qu'ils soient 'gentils' ou 'méchants' et on a presque l'impression que les rôles leur collent tous parfaitement à la peau. Le tout est traité d'une manière très originale : chaque histoire est racontée par le personnage principal ce qui rajoute une dimension psychologique très intéressante au film.

Comme vous avez pu le voir sur les images, le film est en noir et blanc mais ne paniquez pas ! Du rouge apparaît parfois pour mettre en valeur le sang ou pour enjoliver certaines scènes (pour une robe, du rouge à lèvres ou le ciel). C'est d'ailleurs cette couleur qui fait toute la force de la première (que je vous laisse découvrir). Quand l'action devient trop violente et que les effusions d'hémoglobine sont trop nombreuses, le sang est représenté par un blanc vif (cette même couleur sert aussi à mettre en valeur les nombreux pansements de Marv). Parfois, de légères teintes bleutées ou rouges apparaissent pour renforcer l'aspect dramatique/romantique d'une scène ou pour enluminer un visage.

Le résultat est tout bonnement surprenant et bluffant.

Concernant l'univers du film, entre prostituées, violence et corruption, le vice est à son paroxysme. La violence est constante, il ne se passe pas cinq minutes sans





que l'on assiste à une scène tombant dans l'excès. Voici une liste qui pourrait vous rassurer : combats en tout genre, décapitations, guns fight, doigts dans les yeux, passage à tabac, matraquage, sabre traversant diverses parties du corps (les yeux, le ventre), pendaisons, gorges tranchées, têtes dans les WC, tortures, arrachage de testicules à pleine main, cannibalisme et j'en passe. Aucun personnage n'est à l'abri.

Finalement, "Sin City" est une réussite totale. Les amateurs de la bd ne seront, a priori, pas déçus et les néophytes se laisseront entraîner dans cet incroyable univers rempli de haine, d'amour et d'agressivité.



Yann Le Biez

BIO ZOMBIE

(Sang dut sau Shut)

Réalisateur : Wilson Yip **Scénario :** Matt Chow, Siu Man Sing, Wilson Yip
Pays : Hong Kong **Année :** 1998 **Musique :** Peter Kam **Casting :** Jordan Chan, Sam Lee, Angela Tong Ying-Ying...
Genre : Zombies

Si l'on regarde de plus près l'historique des films mettant en scènes des morts-vivants, on s'aperçoit très vite que les asiatiques ne sont pas très friands du genre. En effet pratiquement aucun film sur le genre. On peut toutefois citer les plutôt sympathique "Stacy", "Wild zero", "Versus" et "Junk" venant du Japon. A noter qu'il s'agit de films récents montrant peut-être un plus grand intérêt des asiatiques pour ce genre de films actuellement. Dans l'industrie de Hong-Kong, c'est également très timoré. On se remémorera tout de même le célèbre "Kung fu zombie" datant de 1981. "Bio zombie" fait donc partie de ces films très rares de zombies venant de là-bas. Sortis en 1998 ce film mélange habilement horreur et comédie.

Deux vendeurs de VCD, Woody Invincible et Crazy Bee travaille dans un centre commercial. Ils reçoivent un appel de leur patron leur demandant d'aller chercher sa voiture. Lors du trajet ils ont un accident en percutant un homme. Celui-ci a un soda qui transforme en zombie quiconque s'en abreuve.. Les deux amis justement lui font boire ce soda avant que l'homme rende l'âme. Ils décident alors de le mettre dans le coffre de la voiture et de retourner au centre commercial. Malheureusement les ennuis vont commencer quand l'homme va se transformer en zombie, sortir du coffre et débiter le carnage.

Bien évidemment ne vous attendez pas à un film de zombie novateur, vous l'avez déjà bien compris je pense avec le pitch mais "Bio zombie" s'apparente à un matériau respectant ses aînés sans tomber dans les confins de la médiocrité. Si le mixte humour et horreur dans le genre du zombie a su donner des petites perles (voir "Le retour des morts vivants", "Braindead") comme des beaux ratages ("Le retour des morts vivants 2"), Wilson Yip réussit l'exploit de se hisser vers le niveau du premier retour des morts-vivants en n'hésitant pas à conclure son métrage d'une manière pessimiste tout à fait remarquable. En plus de cela, Yip semble être un grand fan de Romero comme tout fan de films de zombie cela dit en passant. L'action se déroulant en grande majorité dans un centre commercial rappel donc sans mal le fameux "Zombie". Mais ici point d'œuvre contestataire, "Bio zombie" est un film d'exploitation fun et sans prétentions.



L'humour surprend par sa grande présence ne faisant jamais lorgner le film dans le ridicule. Dialogues, situations sont les forces de cet humour. Mais le duo des deux jeunes délutés y est pour beaucoup, c'est incontestable. Jeunes branleurs plutôt décérébrés, on assistera à leur intimité à la fois amusante et pathétique. Ayant rencontré deux jeunes et jolies filles, Woody se prend un râteau avec l'une d'elle. Il décide alors avec son compère de l'agresser dans les WC. En résulte une scène totalement absurde et hilarante où nos deux amis passent sans mal pour des nigauds de première. Il y aussi le jeune serveur du restaurant qui est fou amoureux de l'une de ces deux filles et qui deviendra un gentil zombie aidant à plusieurs reprises nos protagonistes. Le couple est également très amusant avec cet homme qui traite sa femme comme une chienne mais qui dans les moments difficile se révèle être une vraie mauviette. Là encore on assistera à plusieurs passages croustillants, bien que parfois horribles lorsque ce personnage pousse une des jeunes filles de l'ascenseur pour que celui-ci puisse marcher à cause du poids trop important. On peut donc rapprocher dans ce personnage celui de Cooper dans "La nuit des morts-vivants".

Qui dit zombies, dit effusions de sangs me direz-vous alors qu'en est-il ici ? Si "Bio zombie" est loin de proposer un spectacle gore limite vomitif (comme les films de zombies de Fulci entre autre), il a cependant son lot jouissif de morts (on est pas au niveau d'un "Resident evil" heureusement). Outre les éternelles balles retentissantes dans les corps de nos amis les zombies, on assistera à divers démembrements (les deux branleurs qui tirent sur les bras d'un zombie) mais également quelques règlements de compte à la perceuse électrique. Malgré tout, cela reste plutôt restreint, les plans gores étant assez courts. Mais il y a de quoi s'amuser.



"Bio zombie" comporte donc assez peu de défauts même si on est loin d'un chef-d'œuvre. Le manque important d'innovation y joue beaucoup. On assiste nettement plus à un bon trip de fan de films de zombies qui voulait avant tout se faire plaisir et entre nous, c'est déjà très bien. Mais Yip aurait pu éviter quelques intrusions "jeux video's style", lorsque par exemple à la fin nous voyons un portrait robot des protagonistes avec leurs points forts et faibles à l'instar des films de bastons avec le choix du personnage mais ce n'est pas non plus aussi risible qu'un "House of the dead".



En bref "Bio zombie" est un film de zombie très sympathique alternant horreur et surtout comédie ce qui est plutôt normal vu le pays dans lequel il a été fait. Respectant le genre et ne tombant jamais dans la médiocrité, Yip nous donne à voir un spectacle très divertissant qui vous fera passer à coup sur un agréable moment.



Adrien Aubrun

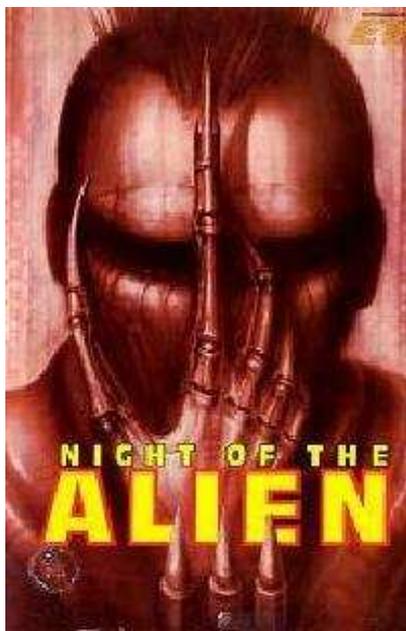
BIS ART CINEMA

BIS ART CINEMA 3 DISPO ! Au sommaire de ce numéro de 70 pages :



Dossier Chu Yuan, dossier cannibales bis, classiques asiatiques, rétro carrière sur Bruce Li, dossier Wild Side / Asian Star, dossier Castellari, Jean Rollin et "Fascination", dossier cinéma indonésien, les rubriques habituelles: western (Keoma, El Chunchu), X (Story of Joanna), Bouquins (Dune House Atreide et les Démons du roi soleil), l'année 1972 en BD, ciné, bouquins, du kung fu (Shaolin Dolemite), Uncut (Fantom Kiler 3)...

Cet e-zine est en accès libre, au format PDF, et téléchargeable à l'adresse suivante : http://www.sfmag.net/rubrique.php3?id_rubrique=46



FUTURE KILL

(Night of the Alien)

Réalisateur : Ronald W. Moore **Scénario** : John Best, Edwin Neal, Ronald W. Moore, Kathleen M. Hagan **Pays** : Etats-Unis **Année** : 1985 **Musique** : Wayne Bell **Casting** : Edwin Neal, Marilyn Burns, Gabriel Folse, Wade Reese, Barton Faulks, Rob Rowley, Alice Villarreal...
Genre : Science-Fiction

Un groupe d'opposants à l'utilisation du nucléaire ont pris une partie de la ville comme territoire. Habillés à la manière des punks, ils se font appeler les "mutants", afin de montrer au reste de la population quels peuvent être les ravages du nucléaire. Parmi cette bande se trouve Splatter, un fou furieux, qui a été victime du nucléaire et qui se révèle particulièrement violent. De l'autre côté de la ville, un groupe d'étudiants se lance pour défi d'aller attraper un "mutant". Leur virée dans le territoire interdit va vite se transformer en un jeu mortel, nos cinq compagnons allant devenir la cible de Splatter et de ses hommes...

Ah, ils se sont quand même mis à quatre pour écrire le scénario ! Eh ben ! Bon, "Future Kill" est un mauvais film, disons-le tout net. La vision du film en vidéo cassette, et donc en version française, n'aidant pas à le sauver, puisqu'il doit quasiment s'agir de la plus pénible VF que j'ai entendu jusqu'ici. Mais quand je dis pénible, c'est vraiment Pénible ! On en arrive à avoir mal à la tête parfois, c'est pour dire !

Le début s'annonçait pas mal : un colosse habillé avec une sorte d'armure de métal, coiffé d'un casque-masque et surmonté d'une crête, avec un bras en acier et des griffes au bout des doigts, se fait réprimander par son chef apparemment. On apprendra par la suite qu'il s'agit en effet du leader de ce groupe d'opposant au nucléaire. Le chef reproche donc à l'homme nommé Splatter sa trop grande violence alors que lui veut mener des actions pacifistes. Le chef part et on voit que ce Splatter n'a pas trop aimé ce discours. Le look des personnages, le costume de Splatter, on se dit que ça va être pas mal. Et boum !

On se retrouve alors dans une ambiance totalement différente, dans une "house party" américaine, avec ados débiles, abreuvés de bières et qui se mettent à trembler à la moindre vision d'une paire de seins... On est pas loin de l'univers des "Porky's", pour ceux qui ont la chance de connaître. Et là, il va falloir quand même supporter ça pendant 25 minutes ! Honnêtement, ça ne m'arrive pas souvent, mais plus le film avançait, plus je me disais que j'avais déjà perdu 25 minutes de mon temps ! Après une série de gags tous plus débiles les uns que les autres, et surtout pas drôles du tout, on entre enfin dans le vif du sujet avec la virée de six copains dans le territoire des "mutants", le but étant d'en attraper un par jeu. Mais à la première rencontre, c'est sur Splatter et sa bande qu'ils tombent et comme Splatter ne rigole pas vraiment, il en embroche un avec trois tiges de métal qui surgissent de son bras, un peu à la manière de Wolverine ou du Predator. Nos cinq survivants vont bien évidemment s'enfuir et tenter de sortir de ce territoire hostile.

Le film se met alors à ressembler fortement, mais vraiment fortement, au classique de Walter Hill, l'excellent "Les guerriers de la nuit". On passe donc son temps à suivre un groupe puis l'autre (car ils se sont séparés les idiots), traversant les rues sombres de cette ville mal fréquentée, devant se battre sans

cesse pour rester en vie et échapper aux hommes de Splatter. Tout ça devient rapidement soporifique et répétitif et la violence n'est pas vraiment au rendez-vous en plus.

Au bout d'un moment, les deux groupes se rejoignent, et avec l'aide d'une jeune punkette qu'ils ont aidé, ils continuent de courir dans la nuit pour s'échapper. Ils rentrent dans un bar où un groupe joue et on a droit à deux morceaux (bien sympa par ailleurs) où il ne se passe rien, si ce n'est une légère bluette entre un étudiant et la punkette. Au bout d'une heure passée, notre groupe est toujours poursuivi par Splatter et ses copains. Ils pénètrent dans un vieux laboratoire et on découvre enfin la jolie Marilyn Burns, qui a échappée à la tronçonneuse de Leatherface en 74 ! Malheureusement relookée comme une pouf, on a peine à la reconnaître (bon ok, elle a vieilli mais quand même, faut voir la coupe de cheveux aussi...).

Bref, la suite ne sera pas non plus des plus réjouissantes, même si la petite partie de cache-cache dans le laboratoire relance un peu l'intérêt de la chose. Ce qu'on retiendra surtout du film, c'est le rôle que le look "punk" joue dedans. Maquillage outrancier, coupe de cheveux ébouriffée, fringues décalées, on nage vraiment dans le milieu. Une fois dans leur territoire, la musique devient également plus punk (et heureusement parce que pendant les trente premières minutes, j'aurais bien appuyé sur le bouton "mute" de la télécommande pour faire taire la musique horrible du film...). Le groupe qui joue dans le bar est un vrai groupe je pense, et le costume de Splatter nous rappelle un peu ceux que portaient les hommes d'Humongous dans "Mad max 2". Le premier meurtre par Splatter est assez violent mais la suite est assez gentille quand même. Enfin, heureusement qu'il y a Splatter pour relever le niveau.

Ami lecteur, fais donc attention : si tu vois dans un vidéo-club ou une brocante une belle cassette vidéo avec une superbe jaquette dessinée par GIGER, sache que ton achat ne vaudra que pour cette affiche justement, car le film ne te fera pas vraiment prendre du plaisir, bien loin de là ! Te voilà prévenu !



Stéphane Erbisti



PLAGA ZOMBIE : ZONA MUTANTE

Réalisateur : Pablo Parés & Hernan Saez
Scénario : Pablo Parés & Hernan Saez
Pays : Argentine
Année : 2001
Musique : Paulo Soria, Hernan Saez & Pablo Vostrouski
Casting : Berta Muniz, Pablo Pares, Hernan Saez, Paulo Soria, Esteban Podetti, Sebastian Tabany, Alejandro Nagy...
Genre : Zombies

Nombre de films enfantés dans la douleur sont devenus, au fil du temps, de véritables chefs d'œuvre vénérés par les fans. Et Plaga Zombi Zona Mutante a connu un tournage fort difficile qui s'est éternisé tout au long de quatre années. Quatre années pour venir à bout de ce qui est la suite de Plaga Zombi, création de la même équipe argentine.

Le trio "survivant" du premier volet est capturé par le gouvernement qui finit par se décider à les relâcher dans la ville contaminée. Cette bourgade est infestée par un virus extraterrestre qui transforme les bons villageois en zombies assoiffés de sang et de cervelle. Cependant il en faut plus pour décourager le



trio haut en couleur.

Une présentation des membres s'impose. Le chevelu énervé se prénomme Bill. Son hobby? Casser du zombie, si possible avec panache. A ses côtés John West, ancien catcheur oublié du public, un compagnon loyal et au grand cœur. Enfin le petit excité avec son casque de skate et ses lunettes fracassées, c'est Max. Son truc à lui c'est l'informatique. Il semble toutefois que certaines connexions ne se fassent pas dans sa petite tête.

Voilà donc les trois amis décidés à se sortir de ce pétrin et à trouver la sortie de la ville. Mais le FBI semble voir les choses d'un autre œil.

De par son tournage de longue haleine, Plaga Zombie Zona Mutante ressemble en bien des points à Bad Taste ou encore Evil Dead. Les équipes de tournage ont en commun la rage de vaincre, et la foi dans un cinéma de genre qui ne s'est pas toujours révélé payant.

Pourtant l'équipe argentine a vu son courage mis à rude épreuve et a songé plusieurs fois à tout arrêter. Mais au bout de 4 ans le film touche à sa fin, et pour notre plus grand plaisir, UNCUT MOVIES propose le métrage en exclusivité mondiale.



Et il serait bien dommage de se priver de l'acquisition d'un tel métrage tant sa qualité est indéniable. Le souffle de jeunesse qu'apporte Plaga Zombie... au film de genre est phénoménal. Sans pour autant parler d'une révolution comme le furent Evil Dead ou Bad Taste en leur temps, il est clair que le film est une réussite.

Hargneux comme pas deux, cumulant les effets gores physiques et une musique rythmée, la bobine des argentins est un sacré coup de pied aux fesses. Son côté "action continue" pourrait l'amener à être comparé à Versus. Pourtant Plaga Zombie... s'en démarque sans peine, en allant plus loin dans la surenchère.

Tout du long de ses 100 minutes Plaga Zombie Zona Mutante n'ennuie jamais, ce qui est plutôt



une bonne chose. L'action se trouve toujours renouvelée et les rebondissements sont de l'ordre de vannes cocasses. Cependant le film souffre de son manque d'argent, tout au moins sur un plan, celui de la définition de l'image qui aurait gagné à être améliorée. Mais ce serait bien stupide de s'arrêter à si peu de chose, tant Plaga Zombie a de qualité à revendre.

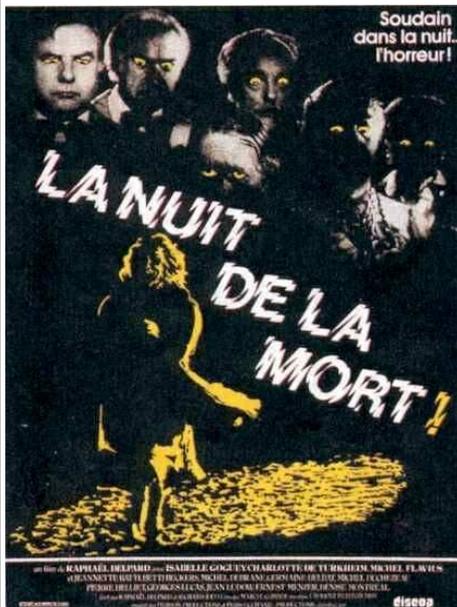


Un film fait entre amis qui laisse exploser l'énergie de l'équipe ainsi que leur bonne humeur. A voir IMPERATIVEMENT !!



Colin Vettier

LA NUIT DE LA MORT



Réalisateur : Raphael Delpard
Scénario : Raphael Delpard, Richard Joffo
Pays : France
Année : 1980
Musique : Laurent Petitgirard
Cast : Isabelle Goguy, Betty Beckers, Charlotte de Turckheim, Michel Debrane, Ernest Menzer, Germaine Delbat, George Lucas, Michel Duchezau, Jeanette Batti, Jean-Paul Lillienfeld, Michel Flavius, Pierre Helliet...
Genre : Cannibales

Après plusieurs années de chômage, Martine trouve enfin une place d'infirmière soignante au sein d'une maison de retraite. A son arrivée, elle est accueillie par un gardien inquiétant et boiteux qui la présente à la Directrice Melle Hélène, froide et dominatrice qui lui fait aussitôt remarquer que sa venue n'était pas désirée ce jour mais le lendemain. Rapidement, elle fait la connaissance de Nicole l'infirmière déjà en poste, ainsi que celle des 6 pensionnaires de l'établissement. Profitant de sa dernière soirée providentielle, elle court rejoindre son fiancé une dernière fois avant deux mois. En effet chaque nouvelle doit rester 60 jours avant de pouvoir prétendre au poste définitivement. A son retour, Nicole reste introuvable. Melle Hélène lui explique alors que celle-ci a donné sa démission. Désormais seule pour s'occuper des pensionnaires, ces derniers ne tardent pas à présenter des signes étranges d'excitation...

Sorti la même semaine que "Shining" aux Etats-Unis, "La nuit de la mort" est un petit film français très très méconnu dans notre hexagone. Mais curieusement pas au delà de nos frontières. Lors de sa sortie américaine, Tobe Hooper en personne adressa un télégramme d'encouragement à Raphaël Delpard, rien que ça ! Et bon nombre d'américains fans du genre considèrent ce film comme étant culte et doté d'une french-touch gore indiscutable. Mais reprenons nos esprits. Si le film est loin d'être mauvais, il n'en demeurent pas moins de nombreux et fâcheux défauts.

Tout d'abord la mise en scène, sans grande inventivité et laborieuse, nous donnerait par moment envie d'appuyer sur la touche accélérer. Fort heureusement, le scénario (simpliste) tient plutôt bien la route, malgré quelques rebondissements connus d'avance. Peu importe, l'histoire en effet paraît souvent prévisible, et pourtant il faut reconnaître qu'un je-ne-sais-quoi nous pousse à vouloir aller jusqu'au bout pour connaître le sort de notre héroïne. Cette dernière justement n'a certainement jamais pris de cours de comédie de sa toute jeune (et brève) carrière : une interprétation outrée et maladroite, entonnée par une voix insupportable. Le gardien des lieux n'est pas en reste : savant mélange de Norman Bates et de Quasimodo, il se contente d'éructer ses rares dialogues et d'imposer sa main comme véritable élément de surprise. La bonne surprise vient finalement de Betty Beckers en Directrice de Maison de retraite froide et inquiétante, ainsi que les pensionnaires au nombre de six. La première n'ayant pas grand chose à prouver (elle a tourné avec nombres de grands réalisateurs fran-

çais tels Lelouch, Yves Robert...), les seconds offrant des portraits de personnes âgées plutôt réjouissants et dynamiques. Reste Charlotte de Turckheim dans sa première apparition au cinéma. Elle offre durant un quart d'heure de ce qu'elle nous offre encore de nos jours : une gouaille insolente. Et une scène entièrement nue, où la demoiselle d'alors présentait un corps de toute beauté.

Reconnaissons tout de même que "La nuit de la mort" lorgne du côté Bis voire carrément Z par moment. Monté avec trois francs six sous, le résultat s'en ressent : des décors plutôt pauvres et un champ d'action limité (le choix du huit clos s'imposait donc). Il n'empêche qu'il règne dans ce métrage une atmosphère clinique et oppressante plutôt sympa, mais servie par une partition musicale plus que discutable. Laurent Petitgirard en est le responsable : compositeur attiré de la série des Maigret depuis une quinzaine d'années, ceci explique cela. La partition est une cacophonie improbable, pâle copie de "Psychose" (encore et ce n'est pas fini...) et surtout récurrente de bout en bout. Sa plus grosse erreur étant de nous asséner son tempo initial avant chaque scène clef. Par conséquent chaque effet de surprise tombe à plat. Le dernier mot reviendra finalement à Ronaldo Abreu, le responsable des effets spéciaux. Un an avant de collaborer avec Zulawski sur "Possession", il nous présente un travail surprenant, "soigné", et gore (n'oublions pas que nous sommes en 1980 et que le gore n'est jusque là pas franchement très représenté dans le cinéma d'horreur français). Lorsque qu'on connaît le budget minuscule du film, on ne peut qu'applaudir la "débrouille" du monsieur.



Terminer ce film relevait sans doute de la prouesse technique et de temps. La conclusion part un peu dans tous les sens, un bâclage en bonne et due forme, avec des réponses à toutes nos questions en un minimum de temps. Notre gardien s'improvise amoureux malsain d'une poupée maquillée et habillée à qui il parle (voir la scène pour comprendre le rapport Norman/mère de "Psychose"), les pensionnaires oublient leurs logiques d'avant pour vaquer seuls à leurs envies gloutonnes, et notre héroïne s'enfuit vers un destin improbable... Une fin cousue de fil blanc, à la va-vite, mais qui ne gâche tout compte fait que peu, ce petit film français, pas inintéressant en somme. A découvrir.



Christophe Jakubowicz



Mariée et mère de deux enfants, Jane Baker a un amant, Fred Kellerman, chez qui elle se rend dès que son mari a le dos tourné. A sa fille Lucy, elle prétexte à chaque fois qu'elle doit se rendre à son travail, mais la fillette sait parfaitement à quoi s'en tenir. Pour se venger, elle noie le petit frère qu'elle a sous sa garde. Catastrophée par ce qu'elle croit être un drame domestique, Jane se fait accompagner en voiture par Fred, et c'est l'accident : Fred est tué sur le coup. Un an plus tard, Jane Baker sort de l'hôpital psychiatrique, mais c'est chez son amant défunt qu'elle s'installe directement. Entretenant des rapports ambigus avec Robert, le jeune concierge aveugle qui occupe son temps à réparer des instruments de musique, elle commence à entretenir d'une façon morbide la mémoire de Fred... Mais c'est sans compter sur sa fille Lucy, qui n'a pas dit son dernier mot...

« Macabro » sortit sur les écrans italiens dix jours avant la mort de Mario Bava. Avec ce premier film sensé avoir terrorisé Dario Argento lui-même (il y a des chances que ce soit un mythe, mais pourquoi pas ?), on peut dire que le relais avait été passé avec succès à son fils, dont la car-

rière prit ensuite la tournure que l'on sait... Doté d'un scénario écrit en collaboration avec Pupi Avati, réalisateur de "La Maison aux Fenêtre qui Rient" trois ans plus tôt, "Baiser Macabre" s'inscrit dans la tradition du cinéma d'horreur à l'italienne, tout en recelant déjà les excès et les bizarreries propres à Lamberto Bava.

Macabre, le film ne pouvait pas mériter de titre plus juste, et il est dommage que les traductions françaises et américaines en aient réduit la portée. Le film est saturé d'une nostalgie morbide qui fait froid dans le dos, celle de Jane Baker (Bernice Stegers) pour son amant défunt. Une nostalgie qui s'exprime de manière obsédante à travers la musique de Ubaldo Continiello, dont les choix instrumentaux surprennent et mettent mal à l'aise : un harmonica plaintif, des trompettes chaleureuses et nonchalantes... On retrouve ce mélange bizarre de torpeur bourgeoise et de hérissément nerveux dans les décors, à la fois luxueux et crasseux, et Lamberto Bava multiplie à l'envie ces différences de tons reflétant l'accointance perverse de l'amour



BAISER MACABRE (Macabro)

Réalisateur : Lamberto Bava **Scénario :** Antonio Avati, Pupi Avati, Lamberto Bava, Roberto Gandus **Pays :** Italie **Année :** 1980 **Musique :** Ubaldo Continiello **Casting :** Bernice Stegers, Stanko Molnar, Veronica Zinny, Roberto Posse, Ferdinando Orlandi, Fernando Pannullo, Elisa Kadigia Bove...

Genre : Nécrophilie

et de la mort.

Ne serait-ce que par le bouche à oreille, on sait déjà ce que cache Jane Baker dans le compartiment à glace de son réfrigérateur, et avec quoi elle fait l'amour. Lamberto Bava ne vise pas l'effet de surprise, mais il retarde la révélation graphique en faisant passer sa découverte à travers les autres personnages : Robert l'aveugle va comprendre auditivement et tactilement de quoi il retourne, et la démoniaque Lucy, sans doute le personnage de petite fille le plus détestable qu'on ait jamais vu, ne manifestera pas d'étonnement considérable en ouvrant le compartiment, toute obsédée qu'elle est par l'idée de faire le plus de mal possible à sa mère.

C'est dire s'il ne faut pas attribuer à Lamberto Bava des intentions qui ne sont pas les siennes. Son but n'est pas de soulever le cœur comme l'a fait Joe d'Amato l'année précédente avec "Blue Holocaust" ou comme le fera plus tard le moyen Jörg Buttgerait avec "Nekromantik". Ce qu'il veut, c'est épouvanter, faire couler un frisson glacé sur notre échine. Oui, nous avons tout

deviné avant les personnages eux-mêmes. Seulement, nous ne voulons pas le croire, c'est impossible. Pas ça... Et pourtant si. Tout réside dans ce suspens trouble et malade, qui charge la fin d'une intensité bien plus puissante qu'avec un simple filmage frontal de bout en bout.

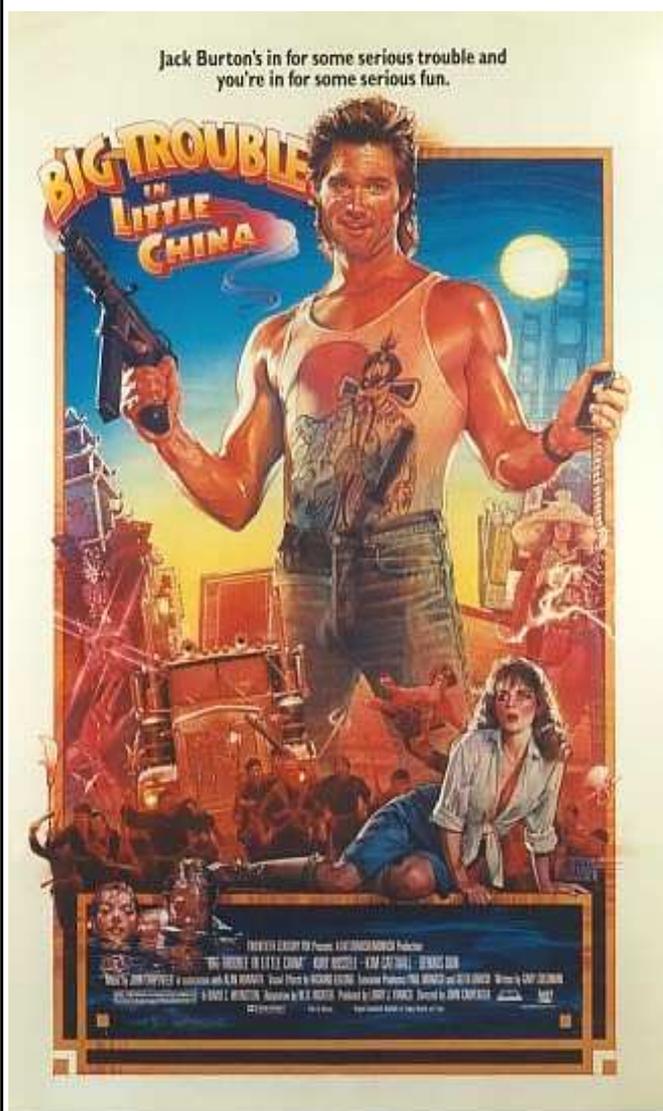
Lamberto Bava n'a pas un sens de la mise en scène aussi poussé que celui de son père, c'est un fait. Les cadrages et le montage s'avèrent conventionnels, et quand un type de couleur général est trouvé, c'est en gros la même pour tout le film : un brun glauque qui accable tout le reste de la gamme chromatique. Au niveau des lumières, c'est à peu près la même chose : ténèbres épaisses, éclairages livides... Le spectre est mince, mais parfaitement adéquat au sujet, alors pourquoi chercher plus loin ?... L'accent est plutôt mis sur le jeu d'acteurs et sur les événements, qui sont sans doute les éléments les moins coûteux du film... Et ça tombe bien.

Les comédiens ne sont pas des bêtes de scènes, mais les personnages qu'ils incarnent, savant dosage de banalité et d'originalité, font déjà la moitié du travail. Bernice Stegers, en bourgeoise adultère aux yeux cerclés de noir, nous glace avec sa fragilité de désaxée et son érotisme mortifère, errant dans une solitude quasi absolue à travers les tourments de sa passion secrète. Stanko Molnar, en grand dadet sensible, bon et aveugle, nous émeut et nous met mal à l'aise, son regard n'étant pas sans rappeler un certain Christopher Walken... Et quant à Veronica Zinny, le petit singe faussement innocent, malfaisant et vicieux dont elle joue le rôle donnera aux âmes les plus tolérantes une furieuse envie de châtier...

C'est par cette saturation de notes décalées et oppressantes que Lamberto Bava est le plus fidèle à l'esprit de son père, l'image finale annonçant cependant des délires plus personnels. Quand bien même il ne possède pas une maîtrise comparable, il sait comment raconter une histoire, créer une atmosphère, réunir ensemble plusieurs faisceaux susceptibles de provoquer une terreur grandissante... et force est de constater qu'il y parvient très bien ! Les perles ne sont pas nombreuses dans son œuvre cinématographique, mais "Macabro", indéniablement, en fait partie.



Stéphane Jolivet



LES AVENTURES DE JACK BURTON DANS LES GRIFFES DU MANDARIN (Big Trouble in Little China)

Réalisateur : John Carpenter **Scénario** : Gary Goldman, David Z. Weinstein & W.D. Richter **Pays** : Etats-Unis **Année** : 1986 **Musique** : Alan Howarth & John Carpenter **Casting** : Kurt Russell, Kim Cattrall, Dennis Dun, James Hong, Victor Wong, Kate Burton & Suzee Pai...
Genre : Aventure / Fantastique / Comédie / Kung Fu

Suivant les traces de "1941" et des "Aventures de Buckaroo Banzai", "Les aventures de Jack Burton" fait partie de ces rares films d'aventures qui, avec un plaisir très communicatif, partent joyeusement dans tous les sens, et donne largement à manger et à boire pour tout le monde. Ni familial, ni trop "adulte", le film de Carpenter trouve un équilibre parfait, et prend rapidement les allures d'un cocktail aussi coloré qu'exquis. Etrangement, le public rejette souvent au premier abord ce coté ravageur, comme l'attestera l'échec cinglant et injustifié du film.

Traumatisé par "Zu les guerriers de la montagne magique", John Carpenter décide d'offrir à son public ce qu'il a réellement ressenti en découvrant le film de Tsui Hark, avec un zeste de sauce américaine : des effets spéciaux, des combats, des idées, des trouvailles, du fun. Et il le réussit absolument avec ce petit chef-d'œuvre, qui se viandera malheureusement auprès du public, tout comme "The thing", "Christine" ou encore "Starman". Bien compliqué le public hein!

Entre les envolées spectaculaires du cinéma hongkongais et les exubéran-

ces souvent superbes du cinéma japonais, Carpenter compte bel et bien rendre hommage aux grands films du genre asiatique. Il dresse fièrement son héros, Jack Burton, incarné par son acteur quasi-fétiche : Kurt Russel. Charismatique et direct dans "New York 1997", sobre dans "The thing", Kurt Russel devient ici un héros caricatural à souhait, tordant certes, mais qu'on pourrait qualifier tout simplement de "anti-Indiana Jones". Il ne comprend rien, se débrouille rarement bien dans les combats, traite les femmes aussi bien que certains héros à la John Wayne, conduit un bon gros camion, et se laisse aller souvent à une certaine maladresse (le morceau de mur qui lui tombe sur la tête lorsqu'il tire en l'air!). Carpenter se refuse au cliché du bouffon de service, car c'est au contraire le bras droit du héros qui connaît tout et accessoirement mène presque tous les combats! Preuve que Jack est un personnage totalement décalé par rapport à l'univers qui l'entoure, on remarquera un tee-shirt à l'allure assez japonaise, affichant pourtant un personnage très proche physiquement du Bad guy !



Ce bon vieux Jack est un routier passant souvent à San Francisco pour faire un petit tour au Chinatown du coin, histoire de revoir son ami Wang. Celui-ci attend impatiemment sa fiancée, qu'il va récupérer à l'aéroport avec la complicité de Jack. Pas de bol, un groupe de punks nommé "les seigneurs de la mort" capture la jeune fille pour l'emmener dans une maison close. Bloqués dans une ruelle, Wang et Jack assiste à un combat de gang rapidement incontrôlable et à l'apparition surprise d'un spectre, dénommé Lo Pan. Pour délivrer Miao yin, la bien-aimée de Wang, les deux amis devront s'allier avec Gracie et Margo, deux petites fouineuses de première, le sage Egg Shen ainsi qu'avec le sympathique beau parleur Eddy Lee.

La poisse semble toujours de mise puisque Miao Yin est à nouveau capturée, cette fois par un guerrier aux pouvoirs... électrisants! Ce serait le mystérieux Lo Pan qui détiendrait la jeune fille, un fantôme âgé de 2000 ans cherchant à retrouver une véritable forme humaine (il ne reste qu'une enveloppe surnaturelle). Par ce Bad Guy fantomatique et inhabituel, Carpenter glisse un beau clin d'œil au fameux Fu-Manchu, qui fut incarné auparavant par Boris Karloff et Christopher Lee.

L'antre de Lo Pan fourmille de surprises et de pièges inattendus, allant des simples combattants, à des guerriers maléfiques voire des créatures surnaturelles. Big John brosse un tableau fascinant de Chinatown, avec ses ruelles sombres et pluvieuses, ces massacres entre gangs (on retrouve la guerre des "couleurs" déjà présentes dans "Zu les guerriers de la montagne magique"), ces traditions et ces légendes qu'on continue d'entendre discrètement où pouvoirs, fantômes et religions s'entremêlent.

Parmi le bestiaire magique du film, Carpenter prend sa source dans "Baby Cart 2 l'enfant massacre" pour l'élaboration des fameux "guerriers de la morts", un trio de magiciens sanguinaires qui ne rigole décidément pas lorsqu'ils sont en face d'une potentielle victime. Non seulement Carpenter trouve parfaitement les "tronches" pour incarner les trois vilains, mais il les affuble de pouvoirs sensationnels comme le contrôle de l'électricité pour l'un, une force surhumaine pour l'autre, et un contrôle parfait des armes pour le dernier. Un monstre poilu assez collant (hommage au démon de "Rendez-vous avec la peur"), une caméra "humaine" (oui et il faut le voir pour le croire) et un insecte géant complète le tableau de manière admirable, histoire de montrer qu'il n'y a pas que les humains qui s'imposent.

Carpenter soigne ses décors, et témoigne d'un soin plastique kitch parfois irrésistible comme la salle du sacrifice, gavée de couleurs fluos et de statues gigantesques. Les années ont beau passer, les FX n'ont pris d'ailleurs aucune ride (les très beaux éclairs factices sont un délice pour les yeux), faisant la nique sans réserve aux images de synthèses actuelles. Carpenter louche vers la poésie au détour de certains dialogues, vers le mystère ou le fantastique pur et dur, une sorte d'aura mystique et fantasmagorique que caractérisent plutôt bien certains passages (sublimes) de la bande sonore. Aventures oblige, Big John enchaîne sans problèmes les péripéties (la plongée accidentelle dans le bassin à macchabées en fera frissonner plus d'un et prouve que Carpenter sait si bien maîtriser l'horreur), les combats (monstrueux et drôlement bien réglés) et les gags (difficile de ne pas sourire face à la crétinerie de ce pauvre Jack), pour aboutir à une certaine idée du bonheur. Qu'est-ce qu'on pourrait reprocher au film ? Personnellement, rien, sauf de nous faire jubiler du début jusqu'à la fin, et ça heureusement c'est loin d'être une tare !



Jérémy Marchetti

JU ON : THE GRUDGE (Ju-On)

Réalisateur : Takashi Shimizu
Scénario : Takashi Shimizu
Pays : Japon
Année : 2000
Musique : Shiro Sato
Casting : Yuurei Yanagi,
Chiaki Kuriyama, Hitomi Miwa...
Genre : Fantômes Japonais

Plusieurs segments nous proposent de suivre des personnages ayant été en contact au moins une fois avec la demeure de la famille Saeki. Tout débute par le professeur Shunsuke Kobayashi chargé de rencontrer tous les parents de ses élèves. Mais il reste bloqué sur la famille Saeki dont le fils Toshio ne vient plus en cours depuis longtemps. Il appelle la famille à leur domicile mais aucune réponse. Il décide alors de s'y rendre lui-même. Arrivé sur place, il découvre le petit Toshio, les bras pendants à l'extérieur d'une fenêtre barrée. Il rentre dans la demeure et découvre une maison plutôt mal rangée. Il remarque des blessures sur Toshio concluant qu'il doit se faire battre. Le petit garçon parle très peu, un miaulement se fait de plus en plus remarquer, le professeur regardant par la fenêtre pour voir le chat responsable de ce vacarme. Mais avec stupéfaction, il s'agit non pas d'un chat mais du petit Toshio....

"Cette malédiction est née de la haine ressentie par une personne juste avant sa mort. Le lieu de sa mort s'est imprégné de sa rancœur. Quiconque sera touché par cette malédiction, perdra la vie, et une nouvelle malédiction naîtra."



Après l'engouement porté par le succès phénoménal du "Ring" de Nakata, le Japon est submergé d'une vague de film de "kwadain" (dit de fantôme) plus ou moins réussis. Parmi l'une des réussites, on trouve ce fameux

"Ju-on" doué d'une réputation exemplaire. Mais que cache donc ce film de si spécial par rapport à ses homologues ?

En fait, la série des "Ju-on" se base sur une construction décousue assez déboussolante pour le spectateur, et une recherche constante sur les procédés pour instaurer la peur. Takashi Shimizu montrant qu'il est un réalisateur doué qu'il faudra à coup sûr surveiller de très près.

C'est donc en 2000 que sort le tout premier "Ju-on" tourné en DV en vue d'une exploitation télévisuelle. Le format DV étant un point intéressant pour la notion de peur étant donné que l'image est brute et loin d'être esthétisante. Parfait pour faire naître une tension.

Intéressons nous tout de même à l'histoire, bien que familière par rapport aux métrages qui arriveront plus tard, ce premier "Ju-on"

se focalise sur différents personnages ayant eu un rapport ou vivant dans la fameuse maison où a vécu la famille Saeki. Il faut bien insister sur le "ayant eu un rapport" car dans sa narration ce premier "Ju-on" est encore moins explicatif, ce qui peut dérouter assez facilement. Par exemple prenons la jeune fille qui se fait attaquer en dehors de la maison à savoir dans l'école, la première question venant à l'esprit est : "Mais pourquoi une attaque en dehors de la maison et sur cette jeune fille que l'on ne connaît pas et qui ne vit pas dans la maison ?". En effet difficile de comprendre, il s'agit en fait de la petite amie du jeune homme qui habite dans la demeure des Saeki, elle a eu donc un rapport avec la demeure. Certes c'est assez compliqué mais voulu. On peut aussi remarquer que le film débute par un segment consacré non pas à une victime mais au petit garçon "Toshio". Provoquant ainsi encore moins d'explications sur le pourquoi du comment de cette famille, puisque le jeune garçon à l'air tout à fait normal jusqu'au plan terrifiant où on le voit miauler !

Au niveau des frissons, "Ju-on" a matière à proposer et nous offre quelques passages d'anthologie. Tous les segments sont réussis, ma préférence allant sur celui de la jeune fille habitant dans la demeure. Une réelle



leçon de flippe, un monument de terreur. Oublier la scène où la mère descend des escaliers (référence à "L'exorciste") est également impossible tant on est pétrifié par les images, jouissant de plus d'un graphisme nettement plus appuyé. En effet au contraire des deux versions 35 mm, "Ju-on" est graphique, n'hésitant pas à tomber dans un léger gore bienvenu, la vision de cette jeune fille n'ayant plus sa mâchoire étant tétanisante et formidable illustrée par une musique excellente résultant du travail de Sato qu'il faut souligner. "Ju-on" ne proposant pas une musique jouant sur les effets faciles mais une musique d'ambiance ultra angoissante en osmose complète avec les images qu'elle accompagne.

Nous pouvons maintenant comparer les deux "Ju-on". Faut-il voir les deux ? Je pense que l'intérêt est multiple puisque Shimizu ne s'est pas contenté d'une redite pour sa version cinéma. Les deux "Ju-on" premier du nom, ont en fin de compte très peu de ressemblance. Le seul gros point majeur commun étant la scène de l'escalier évoqué plus haut qui est à l'identique dans les deux versions. Les personnages sont différents, la structuration encore plus compliquée, le film est plus graphique se reposant moins sur le jeu de composition picturale (vous allez me dire en filmage DV c'est pas facile) et les effets chocs totalement différents. Maintenant il est difficile de dire lequel des deux est le meilleur, je crois que chacun aura son propre avis, pour ma part j'ai quand même une préférence pour la version cinéma étant donné que j'ai eu plus de frissons avec celle-ci. Mais ce tout premier "Ju-on" reste un monument de pétouche qu'il serait franchement regrettable de ne pas pouvoir apprécier.



Adrien Aubrun

pendant leur sommeil, et qui dira avoir entendu des voix lui demandant de les tuer. Le meurtre de la dernière personne vivante, sa petite soeur Jody, laisse un goût amer et crée un sentiment de malaise certain.



AMITYVILLE 2005 (The Amityville Horror)

Réalisateur : Andrew Douglas **Scénario** : Scott Kosar & Sandor Stern **Pays** : Etats-Unis
Année : 2005 **Musique** : Steve Jablonski
Casting : Ryan Reynolds, Melissa George, Jesse James, Jimmy Bennett, Chloe Moretz, Rachel Nichols...
Genre : Maison Hantée

La nuit du 13 novembre 1974, un drame horrible ensanglante la communauté d'Amityville. Le fils aîné de la famille DeFeo vient d'abattre brutalement ses parents ainsi que ses frères et sœurs. Il déclara avoir agît car des voix le lui ont ordonné. Un an plus tard, une nouvelle famille emménage dans la demeure. Le drame va-t-il se reproduire de nouveau ?

LE POUR :

Tiens, encore un remake ! Après "Massacre à la Tronçonneuse" et "Zombie", c'est au tour d'un classique du film de maison hantée d'y passer. "Amityville la maison du diable" va donc passer dans les mains de Michael Bay qui confie à Andrew Douglas le soin de réaliser le film. Futur nanar en puissance ?

Et bien non ! Honnêtement, je n'attendais rien de ce film lorsque je me suis installé dans le fauteuil du cinéma. Et j'avais un grand sourire aux lèvres en quittant ce même siège ! Amityville 2005 avait parfaitement rempli son contrat et avait répondu à mes attentes ! Une vraie bonne surprise !

Le film débute très fort avec la vision de "la véritable histoire", c'est à dire la tragédie ayant eu lieu en Novembre 1974, lors de la nuit où un jeune homme a abattu froidement d'un coup de fusil six membres de sa famille

Nous retrouvons ensuite, un an plus tard, une nouvelle famille, les Lutz, composée de George, de Kathy et de ses trois enfants. Le réalisateur insiste sur la très bonne entente entre le couple, et ce, afin de mieux instaurer la rupture qui va se créer par la suite. Kathy, interprétée par Melissa George, paraît quand même un peu jeune pour avoir trois enfants. Mais ce n'est qu'un petit point de détail. Notre couple va donc chercher une maison à acheter et tombe sur cette fameuse demeure. Par petite touche successive, Andrew Douglas commence à installer son suspense. L'agent immobilier venue leur présenter la maison refuse de descendre à la cave et semble plutôt pressée de quitter les lieux.

Le parti pris de Stuart Rosenberg, réalisateur de la version 79, était de jouer la carte de la suggestivité. La version 2005 en prend le contre-pied et nous plonge dans la terreur assez rapidement, par des visions cauchemardesques assez « flippantes » et qui font bien monter la tension. La petite fille de la famille se met à voir le spectre de Jody et sa première apparition est vraiment tétanisante !

Certes, la plupart des effets sont assez faciles mais même si on sait qu'il va se passer quelque chose, comme lors de la scène dans la baignoire, on se surprend quand même à sauter et à prendre un grand plaisir à ce train fantôme qui ne semble jamais se terminer.



Le point le plus intéressant du film est sans conteste le basculement dans la folie de George. Chaque jour, son mental s'effondre, sa violence surgit, ses paroles se durcissent, son comportement avec les enfants et sa femme change. On se croirait avec Jack Nicholson dans "Shining". La séquence où il oblige le jeune Billy à tenir des bûches dans ses mains alors qu'il est en train de les fendre à coups de hache est jubilatoire ! Une très bonne montée dans la folie totale, superbement interprétée par Ryan Reynolds, totalement investit par son personnage.

L'autre point fort du film est la découverte de ce qui se cache derrière les murs de la cave. Une idée très intéressante et puissamment mise en scène, révélant des images assez gores et très glauques que n'aurait pas renié Clive Barker.

Bref, Amityville 2005 est comme un grand huit de fête foraine, réservant de bons petits électrochocs, doté d'une réalisation efficace et qui se révèle au final un très bon film de terreur, peu innovant certes, mais diablement efficace. Vraiment une bonne surprise ! J'irai bien le revoir, c'est pour dire !



Stéphane Erbisti

LE CONTRE :

Faire une nouvelle version d' "Amityville la maison du diable" relevait du pari fou, tant c'est un film qui bien que datant de 1979 a su se faire une place de choix dans le cœur des amoureux de maisons hantées. James Brolin et Margot Kidder composant les chefs de la famille Lutz avec force et sensibilité. Derrière ce nouveau remake, se trouve Michael Bay qui a décidé de dépoussiérer plusieurs films fondateurs du genre. Autant, le "Massacre à la Tronçonneuse 2003", se prêtait volontiers à une relecture moderne, autant, pour "Amityville", on risquait le simple copier-coller. Pour bien faire, Bay propulse son protégé Scott Kosar à l'écriture du scénario. Un gage de qualité ?



Que nenni ! Déjà le scénario ne s'embarrasse pas de fioritures ni d'éléments psychologiques. C'est bien simple, on a vu rarement sur grand écran des personnages aussi caricaturaux. Le basculement dans la folie de George Lutz est extrêmement mal rendu. Accentuant encore le malaise face à un script digne d'un film d'action, ne voilà t'il pas que de larges libertés sont prises par

rapport au récit original, du moins tel qu'ils nous ont été rapportés. Autre élément manquant : l'angoisse a totalement échappé à ses concepteurs. Sinon, ils n'auraient jamais créé une baby-sitter aussi peu crédible. Une vraie bitch en puissance, ce qui désamorçait la scène censée être flippante qui suit (avec le passage dans le placard). Nous sommes là bien loin de la sobriété de la même scène dans le film de Rosenberg.



Au lieu de miser sur une montée progressive de la tension, Andrew Douglas balance très vite tous les éléments qu'il peut : ombre qui passe, fenêtres qui claquent, objets qui se déplacent, apparition spectrale de la petite Jodie (tellement qu'elle finit par ne plus effrayer). Même la scène culte de la tentative d'exorcisme par le prêtre est bâclée. Visiblement pressé d'en finir, Andrew Douglas (jeune réalisateur débutant), venue du monde de la pub (ça se voit remarquez !) fait passer à vitesse grand V le séjour des Lutz dans la baraque hantée. Peu aidés par un scénario qui leur demande de n'être que des embryons de personnages, Ryan Reynolds et ses pectoraux, et sa comparse Melissa George (la série "Alias"), font ce qu'ils peuvent pour donner vie à leurs personnages.

Les rares bons éléments qui retiennent notre attention proviennent des cauchemars véhiculés par la maison : la découverte d'une pièce secrète par George Lutz, des images de tortures au bout de crochet (l'imagerie très "Hellraiser"), le coup de hache dans le ventre de Melissa... C'est finalement trop peu pour s'en soucier. A noter quand même la mort du clébard, comme quoi même dans le paysage cinématographique américain, certains aspects du politiquement correct peuvent changer !

Remake bousillé à coups de gros bruits, d'apparitions fantomatiques jusqu'à l'overdose (même lors d'un plan final grotesque), et d'un montage en inadéquation avec son sujet, ce cru 2005 réussit l'exploit d'être encore plus dispensable que les innombrables séquelles d' "Amityville". Malgré un soin apporté à la photographie (mais ce qui ne surprend plus), on préférera revoir les deux premiers de la série bien plus réussis. A moins d'aimer les nanars incapables de provoquer le moindre sentiment d'angoisse. A ranger à côté d' "Hantise" et autres "13 Fantômes" au rayon des ratés de film de maisons hantées.



Gérald Giacomini



LA MAISON HANTEE D'AMITYVILLE : REALITE, MENSONGES, COUP PUBLICITAIRE ?

LE DOSSIER QUI VOUS DIRA TOUT !

Le meurtre froidement calculé de toute une famille dans la soirée du 13 novembre 1974, a donné lieu à l'une des affaires criminelles les plus connues, ayant même pris des proportions paranormales dont le fondement n'a jamais pu être véritablement prouvé. Ici, nous allons d'abord vous exposer les faits de cette nuit abominable, ensuite faire une excursion du côté du monde invisible et puis terminer par une rapide présentation des films / livres que ce drame a engendré. Notre intention n'est pas de vous convaincre de quoi que ce soit, mais plutôt de rester aussi objectifs que possible afin de vous laisser vous faire vos propres idées. Vous verrez que cette affaire suscite encore aujourd'hui de nombreuses controverses dont certaines ne verront sans doute jamais de conclusion dû au décès de nombreux protagonistes.

Nous vous souhaitons une bonne lecture !

Première partie : Le commencement

1. Situation géographique de la maison

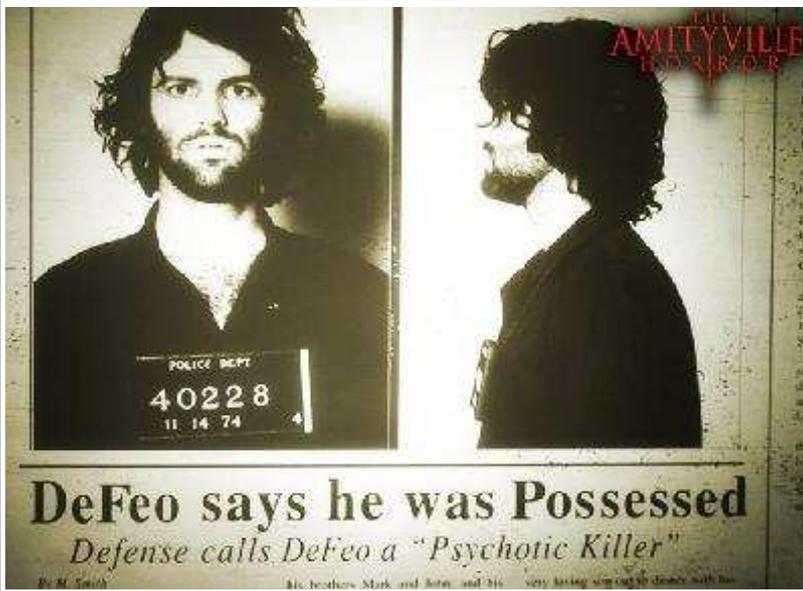
La maison du drame se situe au 112, Ocean Avenue, dans un village nommé bien sûr Amityville, situé en bord de mer sur Long Island dans l'état de New York. L'endroit est habituellement paisible et magnifique, la population n'excédant pas les 10 000 âmes. Les habitants sont fiers de leur lieu de vie et d'après les photos disponibles, cela n'a rien d'étonnant. Il va de soi qu'ils sont très protecteurs envers la tragédie ayant eu lieu chez eux et qu'ils regrettent de voir leur tranquillité dérangée par des touristes avides de rumeurs.



2. Le 13 novembre 1974

Vers 18h30, la porte de Henry's Bar s'ouvrit brusquement. Ronald DeFeo Jr entra en trombe et cria de façon hystérique : "Vous devez m'aider ! Je crois que mes parents ont été tués !" Six hommes le suivirent dans une camionnette tandis que Ronald fonçait vers la maison à toute vitesse dans sa propre voiture, ignorant leurs avertissements de ralentir. Arrivé sur les lieux, Ronald courut vers la porte d'entrée. L'un des hommes lui cria de faire attention car quelqu'un pourrait encore se trouver à l'intérieur. Le jeune homme répondit : "Ca m'est égal !"

L'intérieur de la maison était calme, le seul bruit environnant était l'aboiement du chien, Shaggy, attaché à l'extérieur parce qu'il n'était pas encore propre. Les hommes se ruèrent à l'étage vers la chambre des adultes, une odeur de mort lourde dans l'air



ambiant. En allumant la lumière, ils stoppèrent net devant le massacre sur le lit reflété dans le miroir en face. Ronald DeFeo Sr gisait sur le ventre, une blessure par balle visible dans le dos. Sa femme, Louise, était partiellement recouverte d'une couverture orange, ses blessures cachées au regard.

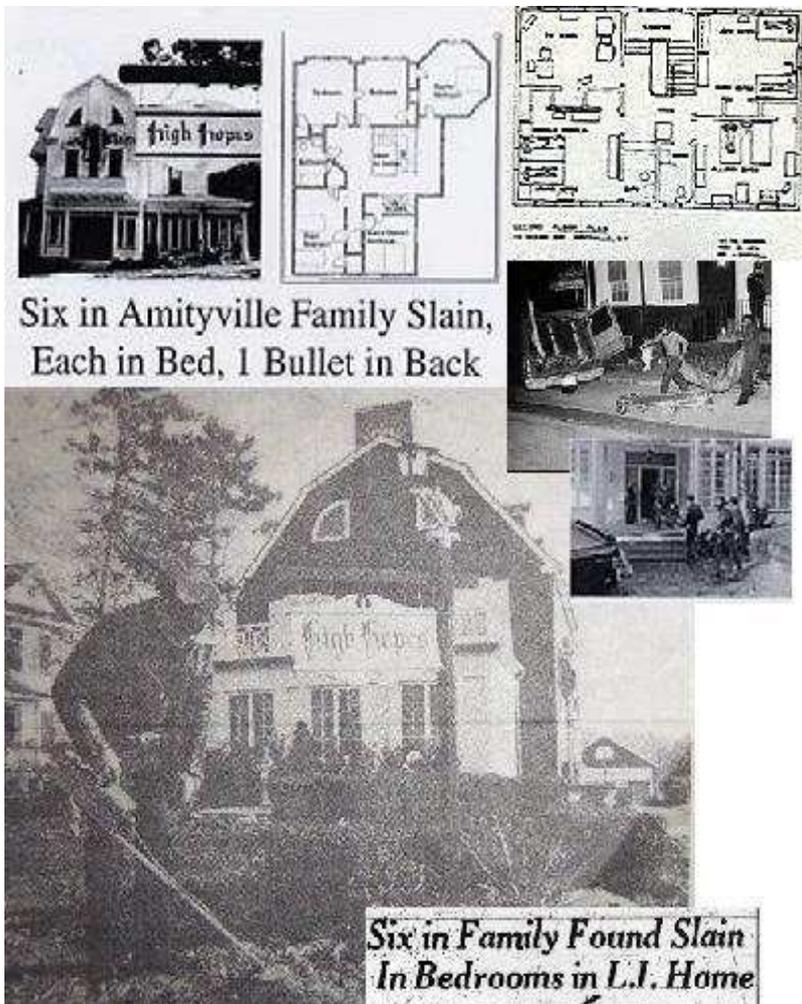
Bobby, une connaissance de la famille, faillit s'évanouir devant le spectacle sanglant et l'un de ses amis le conduisit en bas. Les autres continuèrent leur exploration macabre, découvrant ensuite la chambre des enfants. Deux petits garçons, John et Marc, respectivement 9 et 12 ans, gisaient dans leur lit, ayant chacun une blessure mortelle dans le dos. Dans la chambre suivante se trouvait le corps d'Allison, 13

ans, dans la même position que ses petits frères. Et enfin, au deuxième étage, gisait Dawn, 18 ans.

L'un des hommes a placé un coup de fil au 911 dont la retranscription est totalement surréaliste. Il tente d'expliquer qu'il se trouve dans une maison où des meurtres ont eu lieu et tout ce que l'opérateur cherche à savoir, c'est son nom et prénom et s'il y a des blessés sur place... L'appel paraît très long et lorsqu'on lui passe enfin un policier, celui-ci répète les mêmes questions que son collègue. L'on peut supposer qu'il y avait peut-être une connexion lamentable ou alors la police tente de se protéger comme elle peut contre les mauvaises blagues. Quoi qu'il en soit, on a l'impression d'halluciner en lisant la transcription.

Il a été fait grand cas de deux choses concernant le crime, donnant lieu à des spéculations d'ordre surnaturel. La première est que malgré les six coups de feu tirés avec un fusil puissant, personne aux alentours de la maison ne semble les avoir entendu et le chien n'aurait pas aboyé non plus. De mauvaises langues prétendent que connaissant bien la famille DeFeo, les habitants auraient tout simplement ignoré le vacarme en poussant un soupir de soulagement collectif...

La deuxième chose concerne la position des victimes. Elles ont toutes été retrouvées en position ventrale, ce qui laisse à supposer qu'au moins l'une des victimes était réveillée au moment de son meurtre ou a été déplacée. Ceci est basé sur la découverte d'une chaussure ensanglantée et sur une autre chose, bien plus étrange encore. Lors du visionnage de négatifs des photos prises sur le lieu du crime, Ric Osuna (auteur du livre non traduit "The Night the DeFeos died") découvrit ce qu'il pensait être un septième corps. Suite à une inspection détaillée et des questions posées autour de lui, Osuna découvrit que ce septième corps était en fait celui de Dawn, la sœur directe de Ronald. Un journaliste rapporta à l'auteur que le lendemain du crime, il aurait vu les policiers transporter un grand sac poubelle noir dans la maison mais qu'il n'en savait pas plus. Alors, bien sûr, on se pose des questions. Dans quel but l'un des corps aurait-il été déplacé ? Et pourquoi celui de Dawn ? Une hypothèse évidente saute aux yeux : Le corps de Dawn avait été vu par les hommes le soir-même du crime, dans sa propre chambre. Et là, il se retrouvait au sous-sol. Ronald y avait sa chambre. Le jeune homme n'était pas du tout apprécié dans la petite communauté et il aurait été plus pratique pour tout le monde qu'il se retrouve seul inculpé pour les six meurtres. Pourtant, nul besoin de déplacer le corps pour cela. Autre hypo-



thèse : Les policiers étaient retournés sur les lieux afin de prendre des photos supplémentaires. Mais normalement, ils auraient su la localisation exacte du corps d'après le rapport fait la veille.

Le mystère demeure irrésolu à ce jour.

3. Le motif

Petit retour dans le passé.

Ce n'était un secret pour personne que Ronald DeFeo Sr était un homme violent qui n'hésitait pas à s'en prendre à sa famille. Lorsque son premier enfant est né, il était heureux d'avoir un garçon. Mais en grandissant, le petit Ronald dû faire face à l'éducation brutale de son père, son obésité et les éternelles moqueries d'autres enfants. A l'école, on lui disait de se défendre – à la maison, on lui apprenait à se taire et subir. Par la suite, les choses n'allaient guère mieux pour Ronald. Il se procurait de l'argent de façon illégale et se montrait violent envers la terre entière. Sa disposition agressive et le fait qu'il soit l'aîné, lui avait procuré sa chambre au sous-sol, à l'écart de la famille. Il pouvait entrer et sortir comme bon lui semblait, et également y cacher les nombreuses armes qu'il collectionnait ou marchandait. Deux semaines précédant le crime, Ronald devait déposer de l'argent en liquide et en chèque à la banque, la somme se montant en tout à \$21 800 et appartenant à la firme de son père pour laquelle il travaillait. Sur le chemin, il s'arrangea avec un complice pour se faire "cambrioler". Une semaine plus tard, la police lui demanda de feuilleter un album photo dans l'espoir de reconnaître le criminel mais Ronald refusa. En l'apprenant, son père eut un brusque accès de rage, hurlant à son fils : "Tu portes le Diable en toi !" Ronald lui répondit : "Espèce de gros porc, je te tuerai !" avant de s'en aller en voiture.

Bien que tous ces faits étaient facilement vérifiables, Ronald tenta quand même de se disculper au procès, clamant haut et fort qu'il avait entendu des voix lui dictant de tuer sa famille. Son avocat ne se gêna pas pour en rajouter dans les phénomènes prétendus paranormaux qu'aucune autre famille n'avait vécu auparavant dans cette maison. Par contre, une chose est désormais certaine : Ronald n'a pas agi seul. Malgré ses nombreuses déclarations contradictoires, il a admis plusieurs fois avoir eu deux amis et sa sœur Dawn pour complices. L'un de ses amis ayant fui dehors, ils auraient été trois pour abattre tout le monde. Cependant, Ronald nie avoir quoi que ce soit à faire avec le meurtre des trois enfants, accusant Dawn des faits. Cependant, il est incontestable que le meurtre de Ronald Sr et Louise étaient prémédités.

Pour enfoncer le clou un peu plus, voici les deux déclarations par Ronald, l'une faite à un producteur de cinéma: "...c'était un meurtre prémédité. Point final. Pas de fantômes. Pas de démons. Juste trois personnes dont je faisais partie." Et la deuxième dans une lettre à son ex-femme : "J'ai tué mes parents. J'ai tiré sur ma sœur suite à une bagarre. Mais je n'ai pas tué mon autre sœur ni mes petits frères." Il a répété ces choses à plusieurs auteurs, également. Condamné à une peine de prison à perpétuité, Ronald a tenté de rentabiliser les meurtres en proposant son témoignage, etc. C'est un homme illettré et pas très intelligent qui ne se souvient même pas d'avoir été marié. Il pourrait bénéficier d'une remise de peine mais il est peu probable qu'il sortira un jour de prison. Suite à ce drame atroce, la maison fut fermée. Elle resta vide jusqu'en 1976, quand les Lutz emménagèrent pour la quitter seulement 28 jours plus tard. Que se passa-t-il réellement pour eux ?

Deuxième Partie : Les événements paranormaux



La tragédie d'Amityville a entraîné plusieurs articles dans les journaux locaux mais ne s'est pas répandue jusqu'à New-York.

George et Kathy Lutz faisaient parti de ces gens qui étaient au courant (grâce à leur agent immobilier). Le 18 Décembre 1975, ils décidèrent d'acheter ladite maison pour seulement \$80 000 (soit environ 60 380 €) alors que le prix d'origine était de \$100 000. George avait une réputation de solvabilité excellente c'est pour cela que la première banque a accepté une hypothèque de \$60 000 à sa demande. Une bonne affaire pour une aussi belle et grande maison ! Une semaine avant Noël, ils convinrent de visiter "la maison de leur rêve" avec les trois enfants de Kathy (enfants qu'elle a eu d'un précédent mariage). Au premier abord, la maison leur semblait tout à fait "charmante" (pour reprendre le terme de George Lutz) mais dès leur première "vraie" visite, ils insistèrent sur le fait

qu'ils ont senti une "présence". Ce n'est qu'une fois installé que le cauchemar commença...

Les Lutz commencèrent par entendre des bruits étranges qu'ils ne pouvaient pas expliquer. Des fenêtres et des portes s'ouvraient et se fermaient toutes seules, comme si quelqu'un (ou quelque chose ?) s'amusait et George se disait tourmenté par le son d'un orchestre de cuivre ; son, qui, d'après lui, ne venait pas d'une pièce en particulier mais de la maison elle-même. Il entendit, par la suite, une sorte de fanfare défilier dans sa maison avec des bruits de pas et à chaque fois qu'il essayait de descendre, il ne se passait plus rien. George Lutz trouva néanmoins la table et ses canapés déplacés d'une manière telle qu'une "allée" avait été créée. Dans ses témoignages, il assure que son chien Harry, n'avait pas bougé (signe qu'il n'avait rien remarqué). George Lutz entendait aussi et surtout le claquement de la porte d'entrée. Il explique même que "C'était la seule porte dans la maison qui faisait ce type de son, je savais ce que je venais d'entendre".



S'en était déjà trop pour les Lutz. George et Kathy prirent donc la décision d'appeler un prêtre catholique pour exorciser les lieux : le père Pecararo, un ami de la famille qui devait déjà bénir les lieux avant les faits. De même que précédemment, il sentit tout de suite une présence. Quelque chose le dérangeait dans cette maison. C'est à partir de là que l'on a plusieurs versions de l'histoire. Selon certains, le prêtre aurait seulement entendu une voix lui demandant de quitter les lieux (version reprise dans Amityville), pour d'autres, le prêtre se serait aussi fait gifler par une force maléfique. Quant à George Lutz, il affirme que le père Pecararo se sentait seulement mal à l'aise dans la pièce qu'il exorcisait et qu'il lui avait suggéré de ne pas l'utiliser comme chambre à coucher (dans la version de George Lutz, l'exorcisme se déroulait avant les événements paranormaux). D'autres encore disent que ce prêtre n'a jamais existé. L'exorcisme interrompu, les événements ont commencé à s'intensifier et à devenir plus terrifiants.

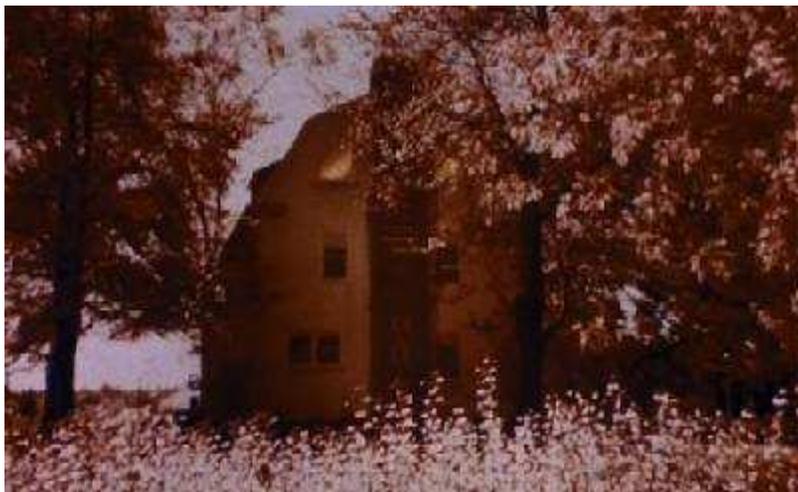
Les bruits entendus par les Lutz devenaient plus forts,

les enfants prétendaient avoir ouï des sortes de griffes s'acharnant contre les murs de leurs chambres. Certains passants affirmaient même avoir vu une créature diabolique dans la maison, durant la nuit. Ces (faux ?) témoignages affirment tous la même chose : une créature se tenait debout avec de grandes ailes et des cornes contre la fenêtre. Par la suite, George Lutz avança qu'il fut "possédé" par un mauvais esprit et qu'il a pu constater qu'une sorte de pituite verte avait coulé des murs et du plafond. Il se réveillait toujours et précisément à 3h15 chaque matin ... avec une envie incontrôlable de vérifier le hangar à bateaux.

Une puanteur pratiquement irrespirable s'est installée dans la maison du jour au lendemain et la porcelaine de la salle de bains fut tachée d'un dépôt noir résistant à tous les détergents. Des centaines de mouches infestèrent aussi la maison.

Toute la famille fut aussi témoin de changements brutaux de température (des chutes allant de 5 à 10 ° C), de changements de personnalité (dans la manière de se comporter et de s'exprimer), des odeurs nauséabondes (s'apparentant à des vomissures et à des selles), des objets se déplaçant tout seuls, un changement de la couleur de l'eau (que ce soit celle du robinet ou celle des toilettes) et d'un problème avec le téléphone qui ne voulait visiblement pas marcher. Des visages démoniaques seraient aussi apparus dans leur cheminée. Le plus jeune enfant des Lutz entraînait en communication avec un "porc diabolique" qu'il avait nommé Jodie et un lion en céramique d'un mètre de haut se serait animé (laissant, selon les Lutz, des traces de pattes dans la neige). Les traces de l'objet animé menaient jusqu'au garage qui avait été arraché de ses gonds. Selon Anson, le créateur du best-seller sur Amityville, seule "une force au-delà de celle d'un être humain" aurait pu faire cela.

Pour finir, la famille Lutz voyait des "fantômes" encapuchonnés errant çà et là dans la maison et Kathy, la mère, disait qu'elle était souvent battue et griffée par des mains invisibles (voire presque violée) et qu'une nuit, elle aurait été littéralement soulevée au-dessus du lit et qu'elle serait restée quelques secondes en lévitation.



C'est au bout de 28 jours que la famille Lutz s'est enfuit, si rapidement qu'ils n'ont pas pris leurs meubles et la majorité de leurs biens. Ils prétendirent ensuite que ce sont les "forces démoniaques" qui les avaient conduites ici.

Pourtant, aucun des ouvriers des environs ne se souvenaient d'avoir réparé les dommages occasionnés par les esprits maléfiques. Aucune tempête de neige n'avait eu lieu à la date indiquée dans le livre (ce qui permet de se poser des questions concernant le lion en céramique qui se serait mis à bouger). George Lutz affirme d'ailleurs à ce propos que : "Plus tard, les gens ont vérifié la météo pour le secteur et ont dit qu'il n'y avait aucune tempête. Je ne me soucie pas vraiment de ce que le météorologue a dit. Pour nous il y avait une tempête faisant rage cette nuit." George Lutz est d'ailleurs le premier à dire que les événements relatés dans le film et dans le livre ne sont pas factuels.

Troisième partie : L'après Lutz

1. Les séances de spiritisme

Le cas Amityville a bien sûr attiré un grand nombre d'investigateurs du paranormal – une si belle occasion ne pouvait les laisser indifférents. Mais encore une fois, de nombreux doutes persistent concernant la véracité des événements et c'est à chacun de se faire sa propre idée selon ses croyances personnelles, les faits et la réputation des investigateurs. Les investigations et les recherches les plus importantes et connues sont celles conduites par Stephen Kaplan d'un côté et les Warrens de l'autre, un couple dont la sincérité n'est pas à douter, soutenue par un livre autobiographique relatant certains des événements les plus terrifiants qu'il m'ait été donné de lire.

Stephen Kaplan avait déjà fait de nombreuses recherches dans cette affaire et il eut accès à la maison de nombreuses fois, ne trouvant aucun indice corroborant les dires des Lutz. Il eut même l'occasion de discuter avec un journaliste sceptique également qui lui raconta que George Lutz était retourné à la maison pour un vide-grenier et que durant leurs soi-disant 28 jours de terreur, qu'il n'avait pas neigé le jour où les Lutz disaient y avoir vu des empreintes de sabots ou que personne n'appela les forces de l'ordre une seule fois (contre-disant encore une fois les paroles de George Lutz qui soutient avoir appelé la police le soir où la porte d'entrée aurait été arrachée de ses gonds. Kaplan trouva la porte originelle fermement vissée en place...). Sur leur site Internet, les Warrens ne ménagent pas leur mépris envers Stephen Kaplan – encore une fois, chaque côté à sa propre version des faits ce qui rend une vérification presque impossible.

Invités par les Lutz, Ed et Lorraine Warren eurent l'occasion de conduire des expériences bien plus complètes. Se basant sur le fait que les Lutz n'auraient jamais étudié la démonologie, voici leur compte-rendu : Ils furent contactés par le père Peccaro et rejoignirent les Lutz chez la mère de Kathy, le couple étant trop terrorisé pour retourner dans la maison. Impatients de découvrir cette inquiétante demeure, ils s'y rendirent. Le premier jour fut horrible. Lorraine recevait sans cesse des messages d'ordre visuel et audio qui la déstabilisèrent au plus haut point. En montant l'escalier, elle eut l'impression qu'une force invisible l'en empêchait et dans la pièce où Kathy raccommodait leurs vêtements, elle s'exclama : "J'espère ne jamais voir l'enfer de plus près". Dans la chambre de Missy, elle sut instinctivement que le mobilier avait appartenu aux Defeo, lit inclus, ce qui était également le cas pour la chambre des garçons. Dans la chambre des Lutz, seul le matelas avait été changé. Au deuxième étage,



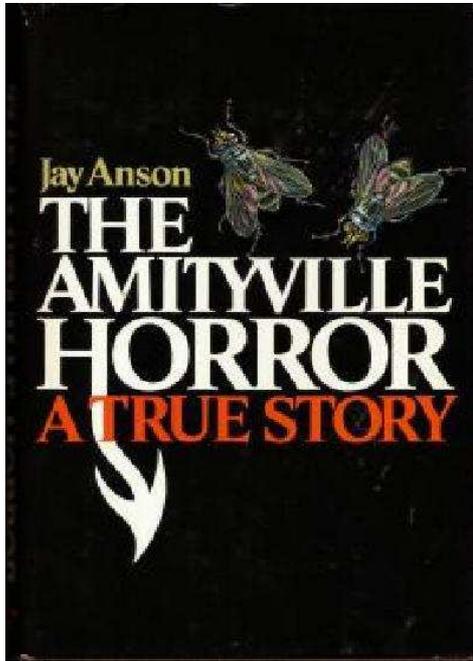
Lorraine aurait eu une rencontre paranormale avec Ronald Defeo, l'assassin de sa famille. Ses impressions furent que rien ni personne ne pourrait jamais éjecter cet esprit de la maison. Ensuite, on lui demanda de communiquer avec les esprits de la maison mais plusieurs personnes présentes furent prises de malaises et on arrêta tout.

En ce qui concerne Ed qui d'habitude est beaucoup moins réceptif que sa femme, il se rendit d'abord au sous-sol. Il y vit des ombres qui tentèrent de le repousser ainsi que des points lumineux n'ayant aucune présence rationnelle. Lors-

qu'il eut recours à des icônes religieux et une prière, quelque chose tenta de le soulever. Ce fut la première fois qu'il fut aussi affecté par une affaire paranormale.

Les Warrens quittèrent la maison vers 1h du matin en jurant de ne jamais y remettre les pieds mais ils y retournèrent plus tard malgré tout. Mais leur nouvelle expérience ainsi que des photos jamais publiées ailleurs ne sont accessibles qu'en assistant à une de leurs nombreuses conférences.

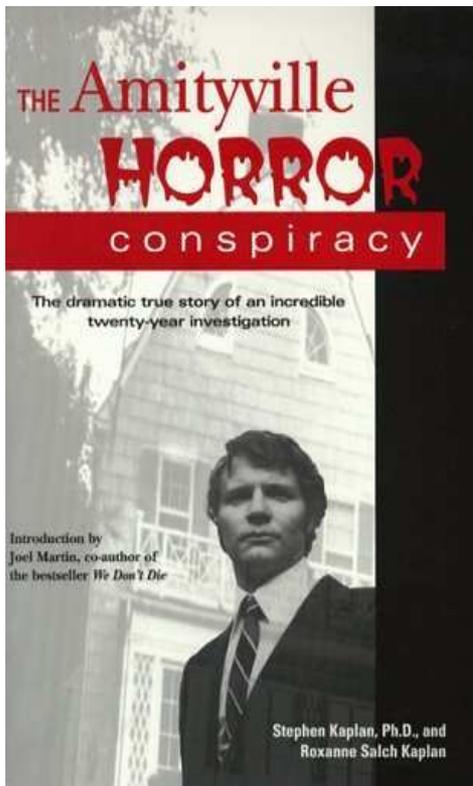
2. La malédiction des livres



Peu après les séances de spiritisme, George et Kathy Lutz s'associèrent avec un auteur du nom de Jay Anson. Ensemble, ils écrivirent "The Amityville Horror : A True Story". Le livre remporta un succès immédiat du fait qu'il racontait une histoire "vraie" de meurtres étranges et d'événements paranormaux. Il engendra d'ailleurs une série de films et livres sur Amityville.

L'histoire de cette maison hantée devint rapidement connue dans le monde entier. Que ce soit dans des articles de presse, dans les livres, dans les magazines ou encore à la télévision, rien n'y échappait. Il est évident que tous les médias n'arrêtaient pas d'expliquer que cette histoire était vraie, explication de son succès. Cependant, les personnes s'intéressant de près au paranormal ne partageaient pas cet avis. La plupart restaient sceptiques ou n'y croyaient tout simplement pas.

L'un d'entre eux se nommait Stephen Kaplan, un investigateur du paranormal de New York et ancien directeur de l'Institut de Métapsychologie de l'Amérique. Kaplan fut contacté par les Lutz le 16 Février pour qu'il inspecte, avec son équipe, la fameuse maison. Avant d'entrer, il précisa bien à George Lutz que "si l'histoire est une mystification, le public le saura". Quelques jours plus tard, les Lutz rappelèrent Kaplan pour annuler l'enquête, prétendant qu'ils ne voulaient pas de publicité pour la maison.



Convaincu que l'affaire Amityville était une vaste supercherie, Kaplan réunit toutes les preuves et les revendications faites par la famille, Jay Anson et les Warrens dans les médias. Il ne niait pas que des choses s'étaient effectivement produites mais trouvait que l'histoire était trop énorme pour être vraie. Après enquête, Kaplan devint convaincu que l'affaire Amityville n'était qu'une mystification. Il avait surtout peur que des cas comme celui-ci deviennent courant dans d'autres affaires paranormales.

Il savait très bien qu'en faisant cela, il allait devoir affronter les Warrens, les Lutz et le public et ce fut le cas. Personne ne croyait aux dires de Kaplan et tout a été mis en œuvre pour discréditer ses affirmations (surtout peu après sa mort inopportune quelques années plus tard). Le public était persuadé que la maison était hantée et les preuves de Kaplan ne suffirent pas à les persuader du contraire. Sa "vérité" n'était pas aussi dramatique et fascinante que l'histoire présentée par les Lutz.

En 1979, un avocat nommé William Weber a avoué qu'il avait menti durant un radioshow paranormal. Weber avait été l'avocat de Ronald DeFoe et il a affirmé que lui et George Lutz avaient inventé l'histoire après avoir bu quelques bouteilles de vin. Toujours selon Weber, George Lutz voulait faire une hypothèque qu'il ne pouvait pas se permettre. Il était ennuyé et il avait besoin d'inventer toute cette histoire pour se tirer d'affaire.

Kaplan a ensuite trouvé une preuve suffisante pour obtenir l'accès à la maison. Il a tout de suite annoncé que la prétendue "Chambre Rouge" n'était qu'une invention et qu'aucun "visage démoniaque" n'était apparu sur les briques, à l'intérieur de la cheminée. Il a aussi noté que la porte d'entrée de la maison était toujours en place et intacte. Après sa visite, Kaplan chercha un

rédacteur du journal local pour faire part de ses découvertes. Il découvrit peu après que George Lutz, le jour où il s'est "enfui" de la maison, n'avait pas à chercher à contacter la police (chose qui aurait été tout à fait normale dans de telles circonstances).

Encore une fois, Kaplan y voyait là une preuve irréfutable.

Plus tard, ce sont Jim et Barbara Cromarty qui acquirent la maison. Ils ne trouvèrent rien de particulier et affirmèrent qu'elle n'était pas hantée. Les Cromarty poursuivirent finalement les Lutz en justice à cause des nombreux curieux qui rôdaient autour de la maison et qui auraient "ruiné leur vie".

L'histoire d'Amityville est sans fin mais il reste tout de même des mystères. C'est ce que l'on appelle "la malédiction des livres" : Jay Anson, l'auteur du livre à succès, est mort juste après avoir reçu sa première avance en million de dollars pour son livre suivant. Ce livre (un roman occulte nommé "666") fut un échec cuisant. Ed Warren, le démonologue, est tombé très malade et est finalement mort d'une crise cardiaque quelques années après ses enquêtes sur Amityville. Il a maintenu, de son vivant, que la maladie avait été causée par la maison. Stephen Kaplan a survécu à une crise cardiaque en 1976 et est ensuite décédé quelques années plus tard, avant que son livre soit publié. Paul Hoffman, l'auteur de l'article sur Amityville dans le journal local est mort quelques années plus tard dans des circonstances étranges. David Cromarty, le fils des nouveaux propriétaires de la maison, est mort lui aussi quelques années après son emménagement. Il utilisait la chambre à coucher qui avait appartenu à Ronald DeFeo pendant plusieurs années.

Pour certains, ces histoires de mort ne sont que des coïncidences, pour d'autres, c'est la maison qui possédait toutes les personnes en cherchant trop sur le sujet. Mais où se trouve la vérité ?

3. Légendes urbaines

Petite définition rapide : L'expression "Légende urbaine" est apparue aux Etats-Unis, dans les années 1970, pour désigner des anecdotes de la vie moderne comme étant des réalités. Mais bien que certaines rumeurs soient basées sur des faits réels, les histoires autour sont fausses ou dans tous les cas, douteuses. Il va de soi qu'autour d'Amityville circulent des anecdotes les plus diverses et parfois, les plus farfelues. En voici un petit échantillon :

- Mme Riley, propriétaire avant les Defeo, aurait dit durant sa dernière nuit passée dans la maison : "Si elle ne m'aura pas ce soir, elle ne m'aura jamais".
- Toute une équipe de télévision aurait eu des problèmes techniques et de maladie.
- En 1997, un homme demeurant dans la maison aurait tenté de tuer sa femme. Il se souvenait juste d'avoir vu un "spectre horrible".
- Une famille a fait construire une réplique exacte de la maison et y vivrait des phénomènes paranormaux.
- Ronald Defeo Senior aurait fait exorciser son fils adorateur de Satan juste avant les meurtres.
- Une maman infanticide d'Amityville a accusé des démons de ses actes.
- En touchant la poignée de porte du 112 Ocean Avenue, une personne serait tombée dans le coma pendant deux mois, combattant la maison dans cet état de suspension.
- Tous les habitants après les Lutz auraient été satanistes, donc immunisés contre les esprits malfaisants.
- Toute personne désirant acquérir la maison se verrait obliger de signer un papier comme quoi ils ne parleraient jamais d'aucun phénomène paranormal (expliquant pourquoi aucun phénomène n'a été rapporté depuis le départ des Lutz).
- Durant une soirée chez les Cromarty (habitants la maison entre 1979 – 1987), l'un des invités a demandé ce qu'ils pensaient du

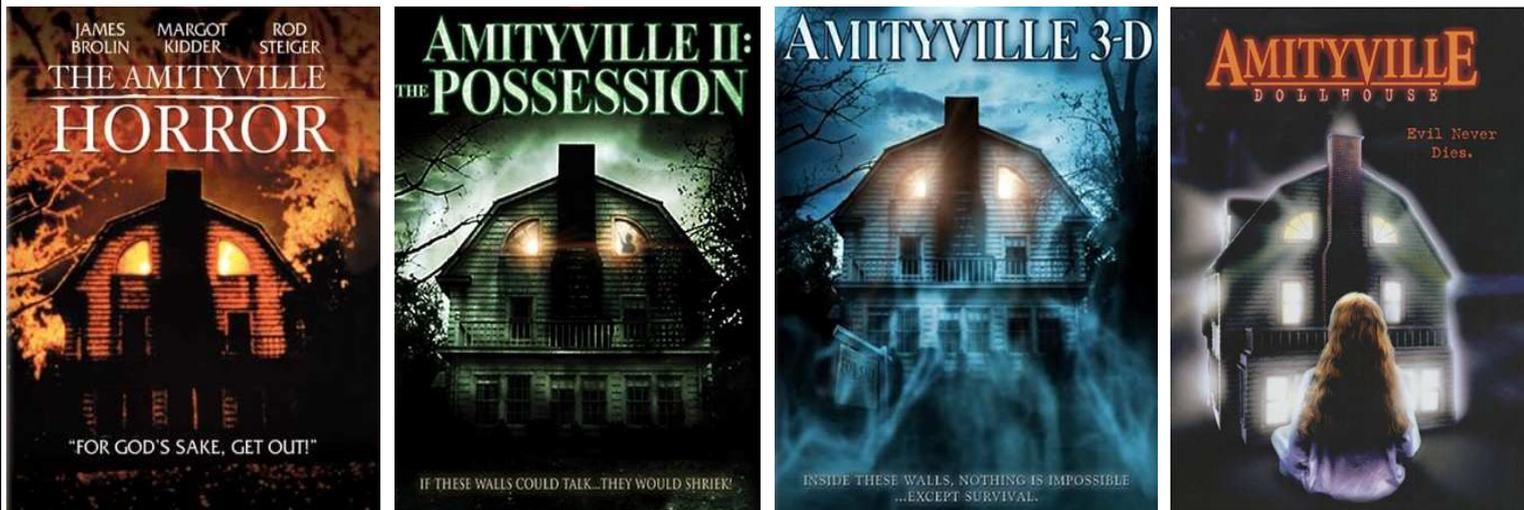
livre de Jay Anson. Une fenêtre au premier étage se serait fermée toute seule, la maison manifestant ainsi son mécontentement.

Et puis, en vrac, on parle de montres qui se seraient arrêtées ou de voitures tombant en panne en passant devant la maison, d'un ouvrier maladroit qui s'est fait tuer, ou encore que la maison aurait averti l'actrice jouant Allison dans le remake que la production "paierait l'enfer" à cause de toute cette nouvelle publicité.

Certaines de ces histoires sont racontées à l'identique mais en présentant des dates ou des protagonistes différents et il est évident qu'elles sont toutes à prendre avec un grain de sel (ou 1kg ?).

Quatrième partie : Amityville et ses dérivés

1. Les films



Il existe en tout 9 films traitant d'Amityville.

La version la plus connue étant "Amityville la Maison du Diable" ("The Amityville Horror" en v.o) sorti en 1979. C'est le premier film sur le sujet et l'un des plus connus. Considéré comme un chef d'œuvre, "Amityville la Maison du Diable" reprend dans les grandes lignes la "vraie" histoire.

Si l'on veut comparer avec les "vrais" faits, on constate tout de même de nombreuses différences. Par exemple, les DeFoe sont assassinés dans des positions différentes et ce n'est pas du sang qui coule du mur mais une pituite verte. On ne voit pas de lion en céramique s'animer, le prêtre devient aveugle et malmené par les forces démoniaques même en dehors de la maison, entre autres...

Les autres films sur Amityville ne sont que de vulgaires suites et plus l'on avance dans les numéros, plus on s'éloigne du sujet d'origine. Il est question de photographes, de reporters et de familles fictives s'installant dans la maison. La suite ? Des fantômes, des démons et/ou des nuées d'insectes les persécutant.

Voici une liste des films sortis sur Amityville, dans l'ordre :

"The Amityville Horror" (1979)

"Amityville II: The Possession" (1982)

"Amityville 3-D" aussi appelé "Amityville III: The Demon" ou "Amityville: The Demon" (1983)

"Amityville: The Evil Escapes" connu aussi sous le nom de "the amityville horror: The Evil Escapes, Part 4" ou encore

"Amityville IV: The Evil Escapes" (1989)

"The Amityville Curse" (1990)

"Amityville 1992: It's About Time" (1992)

"Amityville: A New Generation" (1993)

"Amityville: Dollhouse" connu aussi sous le nom de "Amityville Dollhouse: Evil Never Dies" (1996)

"The Amityville Horror" (Remake de 2005)

2. Les livres

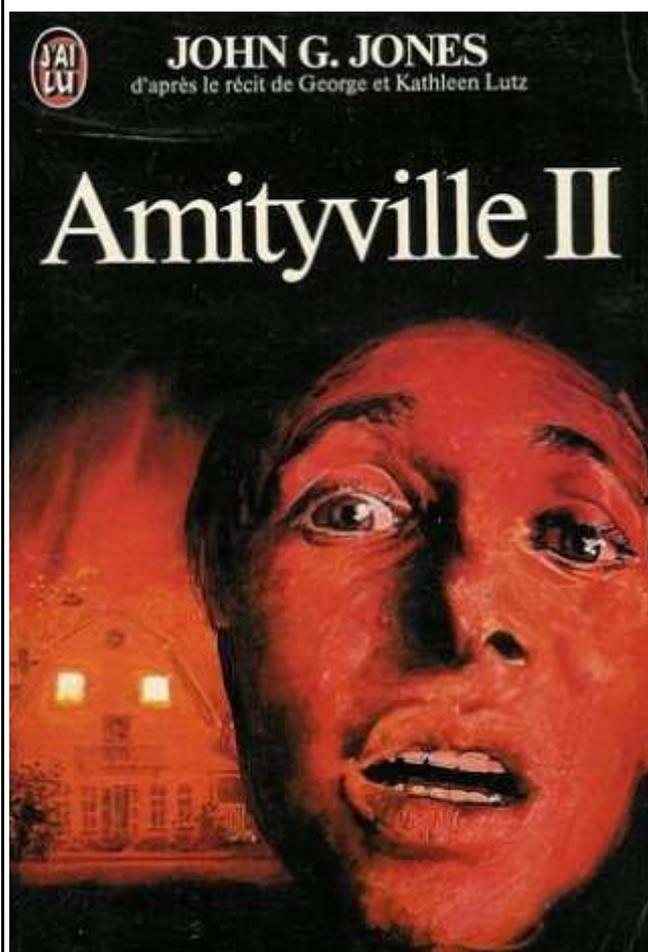
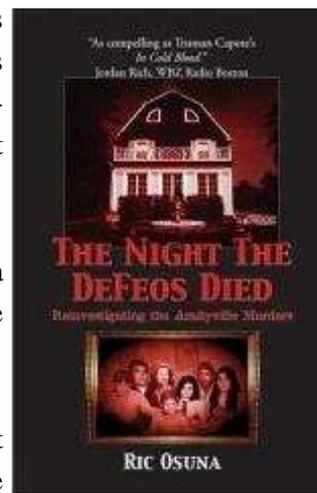
Un certain nombre de livres a été publié en langue anglaise – 14 après avoir compté, veuillez m’excuser si j’en oublie. Je confesse ne pas les avoir tous lu pour la simple raison que beaucoup se ressemblent, la majeure partie était presque impossible à trouver en vo en France avant l’accès à Internet et certains ne sont tout simplement plus disponibles. Aussi, la majeure partie n’a pas été traduite en français. Je ne pourrai donc pas tous vous les résumer mais je vais tâcher de vous en donner une idée objective d’après les critiques disponibles.

- "The Amityville Horror", de Jay Anson, 1978. Traduit en français en 1979 sous le titre "Amityville, La maison du diable". Ce bouquin pourrait porter le sous-titre " Le livre par lequel tout débute..." tant cela lui va. En effet, c’est la première œuvre littéraire sortie concernant l’affaire et elle prétend raconter dans les détails les 28 jours passés dans la maison par les Lutz. Les phénomènes paranormaux sont décrits avec forces détails et le résultat présente une excellente histoire de maison hantée... Véridique ou pas ? Au lecteur de se faire sa propre opinion.

- "The Night the DeFeos died", de Ric Osuna, 2002. L’un des livres les plus complets et fiables concernant le meurtre de la famille Defeo par le fils aîné, Ronald. Osuna présente de nombreuses preuves irréfutables de la non existence de phénomènes paranormaux dans cet assassinat comme voulait le faire la défense pour disculper leur client et démontre aussi que de nombreuses personnes, dont les autorités et même la mafia italienne, avait beaucoup à gagner dans cette mascarade.

- "High Hopes : The Amityville Murders", de Gerard Sullivan, 1981. Ce livre décrit les meurtres de la famille Defeo vu par l’accusation au procès. Une étude criminologique complète et intéressante, ne faisant aucune allusion à l’aspect paranormal.

- "Murder in Amityville 1 + 2", de Hans Holzer, respectivement 1979 et 1982. L’un des auteurs ayant écrit le plus de livres sur l’affaire. C’est souvent confus, répétitif, on n’apprend pas grand chose et le deuxième volume aurait plus été écrit par la défense de Ronald Defeo qui soutenait les phénomènes inexplicables. Holzer est aussi l’auteur de : "The Amityville Curse", 1983 et "The Secret of Amityville", 1985. Ces deux livres ne sont que des répétitions de tout ce que l’on sait déjà et ne présentent aucun intérêt.



- "The Amityville Horror 2", de John G. Jones, 1983. Une version romancée des événements décrits par Jay Anson par l’autre auteur ayant été très inspiré par l’affaire. Il a écrit trois autres volumes : "Amityville : The Final Chapter", 1985, une soi-disant non fiction très décevante qui relate entre autres les attaques surnaturelles sur les Lutz durant la sortie et la tournée promo du livre de Jay Anson ; "Amityville : The Evil escapes", 1988 et "Amityville : The Horror returns", 1989, également deux livres de fiction autour des événements paranormaux et les Lutz.

- "Amityville : The Nightmare continues", de Robin Karl, 1991. Une autre version romancée des 28 jours passés par les Lutz dans la maison.

- "The amityville horror, Tales of Terror", de Deborah Crisfield, 1991. Une novélisation du premier film de la saga par Stuart Greenberg. Il contient également une partie détaillant les effets spéciaux du film.

- "The amityville horror Conspiracy", par Stephen Kaplan, 1995. Kaplan n’a pas cru à l’histoire des Lutz et le démontre dans ce livre décrié par tout le monde comme n’étant qu’une vengeance sur les Warrens. Cependant, les faits sont là ainsi que les résultats de 20 années de recherches.

3. La maison actuellement



Suite aux allégations des Lutz concernant de terrifiants phénomènes surnaturels, de nombreuses investigations avaient été conduites. Le premier propriétaire, un certain John Ketcham, a été accusé par Jay Anson d'avoir été un sorcier. Ketcham vécut au 15^e siècle mais des recherches généalogiques menées par sa famille survivante ont définitivement disculpé cette accusation. Ensuite, plusieurs familles ont successivement habité les lieux mais aucune n'a jamais rapporté quoi que ce soit d'anormal. Lorsqu'ils déménageaient, c'était pour des raisons personnelles ou parce que les taxes foncières étaient tout simplement excessives (plus de \$10 000 par an...).

En 1977, les Cromarty ont emménagé dans la maison, mais ils ont été littéralement envahis par des hordes de touristes curieux de morbidité. Afin de les dissuader, ils ont fait changer l'adresse postale de la maison. Ils ont également intenté un procès aux Lutz parce qu'ils estimaient que leur tranquillité avait été gâchée à cause des rumeurs et surtout du livre de Jay Anson. L'affaire a été réglée sans que le montant versé aux Cromarty soit connu. Cette famille a vécu heureuse pendant dix ans dans la maison mais la curiosité malsaine des badauds a fini par avoir raison d'eux et ils ont déménagé. Ils ont confié la maison à un ami avant de réemménager peu de temps après. Ils y sont cette fois restés jusqu'en 1987 et deux autres familles y ont habité depuis, toujours sans avoir vécu un quelconque phénomène paranormal.

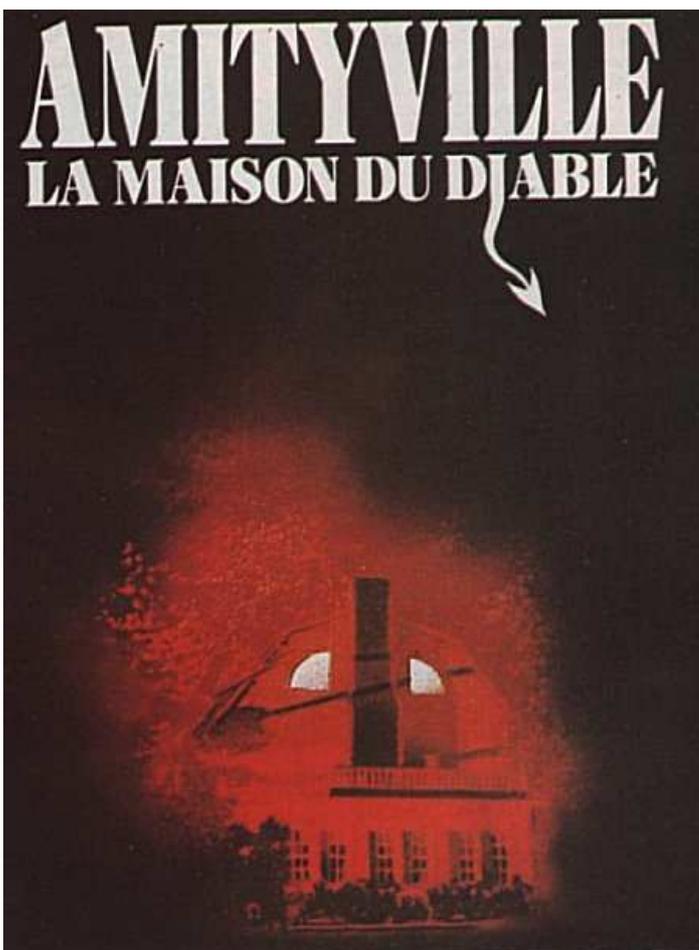
4. Nos avis personnels

Marija Nielsen : Les opinions concernant ces phénomènes paranormaux vécus ou pas sont nombreuses et variées. Certains pensent qu'ayant désespérément besoin d'argent, les Lutz avaient inventé leur histoire afin d'en profiter. George et Kathy avaient tous deux assuré leur entourage de leur totale ignorance en matière de phénomènes inexpliqués, mais beaucoup de personnes pensent cependant que les faits décrits par George sont trop nombreux et trop "parfaits". En effet, on aurait dit qu'il avait appris par cœur une liste détaillant les différents phénomènes pouvant être constatés en général et non concentrés au même endroit.

Toutefois, la maison a été investie par un couple d'experts, Ed et Lorraine Warren, qui affirment y avoir ressenti des choses puissantes et maléfiques.

On pourrait penser que les Lutz ont effectivement vécu certaines choses aisément expliquées de façon rationnelle. Pour le téléphone défectueux, cela n'a rien d'étrange dans une vieille maison, pareil pour l'eau noire coulant des robinets ou la pituite dégoulinant des murs. Ces faits sont faciles à exagérer en les racontant, ou même en les visualisant.

En ce qui concerne les courants d'air d'un froid intense, ce n'était peut-être que de simples courants d'air comme il y en a toujours dans une grande maison. Pour le lion en céramique qui bougeait, c'est un phénomène qui n'a jamais été rapporté où que ce soit. Les objets peuvent bouger de place voire même disparaître pendant un court laps de temps, mais pas s'animer. Une invention ? Un jeu d'ombres et de lumière observé du coin de l'œil ? Et en ce qui concerne les traces de pas dans la neige, il ne faut pas oublier que les Lutz avaient un grand chien. Il paraît même qu'il n'avait pas neigé le jour-dit. Le porc géant aux yeux rouges lumineux ? Le reflet des feux arrières



d'une voiture.

Bon, je ne vais pas détailler tous les phénomènes l'un après l'autre, de toute façon, je n'y crois pas. Le plus gros mystère serait celui de la position des victimes qui furent toutes retrouvées à plat ventre. Pour moi, cela n'a rien de mystérieux. Déjà, un petit enfant obéit à tout adulte pointant un fusil de chasse sur lui. Et beaucoup de gens dorment sur le ventre – j'en fais partie. On peut aussi penser que Dawn ou Ronald n'ont tout simplement pas voulu regarder leurs frères et sœur en face en les tuant...

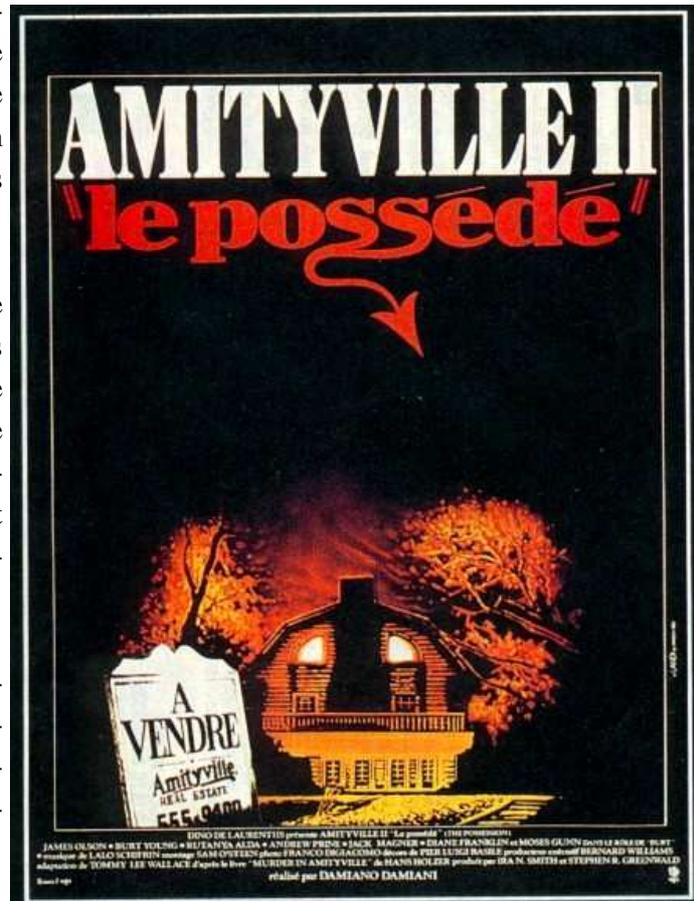
Personne n'a entendu les coups de feu ? Le chien n'a pas aboyé ? Je suis tentée de rejoindre l'avis d'Osuna qui pense que les habitants ont tout simplement fait la sourde oreille. En quoi ce drame familial les concernait-ils ? Ronald Sr était une brute épaisse et son fils, un vaurien et violent de surcroît. De là à souhaiter leur mort, non, bien sûr. Mais un coup de feu ne signifie pas forcément un meurtre. Ronald Sr ou Jr aurait pu tirer en l'air pour se faire peur, que sais-je. Enfin, la chose qui pour moi est plus explicite que tout : AUCUNE autre famille ayant habité dans la maison avant ou après les Lutz n'y ont vécu un quelconque événement paranormal. Bien que croyant fermement au monde invisible, je ne peux pas accepter le fait qu'une maison choisisse ses victimes. Pourquoi les Lutz ? Ils ne connaissaient aucun des précédents habitants de la maison. Ils ne connaissaient même pas la région puisqu'ils sont arrivés de New York. La maison les aurait-elle attendu tout ce temps pour ensuite se déchaîner pendant près d'un mois et ensuite, se "rendormir" pour ce qui semble toujours ? Elle existe quand même depuis le XV^e siècle...

Suite à la lecture d'articles et de livres, ma conclusion personnelle est la suivante : Ronald et Dawn ont tué leur famille de sang-froid. La version paranormale des Lutz a été largement embellie. Je pense qu'ils ont certainement été affectés par le mal ayant eu lieu mais je ne crois pas à tous les phénomènes qu'ils ont décrits. La soi-disant malédiction des livres n'existe pas. Quelques auteurs sont décédés, certes, mais les gens meurent – c'est bien connu. Les Warrens ont ressenti des choses en rapport avec les DeFeo dans la maison. Tant de haine, de brutalité et de morts violentes marquent les esprits et un lieu de vie. Mais je pense qu'ils ont réussi à apaiser les esprits de cette malheureuse famille pour toujours.

Yann Le Biez : Il est très difficile de se faire un avis sur cette affaire. Tout d'abord, il me semble important de préciser que nous avons eu du mal avec les différentes sources. En effet, elles se contredisent toutes la plupart du temps. Pour vous donner un exemple, je vais prendre le cas du prêtre. D'après les Lutz, le père Pecararo a existé et il a béni les lieux, d'autres disent que le prêtre s'est fait gifler par une force démoniaque qui lui a même intimé l'ordre de partir (version reprise dans le film), d'autres encore disent qu'il n'a jamais existé. Une autre source affirme que le prêtre n'est jamais rentré dans la maison. On peut trouver d'ailleurs des variantes pour chaque cas (des éléments en plus ou en moins). Qui croire ?

Pour ma part, je dirais qu'il s'est effectivement passé quelque chose dans la maison. Le meurtre des DeFoe est déjà très étrange. Les coups de feu n'ont réveillé personne (ni le chien !) alors que l'arme était très puissante. Tous les corps ont été retrouvés sur le ventre alors que la probabilité de se retrouver dans cette position en dormant est extrêmement faible (de plus, on se retourne plus de vingt fois en dormant). A moins de dormir avec des bouloquiers (et encore...), il est impossible de ne pas entendre les coups de feu.

Le deuxième point assez étrange est celui de la conversation téléphonique. Pour faire simple, elle vire au grand n'importe quoi, les policiers ne cherchant pas à en savoir plus sur le meurtre. Simple problème de téléphone ? C'est possible aussi mais je trouve cela surprenant.



Concernant la période avec les Lutz (donc de la maison hantée), je serais tenté de dire qu'il s'est encore passé quelque chose d'anormal mais que les Lutz en ont rajouté pas mal. Les personnes s'intéressant de près aux phénomènes paranormaux pourront approuver ce que je dis : il n'y a jamais eu d'événements d'une telle intensité même dans les "histoires" de poltergeist. Les fenêtres et les portes qui s'ouvrent, les voix entendues sont des éléments assez anodins dans les affaires de maisons hantées. D'ailleurs, ce sont souvent les animaux qui "annoncent" la venue des esprits (aboïement, peur soudaine) or le chien des Lutz n'a jamais ressenti la peur.

Je ne crois pas au lion en céramique qui s'est animé (à ma connaissance, il n'y a jamais eu d'objets qui se sont animés dans toutes les affaires paranormales que j'ai lu), ni au démon que des passants auraient vu. Il s'est passé beaucoup trop de choses dans cette maison pour que ça soit crédible. Je ne sais pas pour vous, mais après avoir vécu de tels événements, je serai parti très rapidement ou j'aurais appelé la police. Les Lutz sont tout de même restés 28 jours et n'ont jamais pris l'initiative d'appeler la police. Allez chercher l'erreur...

Autre chose intéressante : les démonologues et les médiums disent être rentrés en contact avec l'esprit d'un indien. Si c'était effectivement cet esprit qui aurait créé tous ces événements, pourquoi ne s'est-il pas manifesté avant (j'entends par là, avant que les DeFoe emménagent) ? Et que cherchait-il vraiment ? Ceux qui croient à l'au-delà savent qu'un esprit, que ça soit dans n'importe quelle affaire, a toujours un but précis. Là encore, il n'y a aucune réponse. De même, comment se fait-il que les Cromarty n'aient rien noté d'anormal dans la maison ?

Enfin, je vais surtout m'intéresser à ce que l'on appelle "la malédiction des livres". Comme vous avez pu le lire ci-dessus, cette succession de morts est très étrange. Si la maison avait effectivement les pouvoirs qu'on lui attribue, pourquoi n'a-t-elle pas "cherché" à supprimer les Lutz ? Sur ce point, il y a beaucoup de choses étranges et pour une coïncidence, c'est une sacrée coïncidence.

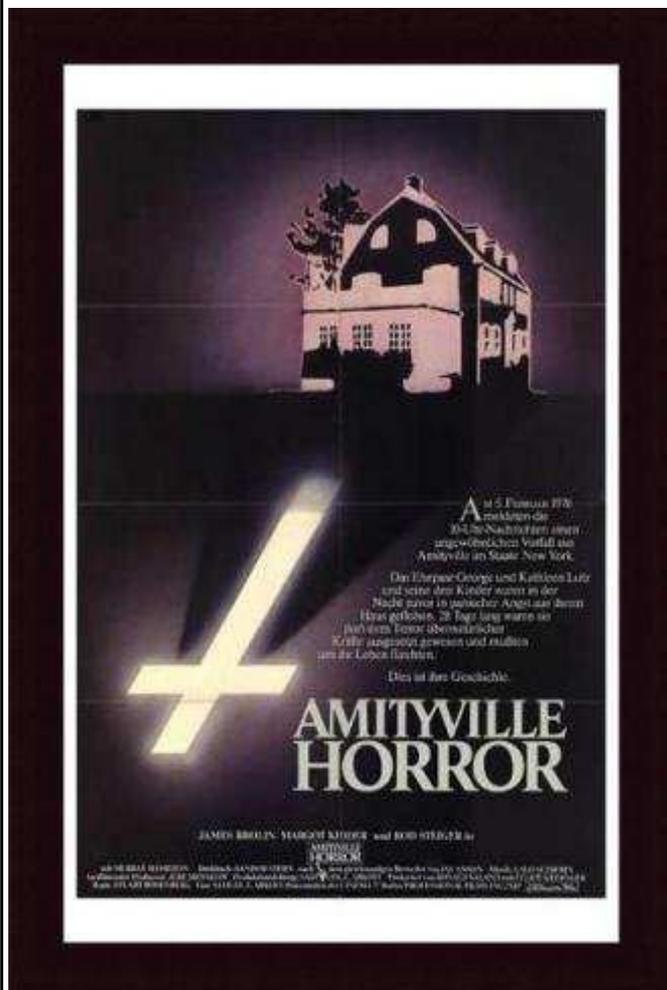
Entre les racontars, livres, films, articles et autres émissions de télévision, on ne sait plus si on doit y croire ou pas. Je crois donc qu'il s'est effectivement déroulé quelque chose dans cette maison mais pas avec une telle intensité.

Conclusion :

L'histoire d'Amityville est diablement intéressante mais les différentes sources et tous les produits dérivés engendrés tentent à vilipender l'affaire. 31 ans après le massacre de la famille DeFoe, le mystère plane toujours.

Que s'est-il passé réellement dans cette maison ? Pourquoi les DeFoe ont-ils été tués ? Y a-t-il vraiment eu des phénomènes paranormaux dans cette maison ? Est-ce vraiment une histoire d'argent ? Y a-t-il quelqu'un qui peut affirmer connaître les réponses à ces questions ?

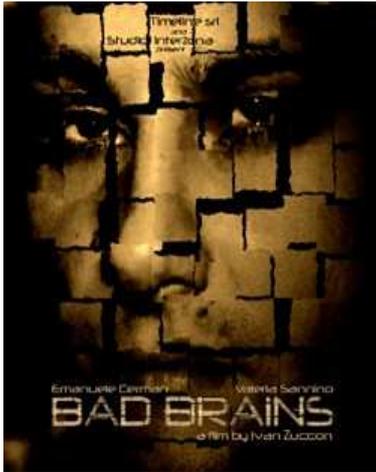
Remerciements aux sites sur lesquels certaines photos ont été prises.



**UN DOSSIER REALISE PAR :
MARIJA NIELSEN ET YANN LE BIEZ**

* UNE LOVE-STORY SELON IVAN ZUCCON

Ivan Zuccon, réalisateur de "The Shunned House" et "Unknown Beyond", s'apprête à réaliser un nouveau long métrage, "**BAD BRAINS**", écrit par lui-même et Ivo Gazzarini d'après une histoire d'Enrico Saletti, et dont le tournage devrait s'effectuer en quatre semaines en Italie à partir du 4 Avril.



Cette fois, Zuccon (photo ci-dessous) prévient qu'il ne veut pas faire un splatter ordinaire, mais un "drame amoureux avec beaucoup de sang", nuance !

Doté d'un casting qui reprend plusieurs acteurs de ses précédents films, il sera basé sur l'histoire d'un couple de serial killer, Davide et Alice, dont les meurtres s'apparentent à une quête puisqu'ils ne tuent qu'afin de chercher dans le corps de leurs victimes une chose mystérieuse... Ils finiront par rencontrer un homme étrange, Mirco, qui semble savoir beaucoup de choses sur eux et ne manifeste aucune peur à leur égard. "**BAD BRAINS**" sera tourné en digital puis kinescopé en 35 mm, Zuccon déclarant que le récit amoureux devrait être mis en scène de façon traditionnelle, tandis que les scènes violentes et gores afficheront un style inédit.

Le site officiel du film, où vous pourrez déjà trouver les morceaux de la bande originale composée par Acid Vaccum, est ici :

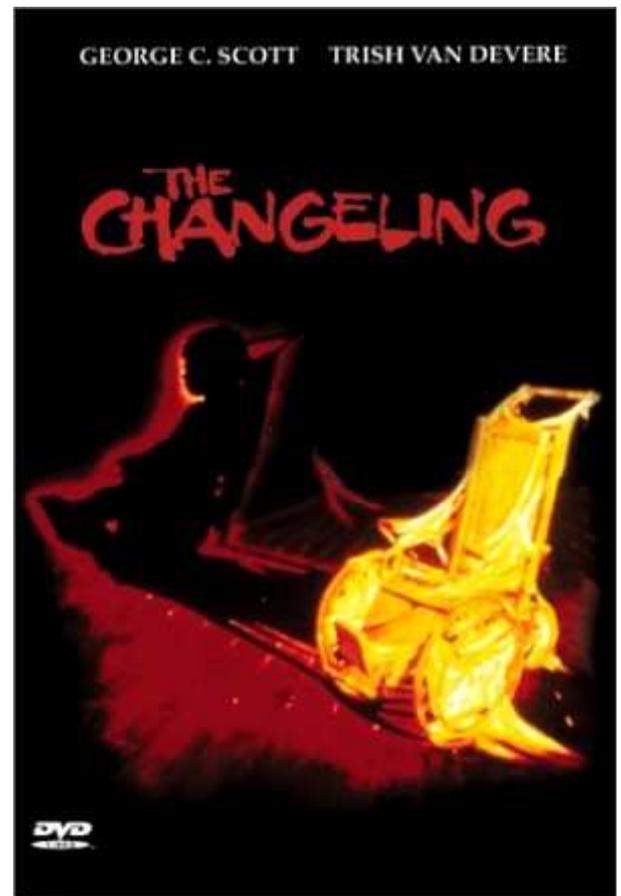
<http://www.unfilmable.com/BadBrains.html>

* ELLE A LES YEUX REVOLVER

La présence de l'ex Buffy Summers dans un film fantastique ne surprendra plus personne. Après avoir démontré qu'elle pouvait capitaliser sur son nom ("The Grudge" et son démarrage en trombe à près de 40 millions de \$), Sarah Michelle Gellar, continue à sillonner l'univers du thriller d'épouvante en devenant la nouvelle vedette d'un film anciennement intitulé "Revolver"- mais qui devrait changer de nom d'ici la sortie cinéma. Sur une trame à la mode (les visions d'un meurtre), l'histoire peut aussi être la promesse d'une plongée dans les tourments d'une jeune femme, qui en plus de ses problèmes

bien "terrestres" (un père aliéné et un ex petit ami fou de jalousie) , se trouve la proie de visions du meurtre d'une jeune femme, qu'elle n'a jamais rencontré et qui remonte 25 ans en arrière. Joanna Mills (Sarah Michelle Gellar) mène son enquête dans la ville de la victime. Elle y fait des découvertes terrifiantes qui peuvent la conduire à sa propre mort. Aux côtés de l'actrice principale, nous retrouvons dans le rôle du père Sam Shepard ("The Pledge"), Adam Scott interprète l'ex petit ami ("The Aviator").L'australien Peter O'Brien ("Queer as folk"), J.C Mackenzie ("Dark Angel") et Kate Beahan complètent le casting. L'ex "Revolver" est actuellement en cours de tournage à Austin (Texas) sous l'œil du jeune réalisateur Asif Kapadia.

* OUI ENCORE DES REMAKE !!!!!



La mode de faire appel au réalisateur original pour remaker une œuvre originale fait une nouvelle victime. Il s'agit de Peter Medak qui devrait s'atteler à refaire "**The Changeling**" ("L'enfant du diable"). Heureusement qu'Alfred Hitchcock est mort, sinon les producteurs feraient appel à lui pour refaire "Psychose" ou "Les Oiseaux". A moins que Gus Van Sant ne soit une réincarnation du mythique réalisateur...

Mais encore plus ridicule, nous avons trouvé ! A ce stade-là, on peut même dire qu'on atteint des sommets de stupidité jamais égalée. Ne voilà-t-il pas que Hidéo Nakata qui refait plus vite les films que son ombre ("Ring" , "Ring 2", "Le Cercle 2") se voit confier un nouveau remake. Celui des frères Pang, "**The Eye**", un sous-"Ring" assez efficace. La cocasserie de la situation veut qu'une suite à "The Eye" soit programmée pour une sortie en salles courant 2005. En attendant l'inévitable "The Eye 3".

* PETIT MEURTRE EN MODE MINEUR

Victime d'un long "development hell" dont seul Hollywood a le secret, le film de serial-killer "**Solace**" arrive dans sa dernière ligne droite. Après avoir été envisagé comme une suite à "Seven", et dont la mise en scène avait été envisagée d'être confiée à Paul Verhoeven, le projet se concrétise. C'est Shekhar Kapur, plus habitué aux films en costumes ("Elisabeth", "Frères du désert") qui s'attellera à la rude tâche d'innover un temps soit peu dans un genre ultra vu et revu. Un enquêteur doté de pouvoirs de clairvoyance (Bruce Willis) tente d'arrêter un tueur en série, qui lui aussi, est doté des mêmes pouvoirs. Une traque difficile en perspective. Le scénario est l'œuvre de Ted Griffin ("Vorace") et de Sean Bailey.

* ETAIT-CE BIEN UTILE DE RESSORTIR LE PIC A GLACE ?



Cette fois, ça y est : "Basic Instinct" aura bel et bien une suite, son tournage vient de commencer. Après les abandons de David Cronenberg puis de John Mc Tiernan prévus un temps à la réalisation, après les refus de Kurt Russel et Pierce Brosnan pour le rôle masculin, après l'élimination de Benjamin Bratt par la reine Sharon Stone elle-même, qui faillit également être remplacée par Demi Moore et Ashley Judd, la blonde romancière peut enfin affûter son pic à glace ! Se déroulant cette fois en Angleterre, le film, baptisé "**Risk Addiction**", est tourné par Michael Caton-Jones et le partenaire de Sharon Stone sera David Morrissey ("The suicide club", "Capitaine Corelli"), qui incarnera Andrew Glass, un psychiatre chargé d'analyser la belle Catherine... Le nouveau fiancé de cette dernière venant d'être retrouvé assassiné ! Une relation trouble va alors naître entre le médecin et la patiente...

* TENACES FANTOMES

Le 14 avril 1755, la petite Lucy Keyes disparut dans un bois de la Nouvelle-Angleterre pour ne jamais réapparaître. Devenue folle de désespoir, sa mère, Martha Keyes, partit chaque soir à sa recherche, criant son nom à travers les bois, puis mourut en 1786... sans l'avoir retrouvée. De nos jours, un couple venant de perdre un enfant, Guy et Joanne Cooley, emménage avec leurs filles, Molly et Lucy, dans la vieille ferme des Keyes. Ils ne tardent pas à découvrir l'histoire de ces derniers, ainsi qu'une lettre de leur voisin, Tilly Littlejohn, y avouant le meurtre de Lucy. Pire, les fantômes de Martha et de sa fille les contactent pour réclamer la vérité, et Martha Keyes semble vouloir prendre Lucy Cooley comme substitut à sa propre fille...

Basé sur une légende populaire attestée par des documents historiques, "The Legend of Lucy Keyes" a été écrit et réalisé par



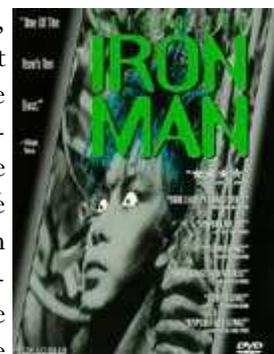
John Stimpson (photo en en-tête) et sort actuellement aux Etats-Unis. On retrouve à l'affiche Julie Delpy ("Killing Zoe", "Le loup-garou de Paris") , Justin Theroux ("American Psycho", "Mulholland Drive"), Brooke Adams ("L'invasion des profanateurs", "Dead Zone") et Mark Boone Junior ("Get Carter", "Batman Begins").

Site officiel et trailer ici:

<http://www.lucykeyes.com/lucy/>

* RETOUR A LA FONDERIE POUR TSUKAMOTO

En dépit du ras-le bol qu'il avait dit éprouver à être sans cesse qualifié de réalisateur "cyberpunk", Shinya Tsukamoto a récemment confirmé qu'il allait délaisser le drame et revenir à ses premiers démons, travaillant sur un troisième volet de "**Tetsuo**". Aucune précision n'a été donnée sur le scénario à venir, sinon qu'il devrait retrouver la folie survoltée du premier opus, que le thème principal serait la guerre, et que cette fois, "**Tetsuo**" va voler !

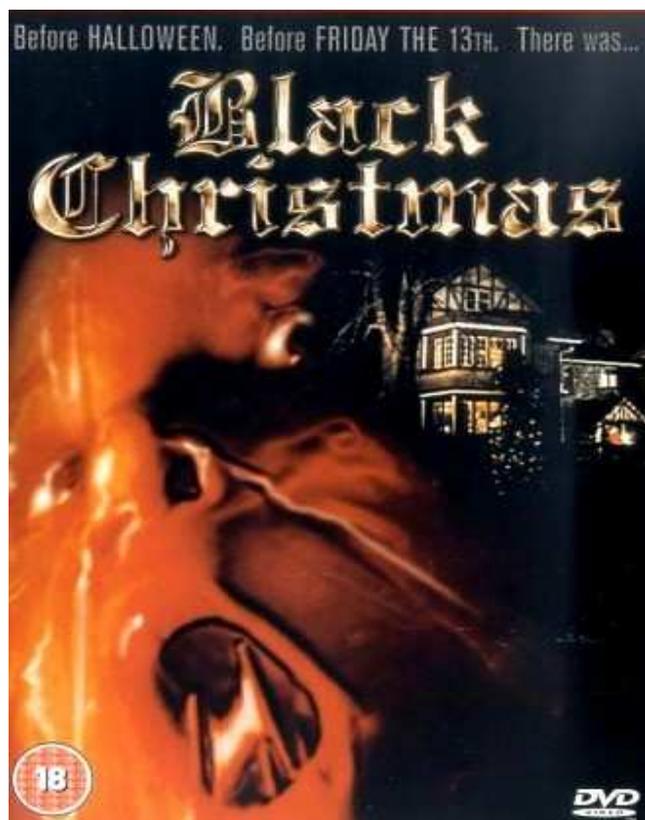


* EFFRAYONS JESSICA

Dans le flot des remakes sans intérêt, il peut arriver que certains d'entre eux puissent permettre de sortir de l'ombre, des titres méconnus, mais qui mériteraient largement le détour.

Parmi ces titres, "Let's scare Jessica to death", un film d'épouvante psychologique de John Hancock. Datant de 1971, ce film est passé totalement inaperçu à sa sortie. La nouvelle version, qui perd le "to death" du titre original, voit son action se dérouler au sein d'un campus. Un étudiant tente de convaincre sa petite amie que le campus est hanté. Mauvaise farce (bizutage) ? Ou bien un esprit rôde réellement en ces lieux ?

* EUH, ON A DEJA PARLE DES REMAKES LA ?

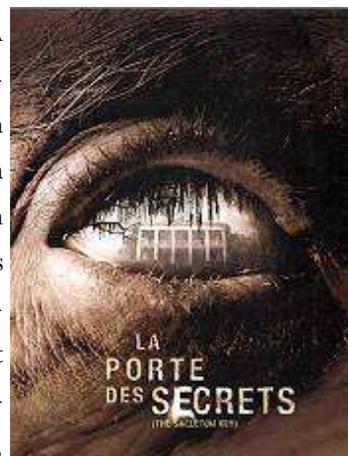


Le duo inséparable, Glen Morgan et de James Wong ("X-Files", "Destination Finale") s'intéresse à des petits classiques des seventies. Après leur "Willard", ils sont en cours d'écriture du remake (oui, je sais ce que vous allez dire !) de "Black Christmas", un slasher de Bob Clark (1974), avec en leur temps Margot Kidder et John Saxon. Si, l'on ne sait pas quelle orientation prendra la nouvelle version, le premier élément connu est que ce sera Morgan qui a été chargé de la mise en scène.

* LA PORTE DES SECRETS

En prenant pour cadre, un décor envoûtant (La Nouvelle Orléans), "The Skeleton Key" a toutes les clés (!) en main pour réussir à distiller une atmosphère inquiétante. Une jeune femme (Kate Hudson - ci-dessous) est en charge d'un vieux couple (John Hurt & Gena Rowlands) habitant dans un manoir situé à l'extérieur de la Nouvelle-Orléans. Tout va pour le mieux jusqu'à ce que la jeune femme découvre un grenier où

se cache un terrifiant secret. A partir de là, les éléments surnaturels vont devenir de plus en plus manifeste. "The Skeleton Key" est mis en scène par Ian Softley ("K-Pax"), qui fait ses débuts dans l'épouvante à proprement parler, et le scénario est l'œuvre du particulièrement tordu Ehren Kruger ("Scream 3", "Arlington Road", "Le Cercle 1 & 2").



Site officiel : <http://www.theskeletonkeymovie.com/>

* UN MUSEE DES VAMPIRES A PARIS !

Aux portes de Paris – plus précisément Porte des Lilas – dans un quartier résidentiel qui ne paie pas de mine, se trouve un petit musée, qui représente la collection privée d'objets de toutes sortes sur le thème des vampires. Jacques Sirgent est un passionné du genre qui possède plus de 400 films de vampires, dont de nombreuses raretés, et qui a décidé un jour de partager cette passion avec le grand public. Afin d'y accéder, il faut passer dans une petite ruelle à l'arrière du 14 rue Jules David



et Mr Sirgent vous accueillera alors dans son antre. Aux murs, des affiches d'époque et des photos originales signées par Frank Langella, Bela Lugosi ou Peter Cushing entourent trois magnifiques miroirs, sans doute placés là pour tester la sincérité des visiteurs...

D'autres objets décorent les lieux comme des bijoux, des poignards ou des mannequins inquiétants. Que dire de cette Comtesse Bathory "enterrée vivante" dans un meuble au fond ? De nombreux livres remplissent une étagère et Mr Sirgent promet tout un mur décoré de jaquettes de films rares, ainsi que des dîners accompagnés d'une projection privée. Une visite très sympathique à faire entre amis... humains, de préférence.

Pour les horaires, contacter Mr Jacques Sirgent au 06 20 12 28 32 / Le musée des vampires, 14 rue Jules David Les Lilas (93) Métro Porte des Lilas (ligne 11)

www.musee-des-vampires.net

* LES ZOMBIES SE FONT LA BELLE



Certains films ne feraient pas parler d'eux s'ils ne comprendraient pas à leur bord un acteur plus ou moins connu. Dans le cas de **"Shadow :Dead Riot"**, c'est la présence de notre "Candyman" préféré (Tony Todd), qui lui vaut d'attirer notre regard. Tony Todd (le shadow du titre) a été exécuté une vingtaine d'années auparavant. Motif du crime : s'être adonné à de la magie noire avec sacrifices sanglants à la clé. Un individu peu recommandable, qui va pourtant revenir à la vie. La prison est alors devenu un pénitencier pour femmes. Une nouvelle détenue sent la présence de **"Shadow"**, mais ne peut empêcher ce dernier de revenir d'entre les morts accompagnés d'une légion de zombies affamés et revanchards. Bon, le pitch n'a rien inventé du tout et enfonce les portes, et les premières images font redouter qu'il s'agisse plutôt d'une série Z. Mais on risque bien de se marrer, avec l'apport de scènes d'art martiaux, apport du réalisateur venu de Hong Kong, Derek Wan. A noter que le scénario original de Richard Siegel a été retravaillé par Michael Gingold (oui, il s'agit bien de celui du magazine Américain de référence, Fangoria). En attendant la bande-annonce qui ne saurait tarder, voilà le site officiel : <http://www.deadriot.com/mainindex.html#>

* LE VIOL DE L'ANGE

Alors que la finalisation de "King-Kong" n'est toujours pas terminée, Peter Jackson travaille déjà d'arrache-pied sur son prochain long métrage. Peu d'informations ont filtré, mais l'on sait qu'en compagnie de sa complice Fran Walsh, Jackson a acquis les droits du best-seller **"La nostalgie de l'ange"** d'Alice Sebold. Cette dernière, californienne de 40ans avait publié avant ce premier roman "Lucky", le récit du viol qu'elle avait subi à l'âge de 18 ans ainsi que le procès de son violeur. Elle a également écrit pour le New-York Times et le Chicago Tribune. **"La nostalgie de l'ange"** a été vendu à plus de 3 millions d'exemplaires dans plus de 30 pays.

L'histoire est celle de Susie, une jeune fille violée et assassi-

née. Le roman narre la vie de ses proches lui ayant survécu, ainsi que celle du détective chargé de découvrir son assassin. Un portrait semble-t-il attaché à l'essence même de la douleur et ses répercussions, comme l'avait déjà si bien fait Jackson à travers l'énigmatique et sublime "Créatures Celestes".

L'adaptation débutera en janvier 2006 et la sortie du film est prévue à l'automne 2007.

* LE NOUVEAU DAVID FINCHER

Réalisateur de "Seven" et "Panic Room", David Fincher tourne actuellement un nouveau Thriller baptisé "Zodiac". Le scénario est inspiré de l'histoire vraie d'un serial-killer de



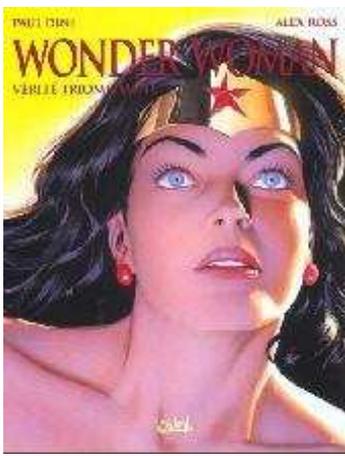
San Francisco surnommé "Le tueur du zodiaque" qui a sévi durant 12 longues années de 1966 à 1978 exactement, et commit 37 meurtres avant de disparaître dans la nature. L'assassin n'a toujours pas été retrouvé à ce jour. "Zodiac" racontera l'histoire de trois

personnes obsédées par l'affaire et déterminées à découvrir l'identité du tueur. Inspiré des romans de Robert Graysmith, "Zodiac" et "zodiac Unmasked : the Identity of America's Most Elusive Serial Killer Revealed", le scénario sera écrit par James Vanderbilt ("Basic", "Nuits de terreur"). Aux dernières nouvelles, Gary Oldman a rejoint le plateau de tournage et incarnera un avocat.

La sortie est prévue pour 2006.

* A L'ASSAUT DU LASSO

Diana Prince est une princesse vivant au pays des amazones, situé sur une île paradisiaque. Elevée dans un monde exclusivement composé de femmes, son incursion parmi les hommes interviendra à la suite de sa rencontre avec un militaire : Steve Trevor. Armée d'un lasso (obligeant à dire la vérité, sic !), de bracelets magiques, et de pouvoirs surhumains, Wonder Woman se rend en Amérique en compagnie de Trevor afin de faire régner le bien. Joss Whedon, le créateur des séries "Buffy" et "Angel" vient de signer un contrat pour écrire le scénario et réaliser Wonder Woman. Cette adaptation du Comic Book sera produite par Joel Silver ("Matrix", "Les contes de la crypte") et Léonard Goldberg ("Charlie's angels") pour la Warner. Le mystère demeure quand à l'identité de celle qui



incarnera l'héroïne sur-
vitaminée. Il semblerait que Kim
Basinger ait les faveurs de Joel
Silver ("Predator", "Demolition
man"), alors que la Warner a fait
savoir qu'elle lui préfèrerait Jessica
Biel. Depuis la rumeur enfle et il
se murmure qu'Uma Thurman
("Kill Bill") serait sur les rangs...
Qui détient la vérité ? Sortez vo-

tre lasso...

* TROMA EN PRISON !

Fans de troma préparez-vous !!!



C'est en effet le 26 juillet
que sortira en Dvd le film
"Prison à go-go". Cette
comédie désopilante, qui
parodie les films de fem-
mes en prison, est réali-
sée par Barak Epstein
(réalisateur de CORN-
MAN: AMERICAN VE-
GETABLE HERO) et ra-
conte l'histoire de Sweet,
une jeune fille qui est en-
levée pour des raisons
scientifiques. Sa sœur Ja-

nie décide de résoudre ce mystère et de tout faire pour essayer
de la délivrer. Mais le seul indice valable la mène à une prison
notoire aux Philippines, où commettre un meurtre est la seule
manière de s'infiltrer à l'intérieur. Malheureusement, toute
personne qui rentre n'en ressort jamais! Amateur de fille sous
la douche, de Ninja, de Zombies mutants, de combats dans la
nourriture, de scientifique diabolique et de mutation généti-
que ce film est pour vous !!!! Déjà gagnant de plusieurs prix
dans les festivals dont celui de la meilleur comédie 2004 du
festival de Twisted cinéma underground.

Voici le teaser qui donne déjà l'eau à la bouche !

<http://www.wipstudios.com/prison/large.html>

* VACUUM KILLER OU LE BRAS ASPIRATEUR !

Le Docteur Chris nous a contacté pour nous signaler la mise
en ligne du site web consacré à son film "VACUUM KIL-
LER". A la lecture du scénario, on peut penser que le film va
être dans le plus pur esprit des oeuvres de la Troma, jugez-en

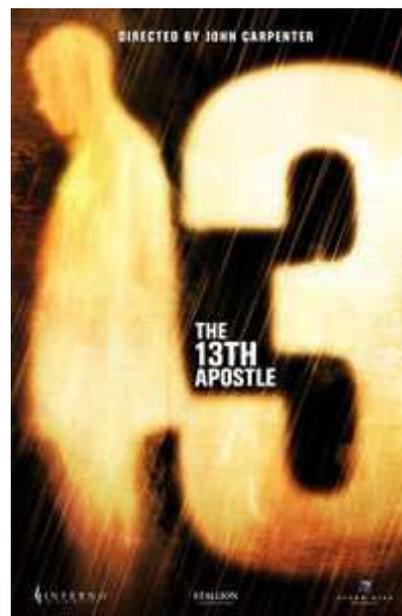
vous même : Un père alcoolique et puant , une mère mania-
que et nunuche , un collègue mysogine et une société plus
pourrie que jamais. Voilà les seuls repères de Chris Burst, un
jeune laborantin. Tout ceci ne fait qu'empirer le jour où sa
pauvre maman se suicide après s'être fait licenciée odieuse-
ment. En tentant de la faire revivre dans un laboratoire avec
son professeur, il provoque par maladresse une explosion.
Son bras droit détruit, il trouve alors refuge chez son ami dea-
ler JIM L'ALIEN (un picasso du 21ème siècle complètement
dingue) où il se drogue pour atténuer la douleur et oublier.
Malchanceux sans nom, les événements douloureux se succè-
dent, Chris est à bout et ne supporte plus la moindre contra-
riété : sa copine le laisse tomber, son professeur meurt... et
dans un moment de folie, il remplace son bras amoché par un
aspirateur dernier cri. Armé de son nouvel appendice techno-
logique, il abandonne son quotidien de laborantin et sa dégaîne
d'enfant modèle pour celle d'un justicier vengeur et devient
"Le Vacuum Killer". Aspiration après inspiration, il entame
un grand nettoyage de la société qui l'entoure et est entraîné
dans une spirale infernale qui l'enfoncé petit à petit dans des
hallucinations des plus délirantes...

Après Ash et son bras-tronçonneuse, Cobra et son bras-
pistolet-laser, voici donc Chris et son bras-aspirateur !!!

Le film n'en est qu'à la pré-production mais vous pouvez
d'ores et déjà vous rendre sur <http://www.vacuumkiller.com>
pour en suivre les avancées !

* NOUVEAU PROJET POUR JOHN CARPENTER

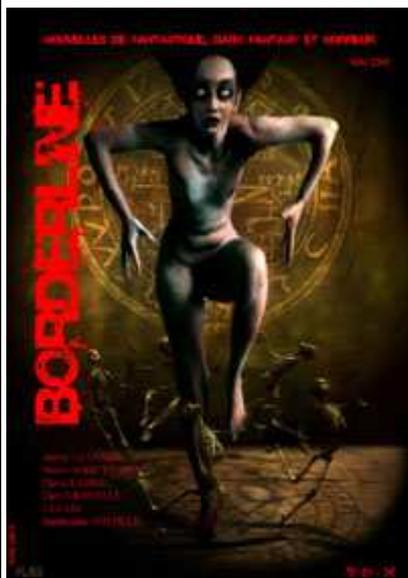
Voici sûrement la news la plus excitante que je vais écrire ici.



John Carpenter aurait un
nouveau projet, intitulé
"THE 13th APOSTLE".
Pour le moment, on sait
juste l'histoire du film : un
enquêteur va devoir mener
des recherches sur une série
de meurtres abominables.
Ses investigations vont le
mener à découvrir sur in-
ternet l'existence d'un "club
de serial-killers"... Ce scé-
nario a été écrit par la
femme de John Carpenter

ainsi que par Paul Margolis. Rien d'autre pour le moment si ce
n'est une pré-affiche...

* FANZINE BORDERLINE : POUR LES ECRIVAINS EN HERBE



Cette news s'adresse à tous les écrivains amateurs spécialisés dans le fantastique et l'horreur. Comme vous le savez, vous pouvez déjà faire découvrir vos textes sur notre site via la rubrique "Lectures Diaboliques". Mais grâce au fanzine BORDERLINE, vous allez peut-être avoir la chance d'être disponible sur un vrai support papier !

Voici le petit texte de présentation que nous a envoyé son concepteur :

"Tourné vers la micro édition (50 exemplaires), Borderline est un fanzine amateur d'une quarantaine de pages en format A5 avec couverture couleur et intérieur noir et blanc. Il aura pour genre le fantastique et l'horreur. Il sera résolument tourné vers les nouvelles et à la publication de textes d'auteurs amateurs, ainsi que les illustrateurs, désireux de participer à cette aventure. Il y aura quelques impératifs : le premier étant de correspondre à la ligne éditoriale (priorité au fantastique, dark fantasy et horreur). D'autre part, les textes devront parvenir par mail à l'adresse suivante : projetmanuscrit@wanadoo.fr, en format RTF, interligne 1,5, time roman, justifié et une fourchette maximale de 20000 à 30000 signes espaces compris. Les textes courts seront privilégiés (15 000)." Le premier numéro est sorti. 40 pages – 3 euros

Disponible à partir du 15 mai soit à la librairie Scylla, soit par le biais du site : <http://legendsleoben.free.fr>

N'hésitez donc pas à prendre part à l'aventure et à tenter votre chance. Allez zieuter également le site de ce fanzine, auquel toute l'équipe d'Horreur.Com souhaite une longue continuation !

* WARGAMES 2

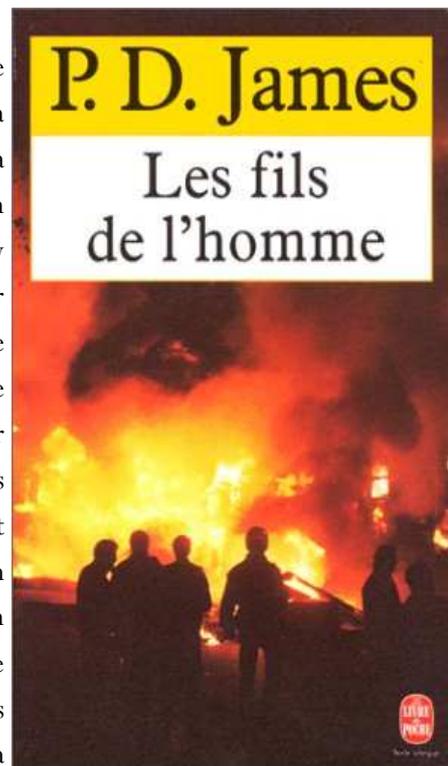
La séquelle de "Wargames" (1983) est en préparation chez MGM. Le titre annoncé étant "**War Games II : The Deadly Key**", à savoir "War Games II : la clef mortelle" laisse présenter une histoire tournant autour d'un sempiternel conflit mondial une fois de plus initié par un hacker (pacifique?) qui va violer l'accès aux puissants ordinateurs de monsieur G. W. Busch. Ce film, prévu en direct-to-video, devrait voir sa pro-

duction débiter en juillet. La volonté principale du producteur (Mike Elliot), étant, selon lui, de lifter un classique. Reste à savoir si ce monsieur, responsable de la production d'un épisode de "American Pie", saura jouer à la bataille navale, au risque de couler son navire...

* PLANETE STERILE

Dans un futur proche, où l'humanité est frappée de stérilité, le monde est prêt à basculer dans le chaos à l'annonce du décès de la personne la plus jeune de la planète: 18 ans. La population âgée s'enfonce dans le désespoir ; les derniers jeunes, jouissant de tous les droits, font régner la terreur. Pour protéger l'avenir de l'homme, Théodore Faron, doit veiller sur la dernière femme enceinte. C'est donc l'avenir de la survie de toute l'humanité qui est en jeu. Un scénario catastrophe et inquiétant, voilà résumé la trame de "The Children of men", un film de SF qui doit sortir sur nos écrans pour le 29 septembre 2006 (!). Enfin, si aucun problème ne survient durant le tournage.

La réalisation est confiée à Alfonso Cuaron qui a su montrer sa capacité à tenir les rênes d'un blockbuster avec "Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban". L'épisode le plus "sombre" à ce jour de l'élève sorcier de Poudlard. Dans les rôles principaux, sont annoncés Clive Owen ("Le Roi Arthur", "Sin City") qui devient une valeur sûre des acteurs hollywoodiens, et la



rousse Julianne Moore. Espérons que le scénario, adapté du roman de la britannique P.D James, "Les fils de l'homme", nous épargnera le concept de l'enfant miracle (christique) venu sauver l'humanité !

* MASSACRE AU PAYS DES MERVEILLES

On croyait le projet tombé à l'eau, mais l'adaptation d' "**American McGee's Alice**" le jeu vidéo vient de trouver nouveau preneur. Après avoir été longtemps un projet dévolu

au "maudit" Wes Craven, c'est Universal qui vient de reprendre les droits, en collaboration avec Firm Films et Collision Entertainment producing. Une vision cauchemardesque de l'univers de Lewis Carroll qui se voit confié aux mains de Marcus Nispel. En son temps, le nom de Kirsten Dunst, était celui qui revenait le plus. Dorénavant, c'est Sarah Michelle Gellar ("Buffy", "The Grudge"), qui tiendrait la corde pour interpréter le rôle principal. Gageons que libérée des griffes de Dimension ("Scream", "Mimic", "Cursed"), cette adaptation verra le jour le plus rapidement possible. D'autant plus qu'il y a de quoi construire un univers visuellement riche et intéressant. C'est autre chose que les univers simplistes mis en images par monsieur Uwe Boll ("House of the dead").



* LE JUSTICIER D'ATLANTIS

Depuis quelques temps, la mode est au Super-Héros et Chris Columbus l'a bien compris. En effet, le réalisateur, entre autres, des 2 premiers volets de la saga Harry Potter ("Harry

Potter à l'école des sorciers" et "Harry Potter et la chambre des secrets") fait le grand saut et réalisera "Sub Mariner", un conte maritime mythologique. (Voilà qui devrait plaire à Gérald !) "Namor, le prince des mers" (autre titre connu) narre le parcours du fils d'un Capitaine Américain et d'une Atalante, Princesse marine. Namor est un Super-Héros qui



vient au secours des humains après leur avoir fait la guerre pour cause de pollution marine. Mi-homme, mi-poisson, notre gaillard aux pouvoirs étonnants tentera de faire régner le bien et d'offrir un monde sain à son propre royaume. "Sub-Mariner", né en 1939, est l'un des tous premiers justiciers de l'écurie Marvels Comics. Une série animée intitulée "The sub-mariner" vit le jour en 1966 sur les écrans améri-

cains. Chris Columbus assurera également la production via sa société 1492 Pictures aux côtés de Universal Pictures et Marvels Films. Le scénario est signé David Self ("Les sentiers de la perdutions", "Hantise"). En revanche on ignore encore le nom de celui qui incarnera le musculeux justicier.

* BOLL FAIT LE SIEGE DU DRAGON

Où s'arrêtera Uwe Boll ? Après avoir massacré deux franchises au potentiel juteux : "House of the dead" (ce qui n'empêchera pas l'arrivée d'une suite prochainement) et "Alone in the Dark", ce fils à papa prépare une nouvelle forfaiture. L'adaptation de "Dungeon Siege" [à noter la sortie prochaine d'une suite], un mélange bien sympathique entre jeux de rôle et action, à la prise en main aisée et à l'ergonomie bien pratique. L'action se déroulera au Moyen-Âge, dans le royaume d'Ehb, où le roi Konreid doit lutter contre le malfaisant Galilian. Dans cette trame binaire opposant le Bien contre le Mal, entre en jeu un chevalier du nom de Farmer, qui a été meurtri par la mort de son fils, tué, et par l'enlèvement de sa femme. L'échec de "Dungeons et Dragons", dans le même genre, n'a pas refroidi les producteurs qui ont osé déboursé 60 millions de \$ (rappelons que les films précédents de Uwe Boll ont été des fours commerciaux) et se paye le luxe d'un casting prestigieux, que bien des metteurs en scène (de talent, eux!) envieraient. Accrochez vous : Jason Statham ("Ghosts of Mars", "Le Transporteur 1 & 2") sera le héros Farmer, Burt Reynolds ("Delivrance", "Boogie Nights") dans la peau du roi, Leelee Sobieski ("Deep Impact", "Une virée en enfer"), Matthew Lillard ("Scream", "13 fantômes", "Scooby-Doo 1 & 2"), Kristanna Loken ("Terminator 3", "BloodRayne"), Ron Perlman ("Alien 4: la résurrection", "Blade 2", "Hellboy"), John Rhys-Davis ("Sliders", la trilogie du "Seigneur des Anneaux").

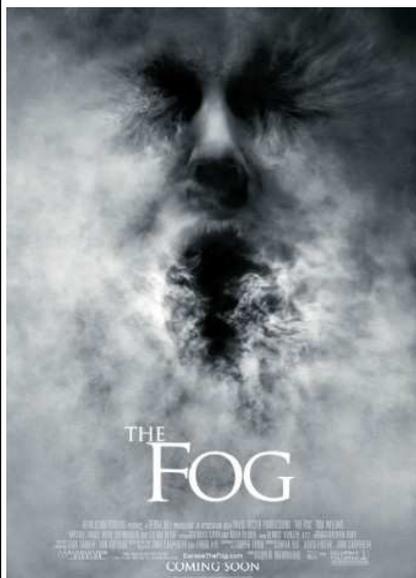
Le tournage de ce nouveau "Chef d'œuvre" du cinéma aura lieu du 3 juillet prochain jusque vers la mi-septembre. Sortie américaine fixée pour l'été 2006.

* FOG : LE REMAKE

Et oui, la post-production est quasi terminée pour le remake du classique de John Carpenter : The Fog.

Niveau casting, on retrouvera le beau Superman de la série "Smallville", Tom Welling, ainsi que Maggie Grace de la série "Lost". Selma Blair, ex-copine de Hellboy, sera également de la partie. Les paroles du réalisateur inspirent plutôt confiance quant à l'ambiance du film. Il déclare que les fans auront ce

qu'ils attendent, mais pas seulement en terme de chocs et frissons, mais aussi en terme d'histoire et de performance d'acteurs, tout cela étant nécessaire pour faire un très bon film. Pour lui, si les spectateurs ne croient pas aux personnages, le film a moins de chance de leur plaire. Tout ça est d'une logique imparable en effet!



Espérons que Rupert Wainwright tienne parole et nous donne un film aussi réussi qu'il le prétend. Le vrai héros du film, le brouillard, a bénéficié d'une attention particulière et devrait apparaître sous différentes formes spectaculaires. Le film a été tourné à Vancouver, Canada et devrait sortir sur les écrans US le 14 Octobre 2005.

* HOTEL SLOVAQUIA

Le prochain film d'Eli Roth, sobrement intitulé "**Hostel**", devrait être distribué en fin d'année par Screen Gems. Le réalisateur de "Cabin Fever" a tourné en République Tchèque cette œuvre annoncée plus hard et moins fun que son précédent métrage, avec des FX de KNB et notamment de Kevin Wasner, qui avait travaillé sur les effets de "La Passion du Christ". L'histoire est celle de deux jeunes américains s'aventurant en Europe à la recherche de sexe et de drogue, denrées devenues difficiles d'accès aux USA. Un contact leur conseille de se rendre en Slovaquie, où les filles sont réputées faciles, et le reste à l'avenant... Ce qui a bien l'air d'être le cas, jusqu'au lendemain où tout bascule soudain dans l'horreur.

Pour la musique, on retrouvera Angelo Badalamenti, tandis que Takashi Miike fera un caméo et se retrouvera en compagnie de Guillermo Del Toro pour une interview avec Eli Roth, déjà prévue pour l'édition DVD. En espérant que ce DVD ne soit pas la seule chose à espérer en France, et que "**Hostel**" pourra sortir sur nos grands écrans...

* SIN CITY 2

Après le succès foudroyant de "Sin city" (plus d'1 million d'entrées en France et plus de 80 au USA), Franck Miller a annoncé son intention d'écrire une suite qui sera sobrement intitulée "Sin city 2". Il fera de nouveau équipe avec Robert Rodriguez pour la réalisation, et l'on annonce également Quentin

Tarantino en "guest" sur le projet. Pour l'heure, Miller s'entient au script qu'il vient de commencer. Le film sera produit par Disney ainsi que par les frères Weinstein ("Cursed", "Scream 3", la trilogie des "Scary Movie", "Dracula 2001" pour ne citer que ceux là dans leur déjà longue filmographie). Il sera également tourné comme le premier opus, dans les studios de Rodriguez, et toujours sur fond vert. Le casting quant à lui n'est toujours pas terminé. "Sin city" était inspiré des premiers volumes de la BD, plus précisément des 7 premières aventures. "Sin city 2" logiquement, devrait narrer la suite de nos héros. Il sera toujours temps ensuite de parachever l'œuvre d'un 3e volet, puisque l'on parle d'une probable trilogie.

* TEKKEN AU CINEMA

Le jeu-vidéo TEKKEN, désormais culte, sorti il y a tout juste 10 ans sur Playstation va connaître les honneurs du grand écran. En effet, SONY a annoncé qu'une production de l'adaptation allait voir le jour dès l'automne prochain, et ce pour un budget d'environ 50 millions de dollars. On retrouvera à la réalisation le quasi-inconnu Charles Stone III (à son actif deux ou trois films d'action direct to vidéo), ainsi que Michael Coleary et Mike Werb pour le scénario. En ce qui concerne ces derniers, leur filmographie est un peu plus flatteuse, étant déjà responsables du script de Volte-Face de John WOO. L'histoire : Deux amis d'enfance s'inscrivent à un tournoi réunissant tous les meilleurs combattants de la planète dans un seul but : empocher un gros pactole. Prions pour que Charles Stone III ait plus de talent qu'Uwe BOLL...
Sortie du film prévue pour 2006.



News par **Gérald Giacomini, Stéphane Jolivet, Christophe Jakubowicz, Stéphane Erbisti,**

GRAVURE 1 - AMOUR

Un écrit de Stéphane Jolivet

Un souffle de vent glacé rida la surface du lac. Le disque blond sembla se ramasser sur lui-même, comme soudain doué d'une vie propre, puis redevint progressivement lisse et abstrait, simple image reflétée par le miroir des eaux. Autour d'eux le silence.

La vie elle-même semblait n'avoir jamais existé.

Philippe avait maintenant la sensation que la lune creusait un puits lumineux dans le centre du lac, que celui qui y plongerait passerait directement dans une sorte de dimension parallèle.

Tout ça était idiot. Il était temps de rentrer.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda Audrey.

Il hésita, puis décida finalement de regagner sa place auprès de la jeune fille, dans l'herbe humide et réchauffée.

Il la regarda dans les yeux.

Il se sentait prêt.

- Je ne sais pas, répondit-il d'une voix éteinte.

La lueur d'inquiétude s'estompa dans le regard d'Audrey, et ses traits prirent une expression amère. Le vent soufflait, faisant voler des mèches de cheveux noirs autour de son visage. Gloussant d'un rire las, elle jeta vers le rivage le mégot de sa cigarette, que le vent refoula un peu plus loin dans les taillis.

Philippe essaya de rire lui aussi lorsqu'elle empoigna soudain son blouson de ses deux mains gantées.

Elle avait l'air folle, complètement folle, s'accrochant soudain à lui comme s'ils étaient tous deux en équilibre au sommet d'une hauteur vertigineuse, et non sur la simple pente gazonnée qui s'inclinait vers le lac. Son visage d'ange s'approcha du sien, et il crut vraiment, pendant un instant, qu'elle allait cracher. Puis Audrey se serra contre lui et nicha sa tête dans le creux de son épaule, et Philippe ferma les yeux, écoutant la respiration fiévreuse de la jeune fille se mélanger aux murmures du vent. Dans son cou, des pointes de chaleur se mirent à glisser.

Le corps d'Audrey tremblait.

Il la repoussa alors avec précaution et la coucha dans l'herbe, laissant couler ses larmes, et entreprit de déboutonner son manteau. Il ne pensait plus à rien, et il ne répondit rien lorsqu'elle lui dit qu'elle l'aimait, se contentant d'enfourer son visage entre ses seins.

Ni l'un ni l'autre n'entendit l'eau qui bruissait.

Les proies n'étaient pas loin, à quelques mètres. Là dans l'herbe. Mais la chair pourrie et gorgée de limons empesait leur moindre geste, et il y avait longtemps, si longtemps qu'ils n'avaient pas bougé. Plusieurs fois ils avaient dû renoncer à sortir, ils ne pouvaient pas se permettre de se tromper.

L'air glacé attaqua leurs tissus comme un acide dès qu'ils commencèrent à émerger de l'eau, accélérant brusquement leur décomposition. Et cependant il n'y avait pas de souffrance.

L'angoisse, uniquement.

Cette fois le temps était venu de crever. Ils pouvaient le sentir encore mieux à présent, à travers le trou noir creusé au centre de leur visage, d'où un fluide vitreux ne cessait de s'écouler : les odeurs de viande et de sucs étaient les bonnes. Elles les enivraient déjà, leur donnaient le courage qu'il fallait.

Titubant et se guidant l'un l'autre par ce qui restait de leurs mains, les cadavres de Marc et Anna achevèrent de se dégager de l'écrin du lac, silhouettes sombres et dégoulinantes avançant sous l'auréole lunaire...

Audrey aurait voulu le tuer. Son amant était si beau et si doux, si lâche. Si elle avait pu avoir un rasoir entre ses mains, et non les épaules brûlantes du jeune homme qui allait et venait en elle, elle l'aurait égorgé sans hésiter. Le flot de sang lui aurait éclaboussé le visage, s'incrustant dans sa peau comme une encre indélébile, et il ne lui serait plus resté qu'à se trancher elle-même les jugulaires. Rien de compliqué.

Elle le contemplait à travers sa rivière de larmes, écoutait le bruit spongieux de leurs sexes et enregistrait les ondes physiques qui la creusaient de toute part, l'ouvrant comme une pulpe sous les ténèbres piquées d'étoiles.

Oui, elle l'aimait, et pourtant ce n'était qu'un chien comme les autres, bien qu'un peu plus timide, et qui ne désirait vraiment qu'une chose : l'enfoncer un peu plus dans la terre à chaque mouvement de reins.

Mais c'était son chien, son chien à elle. Et elle préférait qu'il la tringle comme sa chienne plutôt que lui laisser le droit de la quitter.

Elle commençait à jouir lorsque les cadavres apparurent au-dessus des épaules de Philippe.

Elle voulut crier, mais une main osseuse au goût affreux plongea aussitôt dans sa gorge, défonçant ses lèvres au passage et lui brisant les dents. Tandis que d'autres mains écorchaient le front de son amant et lui crevaient les yeux, extirpant violemment son corps du sien, les doigts brutaux cherchèrent sa langue. Elle essaya de la leur dérober, en vain. Un torrent de douleur comme elle n'en avait jamais éprouvé auparavant avait remplacé ses spasmes d'extase, et elle commença à s'étouffer dans son propre sang tandis que ses intestins se relâchaient.

Ils avaient dû aussi arracher la langue de Philippe, car les hurlements de ce dernier n'avaient plus rien d'humain: ils ressemblaient à ceux d'un goret. Audrey nota ce détail à travers sa panique et sa confusion, désespérée de ne pas mourir plus rapidement.

Ses poumons asphyxiés ne fonctionnaient plus, la douleur avait atteint des sommets que ne pouvait plus traduire son

cerveau. Mais sa conscience, manifestement, avait décidé de l'assister jusque dans ses derniers instants.

Leurs agresseurs étaient deux. Leurs chairs gonflées se détachaient de leurs corps par lambeaux, par miettes lourdes et molles qui se répandaient dans l'herbe, telle une manne putréfiée. Celui qui venait de lui arracher la langue avant de l'enfourner dans ce qui lui servait de bouche n'avait déjà plus qu'une moitié de corps. Pourtant ses gestes gagnaient en précision et en rapidité. Il lui souleva les seins, les trancha du bout de ses phalanges, puis lui taillada le pubis pour y ôter ce qui s'y trouvait, portant ces trophées contre son torse.

La terreur d'Audrey se calma lorsqu'elle comprit ce qu'avait été son boucher. Elle tourna la tête de côté pendant qu'on lui retirait le cœur et, constatant que Philippe ne hurlait plus, ni ne bougeait, se réjouit d'apprendre que tout serait bientôt terminé.

Il faisait complètement noir à présent.

Leurs yeux à tous deux avaient été prélevés.

Ils rampèrent l'un vers l'autre à travers l'espace qui les séparait, s'étreignirent, prirent connaissance de leurs mutilations respectives, promenant leurs mains parmi les trous ensanglantés.

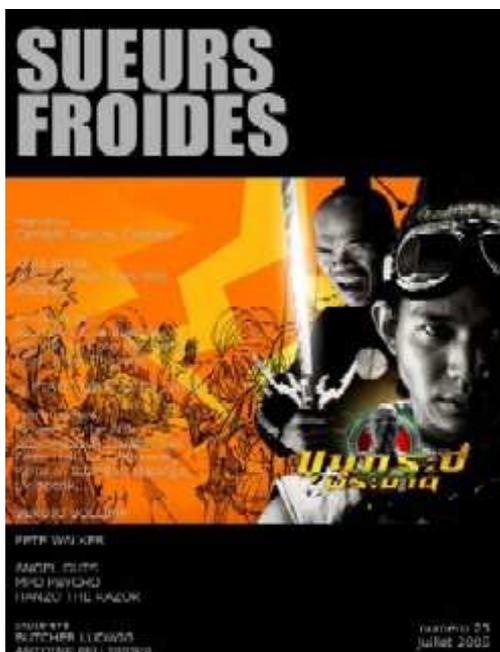
Il n'y avait plus de souffrance.

Main dans la main, ils allèrent bientôt s'enfoncer dans les profondeurs du lac, à la surface duquel ne brillait plus aucune lune.

L'aube venait.

Il leur faudrait attendre.

FIN



SUEURS FROIDES 25 - e-zine du cinéma off – juillet 2005

Numéro exceptionnel de plus de 100 pages !

Actualité dvd France et Internationale, previews, dossiers Il Etait une Fois en Chine, Sergio Sollima, Pete Walker, Angel Guts, Hanzo the Razor, MPD Psycho de Takashi Miike, entretiens Butcher Ludwig, Antoine Pellissier...

Fichier pdf à télécharger gratuitement sur :

<http://www.sinart.asso.fr/sueursfroides/>



Caroline bénéficie d'une plastique si impeccable qu'elle était obligatoirement destinée à rejoindre le cercle des futures James Bond Girls. Et ironiquement elle a fait ses débuts dans un rôle de figurante dans « **Casino Royale** » (1967). Elle a alors 17 ans.

La belle Caroline naquit le 16 janvier 1950, en Angleterre. Après une éducation des plus stricts au sein d'un couvent, sa beauté va vite faire fureur. Au point qu'alors mineure, elle signe un contrat avec Vogue. La jeune fille se sent nettement plus attirée par le cinéma. Le cinéma fantastique britannique est alors à son apogée, avec l'emblématique firme Hammer. Ayant à faire ses preuves en tant

que comédienne (!), elle participe à la série des « **Dr Phibes** » sans apparaître à l'écran. Un exploit dû à son rôle d'épouse défunte du Dr. incarné par Vincent Price.

En 1972, elle se retrouve pourchassée par le célèbre Comte Dracula dans « **Dracula A.D 1972** ». Le public tout aux anges peut alors admirer ses talents de ...crieuse !!!! Et, là voilà propulsée au rang de Scream Queens. Les années 70 sont marquées par de nombreux rôles pour Caroline, alliant aventures (« **Le Voyage fantastique de Sinbad** »), aventures horribles (« **Capitaine Kronos** ») et épouvante (« **Evil Baby** »). En 1977, elle devient effectivement une « James Bond Girls » dans « **L'espion qui m'aimait** ».

Ses fans et admirateurs deviennent de plus en plus nombreux. Petite reine de la série B, elle accepte même de jouer dans l'improbable « **StarCrash** ». La voir se déambuler dans des tenues aussi excentriques fait du bien aux zygomatiques. C'est d'ailleurs sur cette production italienne, qu'elle fera la connaissance d'un certain Joe Spinell. Un nom bien connu des fans d'horreur pour avoir été le « **Maniac** » de Lustig. Après tout un pan de films des plus légers, Caroline Munro, est la belle que le monstre convoite dans le film de William Lustig, l'un des films les plus controversés de l'histoire du cinéma.

La décennie 80 la voit continuer à aligner les productions horribles dont : un slasher « **Le jour des fous** », « **Howl of the devil** » de l'espagnol Paul Naschy ou « **Les Prédateurs de la Nuit** » de Jess Franco. Difficile de sortir du type de rôle pour lequel on est catalogué, n'est ce pas madame Munro ?

Avec l'arrivée des années 90 et de nouvelles pousses de l'horreur, l'actrice se fait de plus en plus rare jusqu'à disparaître des écrans. Dernièrement, on la retrouve dans « **Flesh for the beast** » de Terry West.

FILMOGRAPHIE SELECTIVE

2003 - **Flesh for the Beast**

1989 - **Le Chat Noir (Aka Démons 6)**

1989 - **Vampyre**

1988 - **Les Prédateurs de la Nuit**

1987 - **Howl of the Devil**

1986 - **Le Jour des Fous**

1982 - **Les Frénétiques**

1980 - **Maniac**

1979 - **Starcrash**

1977 - **L'espion qui m'aimait**

1976 - **Centre Terre, 7ème Continent**

1975 - **Evil Baby**

1974 - **Captain Kronos**

1974 - **Le Voyage fantastique de Sinbad**

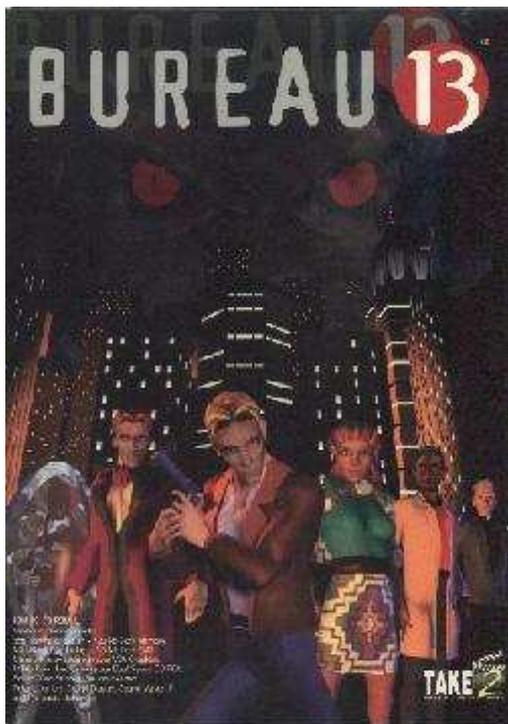
1972 - **Dracula 73**

1972 - **Le Retour du Dr. Phibes**

1971 - **L'Abominable Dr. Phibes**

1967 - **Casino Royale**





Bureau 13

En plein début de la vague « **X-Files** », déboule un jeu surfant sur la théorie des cachotteries gouvernementales et des expériences paranormales. Nous sommes alors en 1994 lorsque sort dans l'univers vidéo ludique, le jeu « **Bureau 13** ». Un nom reconnaissable et identifiable. Le chiffre 13 étant depuis bien longtemps attaché à l'univers des superstitions.

Dans ce jeu d'aventure ou l'avancée dans l'histoire se fait en cliquant sur des objets, nous sommes placés à la tête d'une agence ultra secrète. A nous de recruter les agents que nous souhaitons, ce qui permet d'éviter la linéarité, la grande tare des jeux d'aventure. Ainsi, en fonction des membres de l'équipe, la résolution des énigmes variera. Chacun apportant

des compétences et des talents qui lui sont propres.



Au choix : un maniaque des armes et ordinateurs, une belle amazone équipée d'un exosquelette décuplant ses forces, un prêtre réputé pour avoir réussi plus d'une trentaine d'exorcismes, un spécialiste des serrures, un vampire capable de se métamorphoser, et enfin une sorcière.

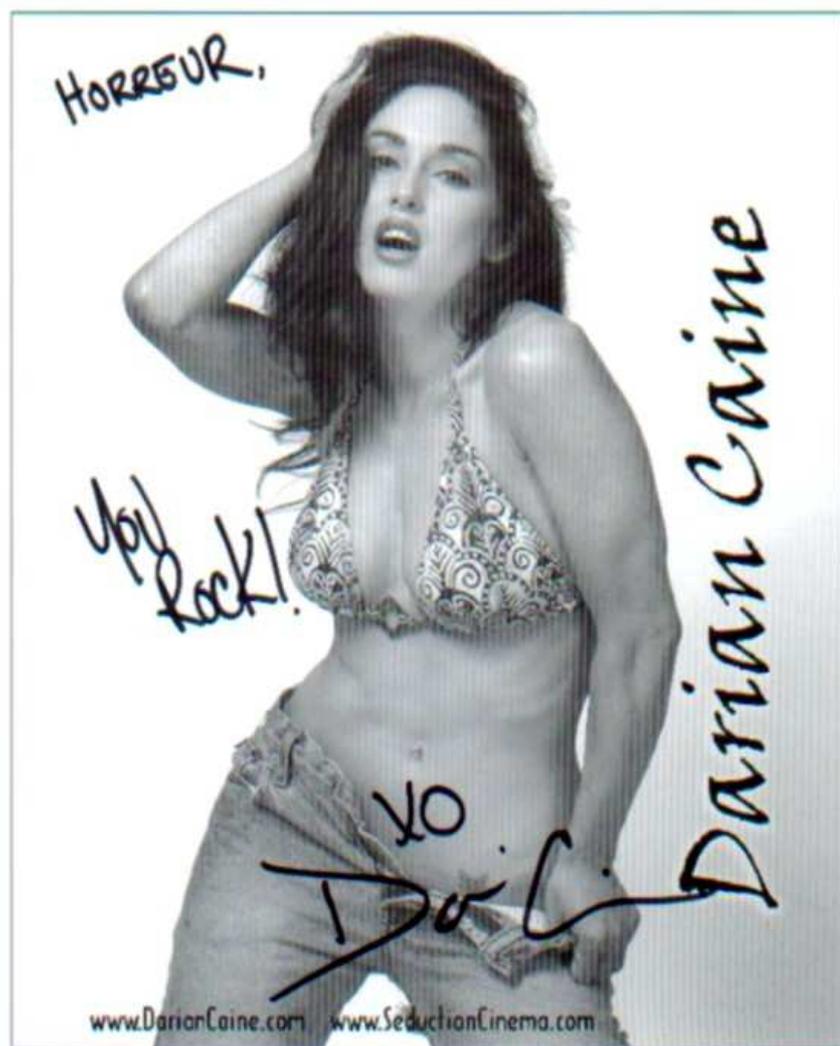
L'intrigue de base peut sembler des plus limpides (résoudre la tentative d'assassinat sur la personne du shérif de Stratusbourg), mais au fur et à mesure de l'avancée de l'intrigue, une multitude de pistes vont s'ouvrir. Ce qui aboutit à un jeu des plus passionnants et aux nombreux rebondissements. Dans le genre enquête au frontière du paranormal, nous sommes ici largement au dessus de l'adaptation PC de la série « X-Files ».



La difficulté du jeu bien que raisonnable n'empêche pas que l'on bloque à certains endroits. Mais, à vous de savoir utiliser les bons objets au bon moment. La durée de ce soft est assez conséquente pour occuper de longues heures. A noter que le jeu s'inspire d'un jeu de rôle sur papier du même nom.

Solution : <http://www.abandonware-france.org/ltf-ledossier.php?id=44&page=1>

Gérald Giacomini



Rien que pour vous, fans de cinéma de genre, Horreur, com s'est mis en quatre et a enfilé ses plus beaux appareils en dentelle. IE independent Cinema, qui regroupe Shock-o-Ram et Seduction Cinema, une compagnie de films indépendante américaine, nous a accordé un traitement de faveur : une interview avec l'une de ses actrices phares, Darian Caine. Mesdames et messieurs, veuillez lire avec attention ces humbles confessions d'une reine du B !

*** Bonjours Darian, puis-je te demander de te présenter au public français qui ne te connaît probablement pas ?**

Bonjours tout le monde. Mon nom est Darian Caine. J'aime mon travail de star de série B. J'ai joué dans plus de 40 films érotiques dont la plupart sont des distributions seduction cinema. Comédies sexy et parodies comme "Erotic Witch Project" et "Lord of the G-Strings". Je suis aussi modèle nue et webmestre de nombreux sites, dont www.dariancaine.com sur lequel vous pourrez trouver un aperçu de mon travail.

*** Je regardais justement ta filmographie et ... je dois dire que je suis VRAIMENT impressionné; presque 40 films en moins de 6 ans ! C'est une sacrée quantité de film en peu de temps. Comment gères-tu cela ?**

J'arrive sur le tournage préparée, sachant que je peux rester moi même. J'ai travaillé avec nombre de ces gens auparavant et ils sont toujours ouverts à la créativité.

*** Est-ce un travail très exigeant en matière de temps, d'énergie, etc... ?**

Les heures sur le tournage peuvent avoir tendance à s'étirer, mais cela en vaut toujours la peine sachant ce que sera le résultat final. Avec Seduction, c'est comme travailler en famille.

*** Comme tu l'as dit plus tôt, la vaste majorité de tes performances ont été faites sous la bannière de seduction cinema, une compagnie pas vraiment connue en France. Est-ce que tu pourrais nous donner un bref aperçu de son credo et de ses principales composantes ?**

Seduction cinema détient une liste de film allant de la parodie érotique de block-busters à des idées originales mettant en valeur des réalisations créatives mâtinées d'érotisme.

*** Comment en es-tu arrivée à jouer dans de tels films pour seduction cinema ?**

Mon agent m'a présentée au scénariste, réalisateur et producteur John Bacchus. Mon premier film était avec John : "Girl Explores Girl" ; "The Alien Encounter".

*** Quelles sont les principales caractéristiques de ton travail pour seduction cinema ?**

Sur la fiche de description du job pour seduction cinema, j'ai répondu "OUI" à la question me demandant si je pouvais être une Lesbienne

joueuse. LOL!

*** Choisisent-ils leurs actrices pour des atouts physiques particuliers, comme le faisait Russ Meyer avec ses actrices exclusivement à forte poitrine?**

Du moment que le film reflète le contenu du script. Je veux dire, il y a des acteurs talentueux, en deux mots, Misty Mundaë.

*** Es-tu sous contrat d'exclusivité pour seduction cinema, ou es-tu totalement libre de choisir les films dans lesquels tu joueras?**

J'étais tenue à l'exclusivité sur papier auparavant, mais Seduction sait que ma loyauté s'accroît avec la compagnie. Je suis à leurs côtés depuis le début.

*** Qu'est-ce qui aurait pu prédire que tu deviendrais une actrice, plus particulièrement de films érotiques?**

J'ai été ouvertement exhibitionniste toute ma vie.

*** Je suis très impressionné par les gens qui osent enlever les habits face à une caméra (et à toute l'équipe qui vient avec), sachant que des milliers de gens les regarderont. Qu'en est-il de ton point de vue, quelle est ta philosophie ?**

Je suis fière de mon corps. Les équipes ont toujours été très professionnelles.

*** Est-ce que le fait de jouer nue ou des scènes à caractère sexuel présente pour toi des difficultés particulières ?**

Cela semble me venir naturellement.

*** Fais-tu quelque chose de particulier avant de jouer une scène de nu, quelque chose contre le trac par exemple?**

Je suis anxieuse comme tout le monde, mais encore une fois, c'est rassurant et naturel pour moi. De toute façon, normalement il y a une nana chaude à tripoter. Oh ! Et une haleine mentolée!

*** Tu partages quasiment toujours la vedette avec Misty Mundaë. Comment est-ce de jouer à ses côtés ?**

Misty est tout simplement un amour. Belle et drôle durant et hors tournage.

*** Très peu de tes films sont disponibles en France, parmi lesquels "Nikos the impaler" de Andreas Schnaas. Par conséquent tu n'es familière au public Français qu'au travers de cette impressionnante scène de douche. Un commentaire ?**

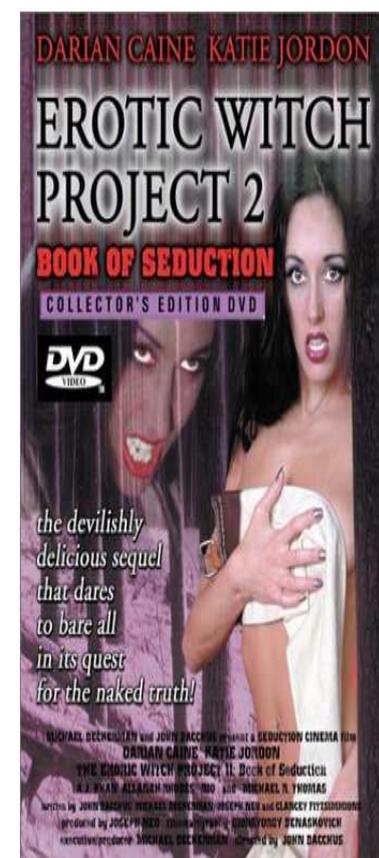
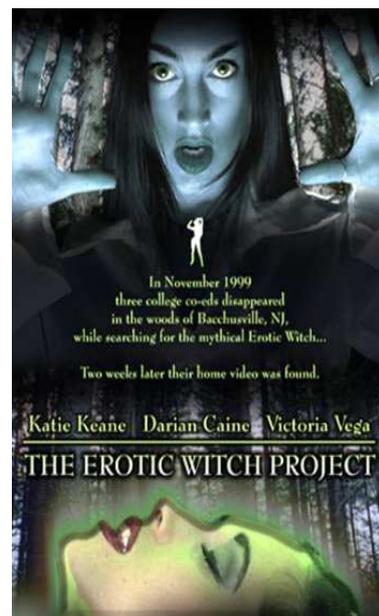
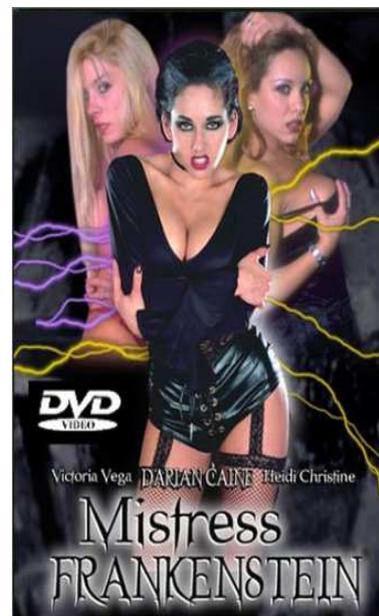
C'était une véritable expérience de travailler sur ce film. Et un vrai bordel.

*** La scène dure quasiment 15 minutes... Etait-ce difficile à tourner considérant que prendre une douche en public peut être assez embarrassant, révélant ton intimité ?**

Non, j'ai déjà fait des scènes de douche auparavant. En fait, cela dépend de combien de temps dure l'eau chaude. Le tournage de cette scène pris en réalité une heure et demie.

*** Comment était l'atmosphère sur le tournage ? Etais tu en train de prendre ta douche face à la caméra alors que tout le monde restait silencieux, ou bien Andy et l'équipe faisaient des blagues ?**

Encore, l'équipe est plutôt professionnelle, et arrivés là, nous avons dû tourner toute la journée. Tout le



monde voulait que le travail soit fait.

*** A ce propos, quelle est l'atmosphère habituelle sur un plateau de tournage ?**

Normalement, je connais ou ai déjà travaillé avec la compagnie ou l'équipe auparavant. Nous rigolons et nous racontons des histoires. Ensuite nous commençons à tourner et je finis par traîner avec des nanas chaudes.

*** As tu déjà eu à faire face à un(e) acteur/actrice qui pensait faire plus que jouer ?**

Cela n'a jamais été un problème.

*** Quel conseil donnerais-tu à quelqu'un qui voudrait se lancer dans les films types "Seduction Cinema" ?**

D'envoyer un dossier de presse.

*** Quels sont tes meilleurs et tes plus mauvais souvenirs de tournage ?**

Vraiment, je ne peux pas dire, ni pour l'un ni pour l'autre. Voyager vers des endroits cool est un pour, ça c'est sûr. Penser que, peut-être, j'aurais pu faire les choses différemment une fois qu'il est déjà trop tard, est un contre.

*** Si nous ne devons voir qu'un film de toute ta carrière...**

"Mistress of Frankenstein".

*** Qu'est-ce qui, de ton point de vue, fait défaut à ta filmographie ? (Un rêve secret de jouer dans un Woody Hallen peut être ;-))**

J'aurais adoré jouer dans le "House of 1000 Corpses" de Rob Zombie.

*** Que penses-tu des films d'horreur ?**

Je suis, et ai toujours été, une grande fan des divers styles de films d'horreur. De plus je suis une collectionneuse d'attrail provenant de film d'horreur. Pour ces dernières années, j'ai apprécié être invitée à diverses conventions, particulièrement à celle appelée Chiller Theatre.

*** N'as-tu jamais rêvé être une Scream Queen (ce qui, en ce qui me concerne est déjà le cas) ?**

Cette question rime trop bien... LOL

[NdR : effectivement, en anglais, Dream (rêver) tombait en parfaite harmonie avec Scream Queen]

*** Selon toi, quels sont les éléments nécessaires pour faire un bon film ?**

Tout ceux engagés dans le projet doivent avoir foi en ce qu'ils font.

*** Y a-t-il quelque chose que tu souhaiterais dire au public français ?**

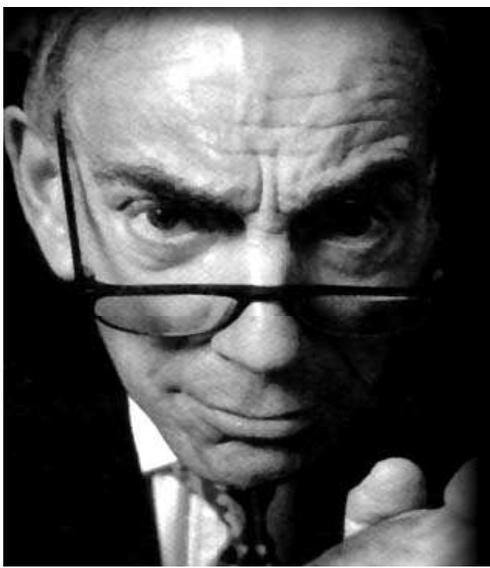
Merci d'avoir consacré du temps à lire cette interview, et j'espère bien pouvoir visiter un jour vos belles villes.

*** Que pourrions souhaiter à une belle femme comme toi ?**

Et bien, merci... Je suppose de rester belle ?



La très sexy Darian Caine...



HERSCHELL GORDON LEWIS : The GODFATHER OF GORE !!



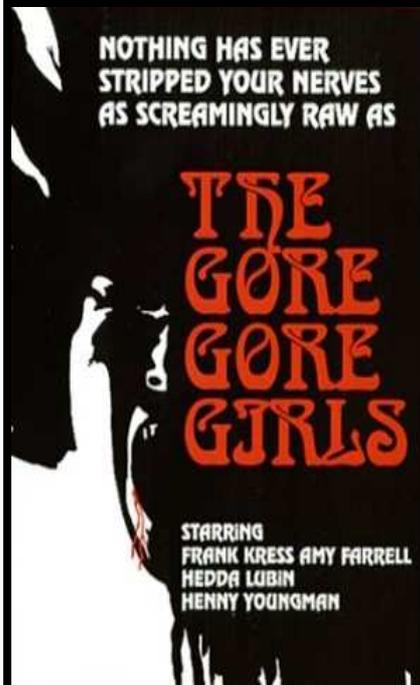
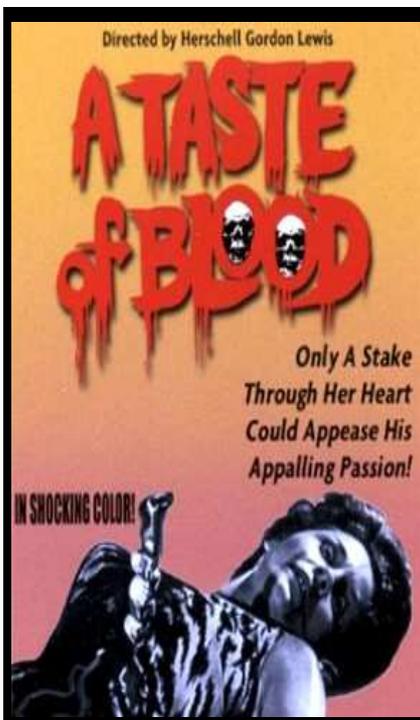
Tout fan de films d'horreur et de gore se doit de connaître le nom d'Herschell Gordon Lewis ! En effet, ce genti monsieur peut se targuer d'être le premier réalisateur à avoir ouvertement montré ce que les autres ne faisaient que suggérer! C'est en 1963 qu'il lance aux yeux du monde entier le premier vrai film GORE, avec le bien nommé "Blood Feast". Démembrements, arrachage de langue, fracassage de crâne, le tout en gros plan et avec un maximum de sang ! Un choc inouï pour les spectateurs totalement inhabitués à ce genre de spectacle. Lewis continuera sur sa lancée avec d'autres films bien sanglants comme "2000 Maniacs", "The Wizard of Gore" ou "The Gore Gore Girls". Après plusieurs années où le monde du cinéma n'entend plus parler de lui, il revient sur le devant de la scène gore en 2002 avec "Blood Feast 2" ! Et il a d'autres projets pour l'avenir ! Rencontre avec celui que l'on surnomme toujours quelques quarante ans plus tard "Le Pape du Gore" !

*** Quel effet cela vous fait-il d'être toujours considéré par les fans comme "le Pape du Gore" ?**

J'en suis honoré et flatté. Mes sentiments sont intensifiés par le fait que lorsque nous avons produit "Blood Feast", l'industrie du cinéma me considérait comme un "hors-la-loi". Quel plaisir alors d'être considéré comme un vrai réalisateur !

*** Qu'est-ce qui, en 1963, a donné l'idée à David Friedman de produire un film gore, alors qu'il était plutôt spécialisé dans les "nudies" ?**

En fait, l'idée est venue d'une décision mutuelle entre mon partenaire d'alors, David Friedman et moi-même, comme quoi il fallait un nouveau genre de films parce que le monde des "nudies" devenait surpeuplé. J'ai vu un vieux film de gangsters à la télé. La police a tué le gangster qui est mort paisiblement, les yeux fermés. C'était la genèse : nous avons décidé qu'il fallait montrer du sang ! Et "Blood Feast" fut le premier film où les gens mouraient les yeux ouverts, ce qui en surprit plus d'un.



*** Aujourd'hui, que pensez-vous de "Blood Feast" ? Avez-vous rencontré des difficultés lors de sa réalisation ?**

Evidemment, j'aurais voulu que le film soit moins primitif... tant au niveau des talents que des effets spéciaux. Mais parce que nous n'avions aucune certitude qu'un cinéma montrerait ce film où que ce soit, nous l'avons fait de façon aussi rapide et peu chère que possible (Comme vous le savez, la télé par satellite, les VHS ou les DVDs n'existaient pas encore). Le problème majeur était que personne n'avait encore fait ce genre de film auparavant, alors il n'existait aucun accessoire ni d'exemple pour les effets spéciaux. Les productions d'aujourd'hui ont une équipe entière spécialisée dans les effets gore.

*** "2000 Maniacs" est beaucoup mieux réalisé que "Blood Feast". Vous aviez un budget plus important ? Comment avez-vous abordé sa réalisation par rapport à "Blood Feast" ? Qui a eu l'idée de ces jeux macabres fort amusants (enfin, sauf pour les malheureuses victimes !)**

Lorsque nous avons su que "Blood Feast" serait un film gagnant malgré le côté amateur des effets et des acteurs, nous nous sommes dit : "Et si nous faisons un meilleur film ?" "Blood Feast" avait été tourné en l'espace de quatre jours ; "2000 Maniacs" a été tourné en douze jours. Tout le monde a contribué aux idées et c'est moi qui a écrit le scénario. C'est mon fils Robert, qui avait onze ans à l'époque, qui a eu l'idée du tonneau.

*** Parmi votre filmographie, quel est le film que vous préférez et pourquoi ?**

Mon film préféré est "2000 Maniacs". Je pense que nous avons accompli beaucoup de choses avec un si petit budget et le film passe encore très bien aujourd'hui. De tous mes films, c'est celui qui est le plus représentatif de ma personnalité. En fait, la voix sur le thème musical est la mienne.

*** "The Wizard of Gore" est vraiment très sanglant et met en scène des numéros de magie un peu particuliers ! Ce film est-il pour vous une sorte d'hommage au Théâtre du Grand Guignol qui existait à Paris ?**

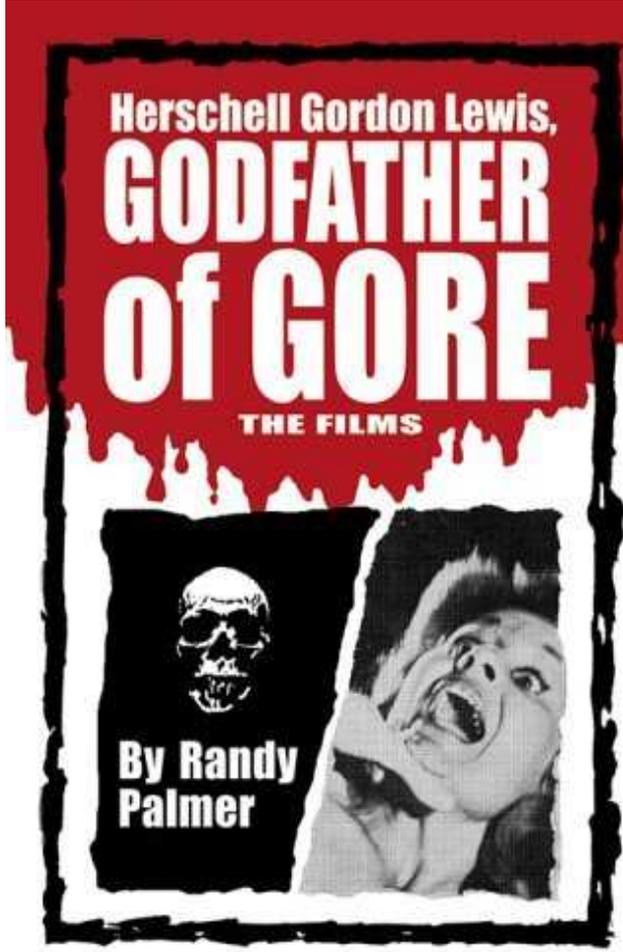
Le genre Gore entier est redevable au Grand Guignol. Je n'avais pas d'intention particulière en ce qui concernait un hommage à travers "The Wizard of Gore", mais c'est une bonne observation.

*** Trente ans après votre dernier film, "The Gore Gore Girls", vous êtes revenu à la réalisation avec "Blood Feast 2". Pourquoi attendre trente ans avant de refaire un film ? Vous n'aviez plus envie de réaliser pendant cette période ?**

J'étais et je suis un écrivain sur demande. Mon vingt-huitième livre sur le marketing sera publié au printemps. Ce travail m'a apporté une certaine célébrité et fortune, dans les limites de la profession s'entend. Mais j'adore le cinéma et la seule raison pour laquelle je n'ai pas tourné de film depuis tout ce temps est que personne ne me l'a demandé. Je n'allais pas en financer un par moi-même.

*** Que vous a apporté "Blood Feast 2" par rapport au premier ? L'avez-vous abordé d'une manière différente de celle d'il y a quarante ans ?**

La différence est énorme. Sur "Blood Feast", j'étais réalisateur, caméraman, éclairagiste, compositeur et monteur à mi-temps. Sur "Blood Feast 2", j'étais le réalisateur. J'étais assis



dans mon fauteuil de metteur en scène, observant l'action sur un petit moniteur. Quelqu'un d'autre – dont je n'ai même jamais su le nom – chargeait la pellicule dans les caméras et une équipe de cinéma éclairait et filmaient les scènes. Le meilleur de tout fut qu'à la fin de la journée, quelqu'un d'autre ramassait les câbles.

*** Que pensez-vous de l'évolution du cinéma gore depuis que vous avez apporté votre touche personnelle au genre ? Il y a-t-il des films gores récents qui vous ont marqué ?**

S'il vous plaît, ne me demandez pas de commenter le travail d'autres réalisateurs – ou alors en tête-à-tête. J'en admire beaucoup mais je pense également qu'un grand nombre n'ont pas la moindre idée de la façon d'atteindre un public. L'industrie a énormément évolué – ou régressé – dans l'attention portée aux effets électroniques. Bien que techniquement admirables, de tels effets sont totalement hors propos en ce qui concerne le gore basique. Le Grand Guignol n'aurait jamais toléré tous ces dispositifs.

*** On reproche souvent aux films d'horreur d'être responsables de certains faits divers ou du comportement violent d'adolescents. On a reproché à "Scream" par exemple d'avoir été le déclencheur de certains meurtres commis par des adolescents qui s'étaient habillés comme le tueur du film. Pensez-vous réellement**

que les films d'horreur puissent être responsables de comportements violents chez les jeunes ?

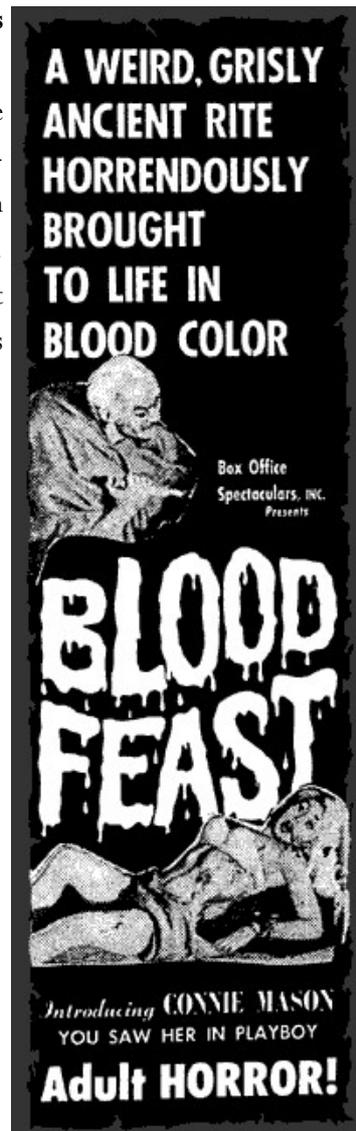
Je pense que de telles accusations n'ont aucun sens. Depuis des siècles, la littérature et l'art ont été tenus pour responsable de comportements déviants, en particulier par ceux qui y ont recours. Longtemps avant l'apparition du gore, les dessins animés montraient de la violence. Est-ce que quelqu'un accuse les "films doux" de provoquer des comportements doux ? L'art est une cible toute désignée. Dans mon pays, la plupart des crimes violents sont le résultat reconnu de l'environnement et l'effet de groupe des gangs, ce qui n'a strictement aucun rapport avec le cinéma. Et selon moi, la série des "Scream" est bien trop banale pour avoir un quelconque impact.

*** Que peut-on vous souhaiter pour l'avenir ? Je vois que vous avez le film "Win, Lose or Die" en pré-production. Pouvez-vous nous parler de ce nouveau film ?**

"Win, Lose or Die" est le sous-titre que le producteur Christopher Tuffin a donné à mon scénario "Grim Fairy Tales" (NDT : "Sombres contes de fées"). La production aurait dû débiter au mois de décembre... puis ce mois-ci. Pendant que je réponds à ces questions, le futur de cette production semble si embrumé que je pourrais me concentrer sur un autre projet entre-temps, "Gory Story".

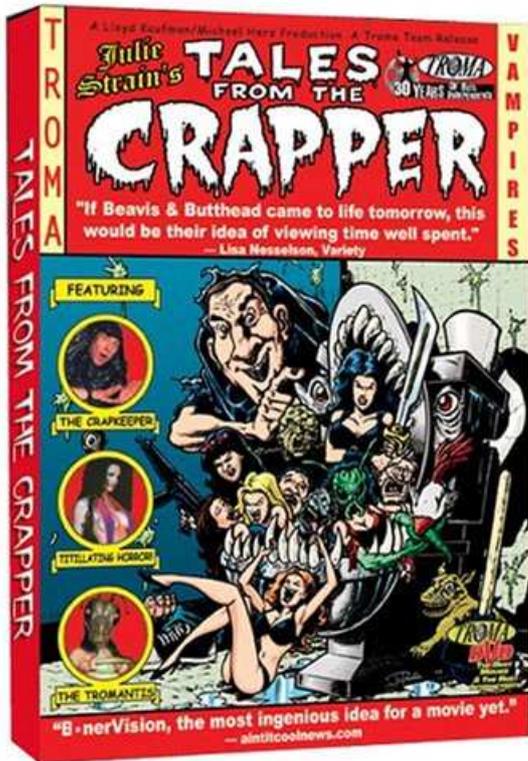
**MERCI A HERSCHELL GORDON LEWIS POUR SA GENTILLESSE.
QUE LE GORE SOIT AVEC LUI A TOUT JAMAIS !!**

**INTERVIEW REALISEE PAR STEPHANE ERBISTI. TRADUCTION : MARIJA NIELSEN.
MERCI A LIONEL COLNARD POUR LE CONTACT AVEC Mr LEWIS.**



TROMA FOREVER

Chez CINE HORREUR, on a un rédacteur atteint de « tromatique » aiguë ! Colin Vettier veut qu'on parle de Troma tout le temps sous peine de nous réduire à l'état de bouillie à coup de balai façon « Toxic Avenger » ! Devant tant de violence, on ne peut que s'incliner et lui offrir une rubrique « Spécial Troma » où il nous parlera d'un film de la célèbre firme indépendante...



TALES FROM THE CRAPPER

Ou comment tenter de rattraper l'irratrapable.

Ce n'est une surprise pour personne, ce Troma est une parodie des "Contes de la crypte". Ainsi le métrage se divise en deux sketches reliés par des interventions du CrapKeeper (littéralement, le Gardien de la Saloperie). Le premier segment relate l'histoire de la Tromantis, un assassin extraterrestre sévissant dans un club de Strip Tease. Le second n'est autre que l'histoire de trois étudiants qui organisent une fête pour payer les frais de scolarité de l'un d'entre eux. Mais la fête va dégénérer lorsque les stripteaseuses vont révéler leur vraie nature : des vampires lesbiennes.

Passons outre l'histoire des deux segments et soyons réalistes : aucun scénario, des effets infectes... Le tout semble être construit autour de la seule Julie Strain, qui, il faut bien l'avouer, déménage sacrément.

Mais la qualité effroyable du tout a une histoire. Et c'est ce que je vais vous compter.

Tout d'abord en observant avec attention l'équipe du film, il s'avère que le film est une réalisation Troma Team... Etrange, d'habitude il y a toujours au moins un réalisateur de nommé (le plus souvent Lloyd Kaufman). Cela s'explique par le fait que trois équipes se sont succédées pour tourner ce qui au départ n'avait rien à voir avec "**Tales from the Crapper**".

En effet surfant sur la vague d'explosion de l'Internet, Troma.com a vu le jour, et proposait à ses membres nombre de services (boîtes mails, goodies...). Lloyd, enthousiasmé par le succès du site, décida de tourner deux petits films, exclusivement pour Internet, et une série. Ces deux films sont les segments qui composent "**Tales from the Crapper**".

Cependant il s'est rapidement avéré que la qualité des deux

métrages était pitoyable, la prise de son trop mauvaise pour être utilisable. Apparemment il en était de même de la majorité des rushes délivrés par India Allens. En voyant cela, Kaufman met en place une seconde équipe pour tourner des scènes additionnelles et sauver ce qui pouvait encore l'être.

Grand mal lui en prit, la nouvelle équipe semblait avoir du talent pour les orgies alcooliques, mais sûrement pas pour la réalisation. C'est ainsi que dans le making of du présent métrage Kaufman apparaît amer et dégoûté. Il se confie en tête à tête avec la caméra, une fois le film tourné : "J'ai été faible, j'aurais dû dire à ces cons de dégager." En effet, sur le tournage règne l'anarchie. Le tout ressemble étrangement à une vidéo amateur d'étudiants bourrés apprenant quelques astuces de tournage du grand Lloyd. Le leitmotiv de cette seconde équipe pour se donner bonne conscience ? "On s'en fout on n'est pas payé."

Résultat ? Seulement 10% de ce qui a été tourné par cette seconde équipe sera utilisé pour le montage définitif. Autre

conséquence, mais celle-ci indirecte : les quartier généraux de Los Angeles sont fermés.

Ainsi Lloyd se retrouve avec deux mini films inutilisables dans la forme brute, des heures de rushes sensées rattraper la catastrophe mais qui s'avèrent aussi mauvais que le matériaux d'origine... un véritable gouffre financier pour la Troma, qui n'a déjà pas d'argent à ne plus savoir qu'en faire. Et maintenant ?

Le créateur du "Toxic Avenger" n'a plus qu'à user de son talent et à croiser les doigts pour que la magie Troma sauve ce qu'il reste à sauver. Et ça fonctionne ! Le métrage définitif n'est certes pas d'une qualité époustouflante, mais considérant le chemin parcouru pour atteindre la ligne d'arrivée, on se félicite que la tête de la Troma soit aussi pleine de ressource.

La troisième équipe, celle de Kaufman, a commencé par tout remonter. Puis, comme le son était de trop piètre qualité pour être utilisé, les joyeux lurons s'affairent à doubler la totalité des deux métrages. Alors on a l'impression d'entendre beaucoup Lloyd, mais cela prodigue une impression de pastiche fort bienvenue. Lors de la vision des deux segments, le spectateur est jeté en plein bain de non-sens. Et puis comme chez Troma ils sont ingénieux, pour pallier à la piètre qualité de nombre de scènes, ils inventent la "Bonér Vision", en clair un petit encadré où de jeunes filles se déshabillent. Parfois le cadre se pose même sur le visage des acteurs lorsque ces derniers sont trop mauvais (ou pas du goût de Lloyd, voir "tête de raton-laveur" et "le grand-maigrelet").

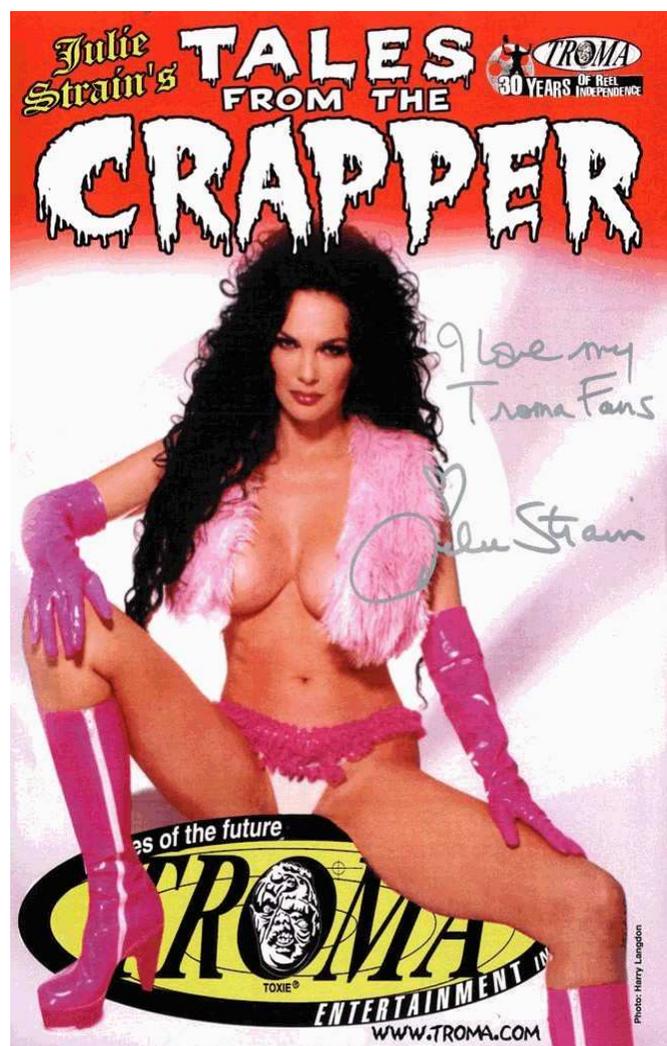
Pour relier les deux segments, Lloyd, un sac poubelle en guise de couvre-chef, vous expliquera comment faire un film Troma selon la doctrine DogPile 95.

Une bien belle leçon de cinéma indépendant, ou comment donner de l'intérêt à deux infâmes bobines, qui n'en ont aucun au départ. Si vous vous apprêtez à regarder "**Tales from the Crapper**", ne perdez pas ses origines de vue, et le making-of est indispensable pour vous faire une idée encore plus précise.

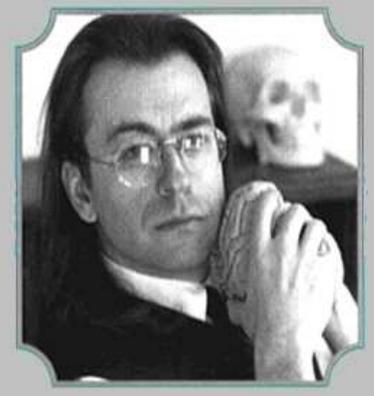
Dans le plus pur esprit Troma...

Dommage malgré tout que le matériau d'origine n'était pas de meilleure qualité. M'enfin c'est pas tous les jours qu'on peut voir Julie Strain !

COLIN VETTIER



« L'ALIENISTE » DE CALEB CARR



L'auteur :

Caleb Carr est né en 1955 à Manhattan. Il étudia l'histoire, toucha à la musique (fit partie d'un groupe de rock), écrit de nombreux essais et articles sur la politique entre autres. Fils de Lucien Carr, un journaliste et un écrivain, celui-ci fut emprisonné pendant deux ans pour le meurtre d'un instructeur. Caleb grandit dans un milieu baigné de violence et d'alcool. Ce que l'on ressent vivement dans ses écrits. Ses œuvres montrent son souci d'exorciser son passé violent : entre autre *L'ange des ténèbres* dont le sujet porte sur une serial killer qui malmène et torture les enfants pour exorciser la propre violence qu'elle a subit étant jeune. Ou encore *Le tueur de temps* qui prend encore comme ingrédient principal la psychologie criminelle. Une sorte d'auto psychanalyse que l'auteur suit à travers ses nombreux écrits. Ce qui le différencie des autres auteurs c'est son approche des tueurs en série : il amène le lecteur à comprendre les motifs qui ont poussé cette violence à s'échapper et non l'identité simple du tueur...



Autres ouvrages :

Le diable blanc (biographie de Frederick Townsend Ward)

L'ange des ténèbres (suite de L'aliéniste)

Le tueur de temps

Quatrième de couverture (histoire) :

New York 1896... Un meurtrier auprès duquel Jack l'Éventreur fait piètre figure sème aux quatre coins du Lower East Side les cadavres d'adolescents atrocement mutilés sans provoquer la moindre réaction des pouvoirs publics... Révolté par tant d'indifférence, Théodore Roosevelt, alors préfet, fait appel à ses amis John Schuyler Moore, chroniqueur criminel, et Laszlo Kreizler, aliéniste spécialiste des maladies mentales -, pour élucider cette énigme terrifiante. Leurs procédés sont révolutionnaires ! En étudiant les crimes, ils pensent pouvoir broser le portrait psychologique de l'assassin, l'identifier et l'arrêter. Ils ont peu de temps : le meurtrier continue à frapper. Les obstacles se multiplient mais rien ne pourra les arrêter...

L'avis :

Caleb Carr signe ici un excellent thriller haletant et très intéressant. Il y décrit l'univers psychologique, plus précisément la psychologie criminelle, à travers une histoire des plus « banales » d'un tueur en série. Un petit clin d'œil effectivement à Jack L'éventreur peut être, en prenant pour cible des prostituées, à la différence des femmes de L'Eventreur, ce sont des jeunes garçons immigrés. Tout intéressé par l'Eventreur, ou généralement par les tueurs en série, trouvera son compte dans ce roman.

Nous découvrons les faits au fur et à mesure que le « personnage principal » John Moore, chroniqueur de la page criminelle dans un journal, découvre l'histoire. Nous pénétrons dans cette macabre histoire à l'aide de « ses yeux ». Nous vivons avec lui cette enquête, poursuivant un criminel des plus dangereux.

L'auteur commence dès la première page avec la découverte d'un premier cadavre d'un jeune immigré. Il décrit la victime sans aucun tact, avec le moindre détail des plus malsains. Rien de plus au début. L'auteur laisse notre imagination travailler, ayant pour seul point de repère les émotions que ressent John...

Totalement dans le brouillard pendant pas mal de page, avec un long moment de présentation des pseudo enquêteurs : Théodore Roosevelt préfet de police, Laszlo Kreizler un remarquable aliéniste, Sara Howard l'une des premières femmes à vouloir intégrer la police et deux policiers utilisant des techniques d'enquête révolutionnaires pour l'époque (relevé d'empreinte, le système de Bertillon etc...). Le brouillard se lève enfin, et chaque pièce du puzzle tient à se mettre en place peu à peu. L'aliéniste prépare ses partenaires à pénétrer dans l'univers du criminel, à l'aide de bouquins de psychologie. Le lecteur est pris dans le tourbillon des réflexions, des hypothèses de chaque enquêteur, toutes plus crédibles les unes que les autres. Chaque personnage dépeint le portrait du tueur grâce à leur vécu, leurs connaissances déjà acquises et nouvelles. Toutes différentes selon le milieu d'où ils viennent chacun. Ils ont une approche du tueur totalement différente et pourtant ils trouvent tous un accord, notant chaque idée sur un tableau noir. Ce qui différencie cette enquête des autres à cette époque, est qu'ils apprennent à connaître les motifs de cette violence gratuite, à connaître les émotions, la psychologie de ce tueur, avant tout, et tirent peu à peu un portrait éventuel de l'assassin. Homme tout à fait sain d'esprit ? Homme à l'enfance torturée ? Dément ? Fou sanguinaire ?

Ainsi la chasse à l'homme a commencé... Mais des faits passés ressurgissent et entraînent des changements d'opinion au sein du groupe. Un nouveau portrait se dessine encore...

Une vraie leçon sur la psychologie criminelle !

L'auteur écrit cette aventure d'une plume agréable, captivante, cultivée et soutenue. On ressent sans peine chaque émotion, on vit chaque scène. Il nous donne tous les éléments, à nous de les emboîter entre eux, et le lecteur se prend sans difficulté à jouer au « profiler » au sein d'un groupe de personnages formidables.

Un roman digne des plus grands thrillers qui connaît un vif succès, et qui amena l'auteur à écrire une pseudo suite : *L'ange des ténèbres*. Reprenant les personnages de *L'aliéniste*, il entraîne de nouveau le lecteur dans les méandres d'une nouvelle enquête criminelle.

AVORIAZ RETROSPECTIVE

ANNEE 1974

Films en Compétition :

Dracula vit toujours à Londres (Alan Gibson / GB) - **La Maison de l'exorcisme** (Mario Bava / Italie- Espagne - Rfa) - **El Topo** (Alejandro Jodorovsky / Mexique) - **Hex** (Leo Garen / Usa) - **La Maison des Damnés** (John Hough / GB - Usa) - **Mondwest** (Michael Crichton / Usa) - **Soleil Vert** (Richard Fleischer / Usa) - **SSS...Snake le Cobra** (Bernard L Kovalsky / Usa) - **Le Retour du Dr. Phibes** (Robert Fuest / GB - Usa)

Films Hors Compétition :

The Pix (Harvey Hart / Canada) - **Rouслан et Ludmilla** (Alexandre Ptoucho / URSS)

Surprise :

The Devil in Miss Jones (Gerard Damiano / Usa)

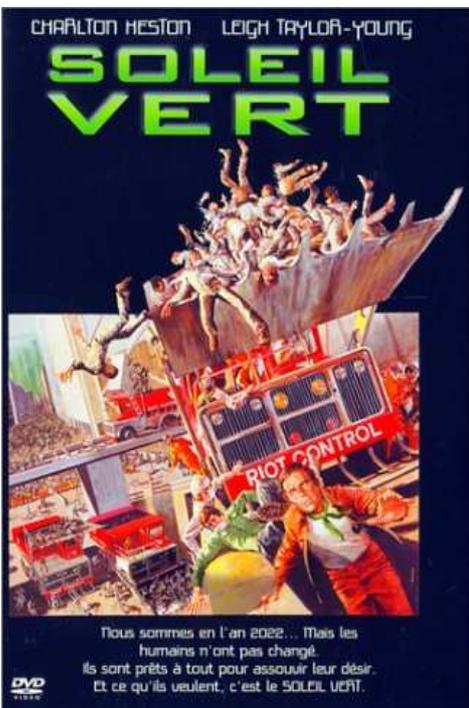
Le Jury :

Présidente : Sylvia Monfort

Membres : Jacques Doniol-Valcroze / Jean Eustache / Romain Gary / Fred Haines / Eric Losfeld / François Nourissier / Louis Pauwels / Guy Pellaert / Aleksandar Petrovic / Ingrid Pitt / Roland Topor.

GRAND PRIX : Soleil Vert

Prix Spécial du Jury : El Topo



Le festival d'Avoriaz 1974 s'est déroulé du 25 au 28 janvier 1974. La cuvée n'a rien d'exceptionnelle mais il y a quelques films très intéressants qui méritent le détour !

On retrouve avec plaisir le grand Vincent Price, reprenant son rôle du diabolique Docteur Phibes dans le bien nommé « **Le Retour du Dr. Phibes** » de Robert Fuest. Une suite sympathique mais inférieure à l'œuvre originale, splendeur du film baroque.

Les maisons hantées ou effrayantes sont à l'honneur en cette année 74 puisque Mario Bava nous présente sa « **Maison de l'Exorcisme** », version remontée de son film « Lisa et le Diable » et qui nous offre un Inspecteur Kojak dans le rôle du Diable. John Hough quand à lui nous propose un remake du classique de Robert Wise avec « **La Maison des Damnés** », film qui ne parvient guère à faire oublier le terrifiant « La Maison du Diable ».

Le western est aussi à l'honneur, placé bien évidemment sous le signe du fantastique, avec pas moins de trois films utilisant les éléments du genre. Nous avons tout d'abord « **Hex** » de Leo Garen, où la sorcellerie des indiens viendra à bout d'une horde de motards. Alejandro Jodorovsky nous dépeint quand à lui la dure vie de Jesus Christ dans un univers westernien violent et surréaliste, marque de fabrique du réalisateur, dans « **El Topo** ». Pour finir, Michael Crichton, romancier de son état, passe à la réalisation avec « **Mondwest** ». Dans ce film, un robot cow-boy se révolte et abat les touristes. Un cyborg nouvelle génération joué par Yul Brunner, vêtu comme dans les « Sept Mercenaires » et préfigurant le futur Terminator de James Cameron.

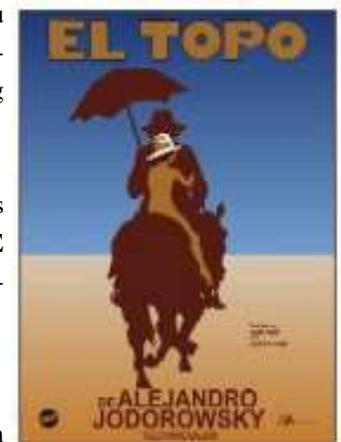
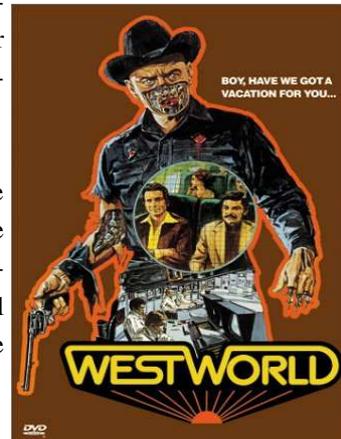
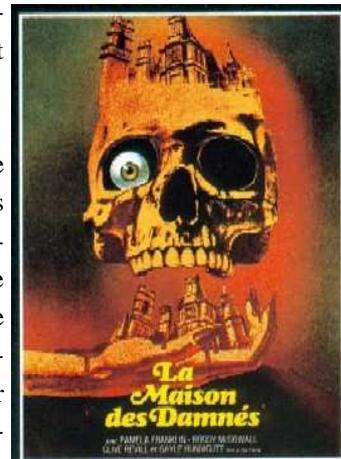
Science-fiction encore avec « **Soleil Vert** », œuvre pessimiste dont le final choc fait froid dans le dos. Vision réaliste d'une ville surpeuplée, le film balade la silhouette de Charlton Heston désirant découvrir de quoi sont composées les pilules baptisées Soleil Vert que l'on distribue à la population... Richard Fleischer livre un excellent film, qui laissera pantois le jury du festival.

Christopher Lee sera présent sur les écrans dans son rôle phare du Comte Dracula, dans « **Dracula vit toujours à Londres** », production Hammer où il retrouve son vieux copain Peter Cushing ainsi qu'une horde de jeunes femmes fort peu vêtues.

Après les grenouilles de « **Frogs** » l'année dernière, ce sont les serpents qui envahissent le festival avec « **SSS...SNAKE LE COBRA** » de Bernard L Kovalsky qui nous présente une extraordinaire séquence de transformation d'un homme en reptile...

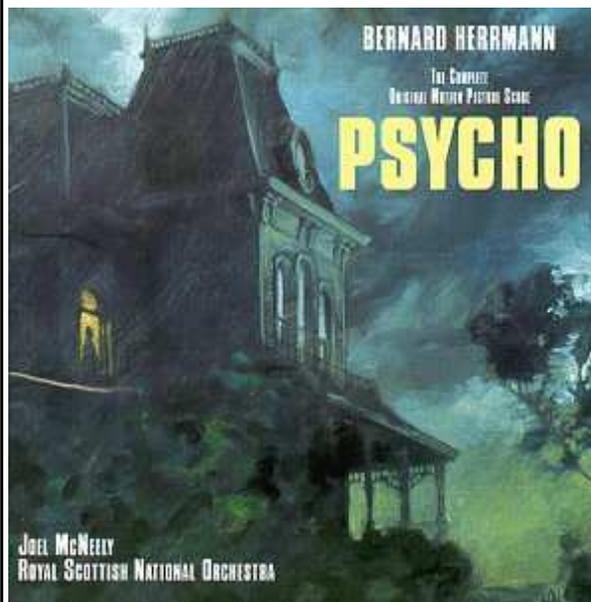
Pour finir, petite surprise pour les festivaliers couche-tard !

Le festival leur donne à voir « **Devil in Miss Jones** », un film porno fleuretant avec le fantastique. Halala...(rires)



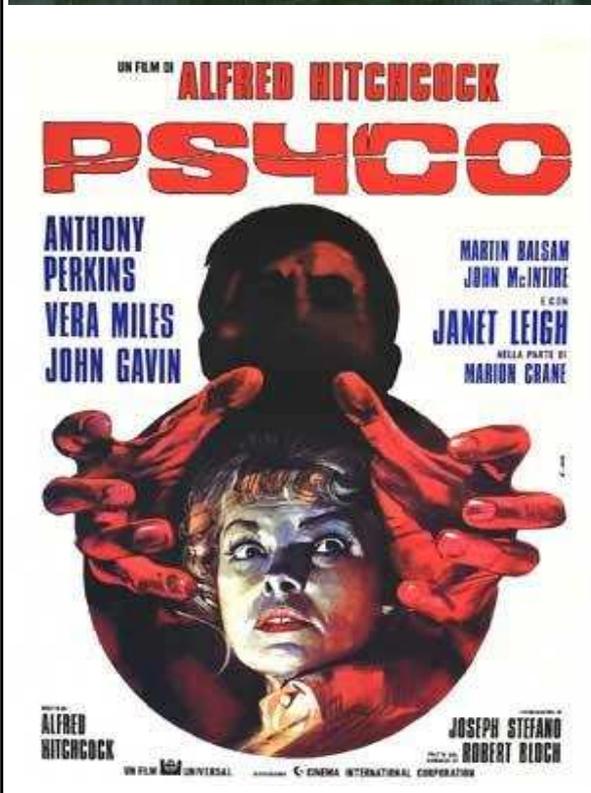
Stéphane Erbisti

DIABOLICAL MUSIC



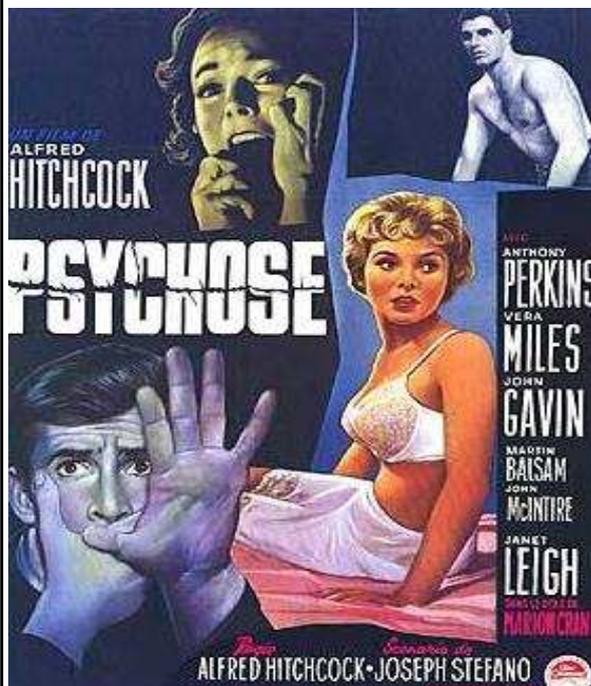
Il est des bandes originales de films qui rentrent dans l'inconscient collectif pour ne plus en ressortir. Des musiques qui profitent du succès des films qu'elles illustrent dans la grande majorité des cas, mais aussi des musiques qui participent indubitablement à ces succès. **PSYCHOSE** en fait partie et Hitchcock à l'époque pouvait remercier son acolyte Bernard Herrmann car son travail a eu un impact non négligeable sur l'énorme succès de son chef-d'œuvre.

La grande idée de Herrmann a été de composer une partition uniquement pour cordes. Violons, violoncelles et contrebasses sont les seuls instruments que l'on entend. Un choix mûrement réfléchi, singulier pour l'époque même si ce n'était pas la première BO de ce type. Herrmann voulait que la musique s'accorde au noir et blanc de la pellicule, et d'un autre côté le film disposait d'un petit budget interdisant les folies orchestrales.



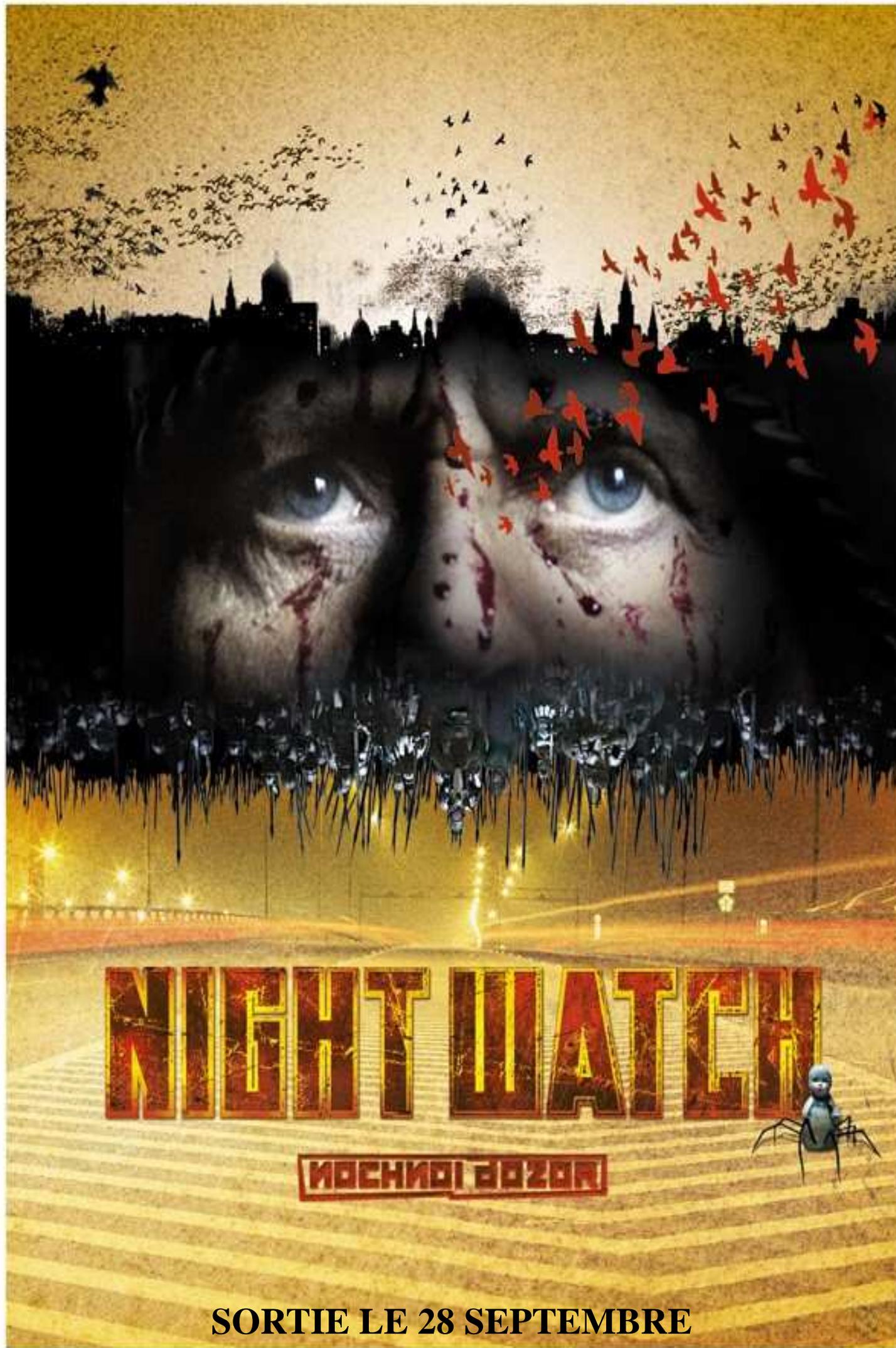
La partition contient trois thèmes principaux : le thème de Marion qu'on entend à plusieurs reprises dans la 1ère partie de la BO, le thème de la fuite dans le « Prologue » puis dans « Patrol car » et « The rainstorm », et évidemment le thème du meurtre qu'on entend la première fois dans « The murder » et repris dans « The knife ». Il est amusant de noter qu'à l'origine Hitchcock ne voulait absolument aucune musique pour la fameuse scène de la douche. Ce n'est qu'après avoir vu le film avec la musique qu'il s'est rendu compte du coup de maître de Herrmann.

La bande originale du film est d'une cohérence parfaite. Dans la première partie elle souligne le personnage et les sentiments de Marion (l'ennui, la convoitise, la fuite, la peur d'être arrêtée). C'est à partir de l'arrivée de Marion dans le Bate's Motel que débute la deuxième partie. La musique se fait alors plus mystérieuse, angoissante, notamment dans « The peephole » quand Norman joue les voyeurs, jusqu'à l'explosion de violence de « The murder ». Puis le thème de Marion disparaît bien évidemment, et on a alors plusieurs morceaux où la tension monte crescendo : « The water », « Cleanup », « The swamp » ou encore « The stairs », jusqu'à ce que l'orchestre se déchaîne dans « The cellar » et « Discovery » accompagnant la révélation finale du film. La partition se conclue sur un « Finale » ambiguë à souhait.



Si on ne dira jamais assez que le film de Hitchcock est un chef-d'oeuvre et une véritable leçon de cinéma, on ne dira jamais assez combien le travail de Herrmann a bouleversé le monde de la musique de film. **PSYCHOSE** est devenu une référence qui a inspiré nombre de compositeurs, les plus grands comme les tâcherons dont Charles Band, lequel n'a pas hésité à plagier honteusement le « Prologue » pour REANIMATOR. On fait avec le talent qu'on a. La partition de **PSYCHOSE** a connu plusieurs enregistrements, le plus complet étant certainement celui réalisé en 1997 avec le Royal Scottish National Orchestra dirigé par Joël McNeely.

GILLES LUCQUET



SORTIE LE 28 SEPTEMBRE